L'ÉVANGILE DE MARIE

MYRIAM DE MAGDALA

JEAN-YVES LELOUP



Spiritualités vivantes

Albin Michel

Jean-Yves Leloup

L'ÉVANGILE DE MARIE

Myriam de Magdala

Évangile copte du IIe siècle
traduit et commenté par Jean-Yves Leloup

Albin Michel
■ ***Spiritualités*** ■

Collections dirigées par
Marc de Smedt et Jean Mouttapa

Première édition :

Édition au format de poche :

Sommaire

Abréviations

A Hypostase des archontes (CII, 4)
AA Argument authentique (C VI, 3)
Ac Actes des apôtres (NT)
AcPt Acte de Pierre (B, 4)
AI Interprétation de la connaissance (C XI, 4)
A Jc Livre des secrets de Jacques (C 1,2)
AJn Livre des secrets de Jean (B, 2 ; CII, 1 ; III, 1 ; IV, 1)
All Allogène (C XI, 3)
Ap Apocalypse de Jean (NT)
ApAd Apocalypse d'Adam (C V, 5)
1ApJc Première apocalypse de Jacques (C V, 3)
2ApJc Seconde apocalypse de Jacques (C V, 4)
ApPl Apocalypse de Paul (C V, 2)
ApPt Apocalypse de Pierre (C VII, 3)
AT Ancien Testament
B Papyrus de Berlin 8502 Br Bronte (C VI, 2)
C Papyrus du Caire (= Nag-Hammadi)
1Co Première épître aux Corinthiens (NT)
2Co Seconde épitre aux Corinthiens (NT)
Col Épître aux Colossiens (NT)
Dn Daniel (AT)
DS Dialogue du Sauveur (C III, 5)
Dt Deutdronome (AT)
EA Exégèse sur l'âme (C II, 6)
EE Évangile égyptien (C III, 2 ; IV, 2)
Eph Épître aux Éphésiens (NT)
EpPt Épître de Pierre à Philippe (C VIII, 2)
Eug Eugnoste (C III, 3 ; V, 1)
EvMr Évangile selon Marie (B, 1)

Ev Ph Évangile selon Philippe (C II, 3)
Ev Th Évangile selon Thomas (C II, 2)
EvVer Évangile de vérité (C I, 3 ; XII, 2)
Ex Exode (AT)
Ez Ezéchiel (AT)
G Prière d'action de grâces (C VI, 7)
Ga Épître aux Galates (NT)
Gn Genèse (AT)
Hb Épître aux Hébreux (NT)
Hy Hypsiphronë (CXI.4)
Is Isaïe (AT)
Jb Job (AT)
Jn Évangile selon Jean (NT)
1Jn Première épître de Jean (NT)
2Jn Deuxième cSpître de Jean (NT)
L British Library Addit. 5114
Le Évangile selon Luc (NT)
Ma Manants (C X, 1)
Me Évangile selon Marc (NT)
Me Melchisédech (C IX, 1)
Mt Évangile selon Matthieu (NT)
N Noëma (C VI, 4)
Nb Nombres (AT)
NT Nouveau Testament
0 Bodl. Bruc. 96, Oxford
Og L'ogdoade et l'ennéade (C IV, 6)
P Protennoia (C XIII, 1)
Ph Épître aux Philippiens (NT)
Pr Proverbes (AT)
Pr Des principes et de la pratique (C XI, 2)
Ps Psaumes (AT)
PS PistisSophia (L, 1-4)
PSem Paraphrase de Sem (CVII, 1)
1Pt Première épître de Pierre (NT)
2Pt Seconde épître de Pierre (NT)
Qo Qohélet (AT)
Rm Épître aux Romains (NT)
Sg Sagesse de Salomon (AT)
SgJ Sagesse de Jésus (B, 3 ; CIII, 4)
Si Siracide (AT)
ST Second traité du grand Seth (CVII, 2)

Su Supplication de Noréa (C IX, 2)
Sy Accord (C II, 5 : XIII, 2)
TC La topographie céleste (0,2)
1Th Première épître aux Thessaloniciens (NT)
2Th Seconde épître aux Thessaloniciens (NT)
1Tm Première épître à Timothée (NT)
2Tm Seconde épître à Timothée (NT)
TP Traité parfait (C VI, 8)
TSS Les trois stèles de Seth (C VII, 5)
Tt Épître à Tite (NT)
TT Traité tripartite (C 1,5)
Za Zacharie (AT)

Exemples de citation :
Ex 1,3 = Exode, chap.1, verset3
Ex 1,3.5.7 = Exode, chap.1, versets 3 et 5 et 7.
Ex 1,8-15 = Exode, chap.1, versets 8 à 15.
Ex 1,8-3,1 = Exode, chap.1, verset 8 à Exode, chap.3, verset 1.

Introduction

Nombreux sont les Évangiles recensés par les historiens des origines du christianisme ; ceux de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean sont les plus connus et demeurent encore dans certaines Églises comme les seuls « autorisés » pour nous transmettre les échos et les interprétations des événements et des enseignements qui auraient eu lieu en Galilée et en Judée il y a maintenant vingt siècles.

Les découvertes récentes - en 1945 - de la bibliothèque de Nag-Hammadi en Haute-Égypte nous permettent aujourd'hui d'élargir notre point de vue et d'enrichir notre connaissance de certains aspects jusqu'alors « occultés » ou profanés du christianisme. Les Évangiles que contient cette bibliothèque écrite en langue copte sahidique - « copte » vient de l'arabe *qibt,* contraction du grec *Aiguptos*: « Égypte » - sont attribués, pour la plupart, à des disciples ayant connu Yeshoua, le rabbi galiléen, attesté, par les uns, comme étant le Messie annoncé par les Écritures hébraïques, par les autres comme un prophète, ou comme un Enseigneur. Et comme Sauveur universel.

Ainsi, à côté des Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc, de Jean, on peut méditer aujourd'hui ceux de Philippe, de Pierre, de Barthélémy et, plus particulièrement, celui de Thomas, évangéliste des Indes (son tombeau serait à Madras) ; il a été établi que certaines *logia* ou « paroles nues » de cet Évangile - et d'autres plus tardives - seraient antérieurs à la rédaction des écrits « canoniques » et auraient été habilement utilisés par les rédacteurs de ces derniers[1].

À côté de ces Évangiles désormais mieux connus, il en est un qui ne semble pas avoir suffisamment retenu l'attention des spécialistes et qui demeure pratiquement ignoré du grand public. Il s'agit de l'Évangile de Marie, attribué à Myriam de Magdala, premier témoin de la Résurrection, et par ce fait considérée par l'apôtre Jean[2] comme étant, bien avant Paul et sa Vision sur le chemin de Damas, la fondatrice du christianisme.

Yeshoua de Nazareth n'étant bien sûr, selon les textes attribués aux apôtres, le fondateur d'aucun *-isme,* ni d'aucune institution, mais «l'Annonciateur», «le Témoin», certains iront même jusqu'à dire « l'incarnation » du Règne possible de l'Esprit au cœur de cet espace-temps, la manifestation de l'infini au cœur même de nos finitudes, le dire de l'Autre dans les dits de l'Étant...

L'Évangile de Marie est le premier traité du papyrus de Berlin[3]. Ce papyrus fut acquis au Caire par C. Reinhardt, et il est conservé depuis 1896 au département d'Égyptologie des musées nationaux de Berlin. Il proviendrait d'Achmin ou de ses environs, puisqu'il apparut d'abord chez un antiquaire de cette ville. D'après C. Schmidt, il aurait été recopié au début du Ve siècle. La description papyrologique du manuscrit a été faite par W.C. Till, poursuivant les travaux de C. Schmidt, puis rectifiée et complétée par H.M. Schenke[4].

Le scribe a écrit 21, 22, 23 lignes par page, chaque ligne comportant une moyenne de 22 ou 23 lettres. Il manque à ce cahier plusieurs feuillets[5], les pages 1 à 6, ainsi que 11 à 14, ce qui ne simplifie pas les difficultés d'interprétation du texte !

Comme les autres écrits du papyrus de Berlin et comme l'Évangile de Thomas, l'Évangile de Marie est écrit en copte sahidique, avec un certain nombre d'emprunts dialectaux ; on peut relever également quelques fautes d'écriture, ou fautes de transcription.

Quant à la datation de l'écrit originel, il est intéressant de noter qu'il existe un fragment grec dont l'identité avec

le texte copte a été confirmée par le professeur Cari Schmidt : le papyrus Rylands 463. II proviendrait d'Oxyrhynque et est daté du début du IIIe siècle[6]. La première rédaction de l'Évangile devrait donc avoir été faite antérieurement, c'est-à-dire au cours du IIe siècle. W.C. Till la situe aux alentours de l'an 150. Il s'agirait donc bien, comme les autres Évangiles, d'un des textes fondateurs ou primitifs du christianisme. S'il en est ainsi, d'où viennent les réticences que l'on peut éprouver à sa lecture ?

Ce sont encore aujourd'hui les réactions mêmes de Pierre er d'André, après avoir écouté Myriam de Magdala :

> « André prit alors la parole et s'adressa à ses frères : "Dites, que pensez-vous de ce qu'elle vient de raconter?
> Pour ma part, je ne crois pas que l'Enseigneur ait parlé ainsi ; ces pensées diffèrent de celles que nous avons connues."

Pierre ajouta :

> "Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu ainsi, avec une femme, sur des secrets que nous, nous ignorons ? Devons-nous changer nos habitudes ; écouter tous cette femme ? L'a-t-Il vraiment choisie et préférée à nous ? » *(Ev Mr,* 17, 9-20.)

La difficulté à recevoir ce texte est ce qui en fait également l'intérêt :

C'est un Évangile sinon écrit, du moins inspiré par une femme : Myriam de Magdala. Myriam n'est pas seulement la pécheresse dont nous parlent les Évangiles canoniques, ni celle des traditions récentes, qui confondent son « péché

» avec une certaine désorientation de ses forces vives et sexuées…

Elle est aussi l'amie intime de Yeshoua, « l'initiée » qui transmet Ses enseignements les plus subtils…

La difficulté à recevoir l'Évangile de Marie viendra surtout de la nature de cet enseignement, de l'anthropologie et de la métaphysique qu'ils présupposent : non plus une anthropologie dualiste ni une métaphysique de l'Être ou des essences auxquelles nous sommes habitués en Occident, mais une anthropologie quaternelle et une métaphysique de l'Imaginal dont les esprits les plus libres et les mieux informés de ce siècle commencent à redécouvrir les clefs.

Myriam de Magdala

Ainsi, parmi tous les Évangiles écrits ou attribués à des hommes, il y aurait un Évangile écrit ou attribué à une femme. Cette femme serait Myriam de Magdala. Celle qui, au dire des autres disciples, a «vu » l'Enseigneur ressuscité (voir Jn 20,18). Rares sont les écrits chrétiens des premiers siècles qui ne font pas mention de son personnage tantôt magnifié, tantôt minimisé.

À côté de notre Évangile, deux autres écrits ont été mis sous le nom de Myriam de Magdala : *Les Questions de Marie,* mentionné par Épiphane[7], et *La Naissance de Marie,* dont un épisode est rapporté par le même Épiphane[8].

Le premier de ces écrits, *Les Questions de Marie,* où Myriam de Magdala apparaît dans toute son importance, servit de modèle à un auteur ultérieur pour composer d'autres *Questions de Marie* revues et corrigées dans un sens nettement dualiste et ascétique, où le rôle de Myriam sera, comme par la suite, étrangement minimisé et dévalorisé.

Alors que *Les Questions de Marie* ne sont connues que par les citations qu'en donne Épiphane, la reprise dualiste et ascétique de ces « Questions » est développée dans un volumineux manuscrit copte de la British Library, Additional 5114, connu depuis le XVIIIe siècle sous le titre de *Pistis Sophiaï.* [9]

Selon Michel Tardieu, éditeur du Codex de Berlin, l'auteur ou les auteurs de l'Évangile de Marie « cherchaient à prendre position dans le débat sur le rôle de Myriam de Magdala ; les Evangiles canoniques se faisaient déjà l'écho de légendes à son sujet :

« Tous reconnaissent qu'elle faisait partie des femmes qui avaient suivi Jésus, qu'elle avait assisté à la mort de Jésus sur la croix et que c'était "d'abord" (Me 16, 9) à elle que Jésus était apparu le matin de sa résurrection. Il est probable que c'est en raison de la croyance à ce dernier fait qu'elle est nommée en tête des listes de femmes qui suivent Jésus.

D'autre part, Me 16, 9 et Le 8, 3 disent que Jésus avait chassé d'elle sept démons. Personnage contrasté : ex-possédée, compagne de Jésus, premier témoin de la résurrection. Il y avait là de quoi nourrir l'Imaginaire chrétien. La Marie-Madeleine qui entre comme armature romanesque dans l'Évangile du Codex B est devenue à la fois la confidente de Jésus, son substitut et son exégète.

Jésus lui confie des paroles qu'ignorent les autres disciples, elle occupe la place laissée vacante par Jésus, elle communique les secrets reçus et les explique.

Ce rôle d'intermédiaire entre Jésus et les disciples reposait sur la croyance à la position de Marie-Madeleine comme compagne de Jésus durant sa vie et premier témoin de la résurrection. Elle était celle qui, ayant suivi Jésus de bout en bout et parce que présente au matin de Pâques, avait été gratifiée de révélations spéciales. Dans la croyance commune, l'après-résurrection est le temps des révélations décisives qui précèdent le départ définitif de Jésus et l'envoi en mission des disciples. Parce qu'elle est la

première à “avoir vu le Seigneur” (Jn 20, 18), sa présence au milieu des disciples enregistrant les dernières paroles de Jésus s’impose comme thème nécessaire aux Évangiles de l’après-résurrection.

Quelques auteurs seront amenés plus tard à élaborer le thème dans le cadre “de romans érotico-mystiques” : Marie-Madeleine est la confidente de Jésus parce qu’elle est sa partenaire sexuelle *(Questions de Marie).* De là vient la réaction encratite qui se fera jour dans la somme exégétique et théologique du manuscrit de Londres : Marie-Madeleine n’est que l’un des protagonistes de la discussion générale qui s’engage entre Jésus et les disciples *(Pistis Sophia).*

Il se peut que le compilateur de B ait voulu, en choisissant précisément cet Évangile mis sous le nom de Marie, prendre position dans ce débat et réagir devant les excès des *Questions.* Mais l’auteur de l’Évangile lui-même n’appartient pas au débat. La femme qu’il met en avant est la Marie-Madeleine néotestamentaire. Les détails romanesques surajoutés (jalousie des disciples, pleurs de Marie-Madeleine, récits des visions) ne changent rien au personnage que la chrétienté syro-palestinienne accréditait comme confidente ultime de Jésus et révélatrice des logia du Maître[10]. »

Brièvement et simplement, nous pourrions dire avec l’Évangile de Jean que « l’Enseigneur l’a aimée» (Jn 11, 5), comme II a aimé Marthe sa sœur, Lazare son frère et les autres hommes et femmes qui Le suivaient, y compris Judas.

Yeshoua n’aimait pas Jean ou Pierre « plus » que Judas, mais différemment. Ils les aimait tous, d’un Amour universel et inconditionnel, mais Il aimait aussi chacun de façon unique et particulière. C’est sur cet aspect « particulier » de sa relation avec Myriam de Magdala qu’insistera par exemple l’Évangile selon Philippe, dans lequel Myriam est la compagne de Yeshoua (*Koinonos*)[11].

On peut « divinement » aimer tous les êtres et même ses ennemis, selon l'exercice proposé par Yeshoua; l'amour humain, lui, est fait de préférences, c'est-à-dire d'affinités, de résonances, d'intimités, qui ne sont pas possibles avec tous :

> « Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples, et Il l'embrassait souvent sur la bouche. Les autres disciples Le virent aimant Marie, ils Lui dirent : "Pourquoi l'aimes-tu plus que nous tous?" Le Sauveur répondit, et dit: "Comment se fait-il que je ne vous aime pas autant qu'elle[12]?"»

Ces quelques lignes peuvent encore choquer ceux qui ignorent les textes fondateurs du christianisme. Il ne s'agit nullement ici d'entrer dans une polémique. Les uns affirment que Jésus devait être « obligatoirement » marié puisqu'il enseignait dans les synagogues et que, dans la tradition juive, un homme non marié, étant considéré comme incomplet et désobéissant au commandement de Dieu, ne pouvait pas enseigner dans les synagogues ; il ne pouvait pas, à plus forte raison, être prêtre et entrer dans les lieux les plus saints du Temple[13]. Ce à quoi d'autres rétorquent que Yeshoua fréquentait son cousin Jean-Baptiste et les esséniens, et on sait, d'après les manuscrits dits de la mer Morte (à ne pas confondre avec ceux de Nag-Hammadi) trouvés à Qùmran, que ces esséniens non seulement ne se mariaient pas, mais rejetaient « les femmes, les pécheurs et les infirmes[14]». Si on reste fidèle aux Évangiles qui nous sont familiers, rien ne nous dit que Yeshoua était « marié » (au sens où nous l'entendons aujourd'hui), mais il est évident qu'il aimait « les femmes, les pécheurs, les infirmes », ce qui scandalisera non seulement les esséniens, mais aussi les pharisiens, les sadducéens, les zélotes et les autres « sectes » de l'époque.

La question n’est pas de savoir si Yeshoua était marié ou non (encore une fois au sens où nous l’entendons aujourd’hui). Quel intérêt ? La question est de savoir si Yeshoua était réellement humain, d’une humanité sexuée, normale, capable d’intimité et de préférence.

Selon l’adage des anciens : « Tout ce qui n’est pas assumé n’est pas sauvé. »

Si Yeshoua, considéré comme le Messie, comme le Christ (*Christos*, traduction grecque de l’hébreu *Messiah*), n’assume pas la sexualité, celle-ci n’est pas sauvée, Il n’est plus Sauveur au sens plénier du terme, et c’est une logique de mon plus que de vie qui s’installera dans le christianisme — particulièrement dans le christianisme romano-occidental :

> Le Christ n’a pas assumé sa sexualité, donc la sexualité n’est pas « sauvée », donc la sexualité est mauvaise, donc assumer sa sexualité peut être dégradant et peut alors nous rendre « coupables ».

La sexualité ainsi culpabilisée peut devenir dangereuse, nous rendre effectivement malades...

L’instrument co-créateur de la vie qui nous faisait exister « en relation », « à l’image et à la ressemblance de Dieu », devient ainsi logiquement un instrument de mort.

Serions-nous en Occident, à travers nos culpabilités inconscientes et collectives, en train de subir les conséquences d’une telle logique ?

L’Évangile de Marie, comme l’Évangile de Jean et de Philippe, nous rappelle que Yeshoua était capable d’intimité avec une femme. Cette intimité n’était pas que charnelle, elle était aussi affective, intellectuelle et spirituelle ; il s’agit bien de sauver, c’est-à-dire de rendre libre l’être humain dans son entièreté, et cela en introduisant de la conscience et de l’amour dans toutes les dimensions de son être. L’Évangile de Marie, en rappelant le réalisme de

l’humanité de Yeshoua dans Sa dimension sexuée, n’enlève rien au réalisme de Sa dimension spirituelle, « pneumatique » ou divine.

Marc et Matthieu parleront davantage de Ses larmes devant Jérusalem, de Son angoisse ou de Ses doutes devant la mort : « Père, pourquoi m’as-tu abandonné ? Si c’est possible que cette coupe s’éloigne de moi[15].» C’est le même rappel de l’humanité de Yeshoua; c’est à travers cette humanité que Dieu se révèle.

L’Évangile de Marie, comme les autres Évangiles, nous invite à nous rendre libres à l’égard de nos dualités, qui nous « diabolisent », nous déchirent. Il ne s’agit pas de nier le corps ou la matière, mais, à travers notre non-appropriation et notre non-identification à ces plans du Réel, de les sanctifier, de les transfigurer, et - comme Myriam de Magdala à la suite de son « Bien-Aimé » — d’apprendre par l’imagination créatrice à mettre de l’Amour là où il n’y en a pas, là où, dans notre intelligence et notre désir « arrêtés », « entravés », en « état d’arrestation », il n’y en a plus...

Comme à Cana, si nous voulons vivre les noces, il nous faut imaginer l’ignorance réciproque transformée, par la parole inattendue, en amitié plus douce et « meilleure » que la passion des commencements; l’eau grise du quotidien réellement enivrée et changée en vin.

Il nous faut vivre le songe amoureux et éveillé de la Magdaléenne: la mort «passée» et «traversée», enfin « comprise » dans l’espace de la Résurrection.

« Comprenne qui pourra »

Non seulement Myriam de Magdala est une femme, mais une femme qui aurait accès à la « connaissance ». Et c’est en ce sens, sans doute, qu’elle était, à l’époque de Yeshoua, considérée comme « pécheresse » ; elle ne se conforme pas aux lois d’une société où la connaissance est affaire

d’hommes et où les femmes n’ont pas le droit d’étudier les secrets de la Thora ni d’interroger les chiffres clairs ou obscurs de ses lettres carrées.

Les discours qu’elle tient aux disciples ne peuvent que les irriter. Pour qui se prend-elle ? Il ne lui suffit pas d’être aimée de l’Enseigneur, il lui faut encore s’approprier Son enseignement et jouer les « initiées » ; elle emprunte les paroles mêmes de Yeshoua lorsqu’il se trouvait en présence d’intelligences « non préparées », plus ou moins bornées, prenant pour réel ce qu’elles tiennent dans le champ clos de leurs perceptions : « Comprenne qui pourra. »

« Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! »

Plus important que ces paroles irritantes rappelant aux disciples les limites de leur compréhension, l’Évangile de Marie témoigne d’un mode de connaissance autre, différent de celui auquel l’esprit masculin a généralement accès.
Il s’agit d’une connaissance de type prophétique ou visionnaire qui n’est pas le propre des femmes, mais qui appartient certainement à la dimension féminine, angélique ou « orientale » de la connaissance humaine.

L’Enseigneur est interrogé à ce propos. Quel est l’organe de la vision ? Avec quels « yeux » Myriam de Magdala peut-elle contempler le Ressuscité ? Les réponses de l’Enseigneur sont nettes. Le Ressuscité n’est pas visible aux yeux de chair ni aux yeux de la psyché (« âme ») au sens ordinaire du terme ; ce n’est pas une hallucination, ni un fantasme lié à quelques excitations, sensibles, psychiques ou mentales ; il ne s’agit pas non plus d’une vision « pneumatique » ou spirituelle. Selon l’Évangile de Marie, il s’agit d’une vision par le *noûs,* dimension souvent oubliée de nos anthropologies. Le *noûs* est considéré par les anciens comme la « fine pointe de l’âme » - on dirait aujourd’hui « l’ange de l’âme » ; il donne accès à ce monde intermédiaire, ni seulement sensible ni seulement

intelligible : l'« Imaginal » dont parle avec précision Henry Corbin[16].

Nous pourrions dire avec lui que, dans l'Évangile de Marie, nous ne sommes pas « réduits » au dilemme de la pensée et de l'étendue (Descartes) ou au schéma d'une cosmologie et d'une gnoséologie limitées au monde empirique et au monde de l'entendement abstrait. Entre les deux vient se placer un monde intermédiaire, monde de l'Image ou de la représentation, un monde aussi réel ontologiquement que le monde des sens et le monde de l'intellect ; un monde qui requiert une faculté de perception qui lui soit propre, faculté ayant une fonction cognitive, une valeur noétique aussi réelles de plein droit que celles de la perception sensible ou de l'intuition intellectuelle. « Cette faculté, c'est la puissance imaginative, celle justement qu'il nous faut garder de confondre avec l'imagination que l'homme dit moderne identifie avec la fantaisie qui selon lui ne sécrète que de l'Imaginaire. »

Lorsque Renan dit que « tout le christianisme est né de l'imagination d'une femme », il se trompe, sans doute parce qu'il donne au mot imagination un sens péjoratif, plus ou moins synonyme de faculté d'illusion ; selon les présupposés anthropologiques qui conditionnent sa pensée, Renan, en effet, ignore les catégories relevant de l'imagination créatrice dans lesquelles ces textes anciens, ainsi que les Écritures sacrées, ont été élaborés.

Si Dieu est vivant, Il veut se communiquer, il faudra donc une médiation entre Dieu et l'humain, le visible et l'invisible, le monde des corps matériels et le monde des esprits immatériels. C'est dans ce monde intermédiaire, Imaginal, que se situent les rencontres de Myriam avec le Ressuscité. Chez elle comme chez les anciens prophètes, Dieu active dans l'imagination visionnaire les formes nécessaires pour le conduire à Lui ; en ce sens « le christianisme » est bien « né de l'imagination d'une femme » :

« “Seigneur, je Te vois aujourd’hui dans cette apparition.”

Il répondit :

“Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue” » *(Ev Mr,* 10, 12-15).

Nous ne sommes plus ici dans une métaphysique du Sujet s’opposant à une métaphysique de l’Objet (il n’y a pas d’objet sans sujet qui le conçoive et se le représente, il n’y a pas de sujet qui ne soit « réaction » à un objet ou à un environnement perçu comme extérieur ou «autre»). Nous sommes ici en présence d’une métaphysique de l’Ouvert, lieu de rencontre, d’affrontement ou d’alliance du sujet et de l’objet saisis dans leur interdépendance. La Réalité n’est ni objective ni subjective, elle est ce « tiers incluant » où les deux « imaginalement » deviennent un[17].

Il y a là tout un champ inexploré par les philosophies contemporaines, qui oscillent encore entre les métaphysiques de l’Être (Heidegger) et les métaphysiques de l’Altérité (Lévinas). La tâche du prochain siècle sera sans doute d’investir cette pensée de l’Ouvert ou de l’«entre-deux». L’impensé ne sera plus alors à chercher du côté des Grecs ou du côté des sémites, mais dans cette « synthèse orientée » et rejetée par les uns comme par les autres qui se fait jour dans les textes du premier christianisme. Le renouvellement de la pensée aux sources des écrits néotestamentaires passera par une réhabilitation de l’imagination créatrice. « Car l’imagination créatrice est ainsi nommée non par métaphore, ou par esprit de fiction, mais au sens plein : l’imagination crée, elle est la création universelle elle-même. Toute réalité est imaginale parce qu’elle peut se présenter comme une réalité. Parler du monde imaginal, ce n’est pas autre chose que méditer une métaphysique de l’Être[18] où sujet et objet naissent

ensemble du même acte créateur de l'imagination transcendantale[19]. »

Plutôt que de parler de « Pensée créatrice », il nous faudra désormais parler d'« Imagination créatrice » ; ceux qui veulent comprendre la nature et les événements du monde doivent apprendre à rêver avant que d'apprendre à penser. Le langage des Écritures sacrées est celui des images et des symboles propres aux rêves, plus qu'aux concepts propres aux sciences.

Christian Jambet, dans le livre qu'il consacre à la « logique des Orientaux », ajoute :

« La réalité, c'est la nature ordonnée par des lois : voici ce que dit le discours de la science, et c'est cela l'opération Imaginaire qui la constitue.

On voit bien qu'il faudrait aborder le *Mundus imaginalis* suivant la même méthode, dans la même perspective. Il s'agit d'un mode de "faire lien", de construire du sens, un mode de l'interpréter. Mais qui ne repose pas sur le même fondement que la science. Loin qu'il y soit affirmé que "Tout" soit dit, il s'y manifeste au contraire, constamment, que l'Un y est dit, à la condition de "ne pas être Tout". L'Un est impossible à dire. Ce qui se révèle, c'est le manque de toute réalité à combler le désir de l'Un. Le *Mundus imaginalis* est le lieu où ce qui se dit ce n'est pas "Tout", mais le manque, le désir. C'est là plus précisément que le désir devient imagination[20]. »

Il faudrait ajouter « transfiguration », « résurrection ».

C'est cette réalisation et incarnation de son désir que Myriam de Magdala veut nous faire partager. C'est cette Imagination créatrice que tentera d'éveiller en nous l'Évangile de Marie, non sans rencontrer les réticences et objections d'une philosophie des sens et de la raison représentée par Pierre et André.

Les conséquences éthiques d'une telle pratique du désir et de l'imagination sont évidentes et ne vont pas de nouveau manquer de choquer les autres disciples de Yeshoua : « Le péché n'existe pas », c'est nous qui, avec

notre imagination maladive, ne cessons de le créer et d'inventer des lois pour le conforter. C'est notre imagination qu'il faut guérir. Nous sommes responsables du monde dans lequel nous vivons, puisque c'est nous qui le créons ; notre manque d'« imagination éclairée » l'enferme dans l'« être pour la mort » et nous enferme dans les limites où notre cœur et notre intelligence se sont arrêtés…

Ces questions seront développées au cours de notre commentaire. Notons déjà que l'imagination créatrice, dont témoigne Myriam de Magdala dans l'Évangile qui lui est attribué, est le lieu de rencontre où descendent ensemble dans une même demeure le Divin suprasensible et le sensible. L'imagination est la mise en sympathie de l'invisible et du visible, du spirituel et du physique.

Le « moteur » de cette imagination ne peut être évidemment, chez Myriam, que le désir et l'amour ; elle aime un être qu'elle a connu dans le monde sensible, et elle a vu en lui la manifestation de l'Aimé divin ; par l'imagination, elle spiritualise cet être en l'élevant de sa forme sensible jusqu'à son image incorruptible.

Comme les disciples au Thabor, face à Yeshoua ses yeux s'ouvrent à Sa Réalité essentielle, à l'Archétype qui l'informe, son imagination l'investit d'une présence telle qu'elle ne peut ni la perdre ni s'en absenter ; elle crée ainsi le Réel Aimant qui sans cesse l'éclaire et l'accompagne. Ce Réel n'est ni illusion, ni sublimation, ni compensation dans le sens psychologique du terme, il est éveil à ce monde intermédiaire, expérience et connaissance dans lequel le Christ se donne à contempler comme « Archétype de la synthèse » que l'âme de désir cherche à étreindre :

> « L'Amant divin est Esprit sans corps ;
> l'Amant physique est un corps sans esprit,
> l'Amant spirituel possède Esprit et corps[21]. »

L’apparition qui se manifeste à Myriam de Magdala (intérieurement et extérieurement) est Esprit et corps, c’est ce qui lait de Myriam un Anthropos, un être humain entier : l’incarnation qui répond à l’incarnation du Logos commun qui les informe.

La traduction

Outre l’intérêt théologique, philosophique, éthique que nous aurons à « imaginer » en méditant ce texte du christianisme originel, il nous faudra rappeler son intérêt historique et les renseignements précieux qu’il nous livre sur les premières communautés chrétiennes. Leurs réflexions et leurs conflits nous laissent pressentir, malheureusement, l’exclusion du féminin et, par voie de conséquence, des différents modes et pratiques de connaissance qui inspiraient ces premiers chrétiens.

Le christianisme se « réduira » par la suite à n’être souvent qu’une voie d’action et de morale ; s’il participe à la transformation du monde et de la société dans un sens positif vers plus de cohérence et de justice, il oublie peut-être de participer à sa Transfiguration, vers plus de Lumière et de Sens. Il oublie d’introduire dans ce monde du lourd et du pesant un peu de la légèreté qui le rendrait possible et supportable, un peu d’imagination…

La traduction de ce texte doit faire aussi appel à l’imagination créatrice si elle ne veut pas apparaître totalement hermétique ou insignifiante.

Deux traductions françaises existent actuellement, difficilement lisibles et parfois contradictoires[22]. Leurs auteurs n’ont pas manqué de science, ni de patience, ni de courage.

Tout en nous référant à leurs immenses travaux, nous ne tarderons pas à nous en différencier. Nous resterons fidèle aux méthodes libres et rigoureuses de notre collègue, le professeur Jacques E. Ménard - responsable des

publications de la bibliothèque copte de Nag-Hammadi aux universités de Laval au Canada et aux éditions E.J. Brill à Leyde, en Belgique -, et nous poursuivrons ainsi les travaux commencés avec lui à l'université de Strasbourg sur l'Évangile de Thomas et l'Evangelium Veritatis (Codex Jung)...

Notre traduction se fera en miroir du texte copte lui-même[23] ; nos lecteurs seront ainsi sollicités à « rêver mieux » et à découvrir des interprétations sans doute moins « autorisées », mais plus savoureuses...

Notre but n'est pas de faire œuvre d'archéologue, de décrypteur brillant de hiéroglyphes obscurs — et de conserver dans des bibliothèques spécialisées, les pépites de sens cachées dans les méandres du texte —, mais d'offrir au plus grand nombre quelques éclaircies sur nos origines et d'entrer davantage dans la proximité de Celui dont les paroles, aujourd'hui encore, nous fécondent, avec le regard aimant et respectueux de celle qui fut, si on en croit l'Évangile de Marie, l'Évangile de Jean, de Thomas, de Philippe et de bien d'autres, son amie, son intime :

> «Trois marchaient toujours avec le Seigneur. Marie sa mère, et la sœur de celle-ci, et Myriam de Magdala, que l'on nomme sa compagne, car Myriam est sa sœur, sa mère et sa compagne[24].»

Textes et traduction

Dans le manuscrit copte, les références sont indiquées en marge. Dans notre traduction, les chiffres au commencement de chaque ligne serviront de référence pour l'édition qui nous est propre.

[.].[± 8]..ⲑ̣[ⲩ]ⲗⲏ ϭⲉ ⲛⲁ
ⲟⲩⲱ̣[ϭ]ⲡ̣ ϫⲛ ⲙⲙⲟⲛ ⲡⲉϫⲉ ⲡⲥ̅ⲱ̅ⲣ̅ ϫⲉ
ⲫⲩⲥⲓⲥ ⲛⲓⲙ ⲡⲗⲁⲥⲙⲁ ⲛⲓⲙ ⲕⲧⲓⲥⲓⲥ
ⲛⲓⲙ ⲉⲩϣⲟⲟⲡ ϩⲛ̅ ⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ ⲙⲛ̅
ⲙⲁⲩ ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ⲉⲩⲛⲁⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲉ
ⲧⲟⲩⲛⲟⲩⲛⲉ ⲙ̅ⲙⲓⲛ ⲙⲙⲟⲟⲩ ϫⲉ ⲧⲉ
ⲫⲩⲥⲓⲥ ⲛⲑⲩⲗⲏ ⲉⲥⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲉⲛ̣ⲁ
ⲧⲉⲥⲫⲩⲥⲓⲥ ⲟⲩⲁⲁⲥ ⲡⲉⲧⲉ ⲟⲩⲛ ⲙⲁⲁ
ϫⲉ ⲙ̅ⲙⲟϥ ⲉⲥⲱⲧⲙ̅ ⲙⲁⲣⲉϥⲥⲱⲧⲙ̅
ⲡⲉϫⲉ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ϩⲱⲥ ⲁⲕⲧⲁ̣
ⲙⲟⲛ ⲉϩⲱⲃ ⲛⲓⲙ ϫⲱ ⲙⲡⲓⲕⲉⲟⲩⲁ̣
ⲉⲣⲟⲛ ⲟⲩ ⲡⲉ ⲡⲛⲟⲃⲉ ⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟ̣ⲥ̣
ⲡⲉϫⲉ ⲡⲥ̅ⲱ̅ⲣ̅ ϫⲉ ⲙⲛ̅ ⲛⲟⲃⲉ ϣⲟⲟⲡ ⲁⲗ
ⲗⲁ ⲛ̅ⲧⲱⲧⲛ̅ ⲡⲉϯⲣⲉ ⲙ̅ⲡⲛⲟⲃⲉ ⲉⲧⲉ
ⲧⲛ̅ⲉⲓⲣⲉ ⲛ̅ⲛⲉϯⲛⲉ ⲛ̅ⲧⲫⲩⲥⲓⲥ ⲛⲧ̅ⲙ̅ⲛ̅ⲧ̅
ⲛⲟⲉⲓⲕ ⲉⲧ⟨ⲟⲩ⟩ⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲡⲛⲟ̣
ⲃⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ̈ ⲁϥⲉⲓ ⲛ̅ϭⲓ ⲡⲁⲅⲁⲑⲟ̣̅
ϩⲛ ⲧⲉⲧⲙ̅ⲙⲏⲧⲉ ϣⲁ ⲛⲁ ⲫⲩⲥⲓⲥ
ⲛⲓⲙ ⲉϥⲛⲁⲕⲁⲑⲓⲥⲧⲁ ⲙⲙⲟⲥ ⲉϩⲟ̣ⲩ̅
ⲉⲧⲉⲥⲛⲟⲩⲛⲉ ⲉⲧⲓ ⲁϥⲟⲩⲱϩ ⲉⲧⲟⲧϥ
ⲡⲉϫⲁϥ ϫⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ ⲧⲉⲧⲛ̅ϣⲱ
[ⲛ]ⲉ ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲧⲙ̅ⲙⲟⲩ ϫⲉ ⲧ[.....]

[Page 7]

[Les pages 1 à 6 manquent]

1 **[...]« Qu’est-ce que la matière ?**
2 **Durera-t-elle toujours ? »**
3 **L’Enseigneur répondit :**
4 **« Tout ce qui est né, tout ce qui est créé,**
5 **tous les éléments de la nature**
6 **sont imbriqués et unis entre eux.**
7 **Tout ce qui est composé sera décomposé ;**
8 **tout reviendra à ses racines ;**
9 **la matière retournera aux origines de la matière.**

10 **Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. »**
11 **Pierre lui dit : « Puisque Tu te fais l’interprète**
12 **des éléments et des événements du monde, dis-nous :**
13 **Qu’est-ce que le péché du monde ? »**
14 **L’Enseigneur dit :**
15 **« Il n’y a pas de péché.**
16 **C’est vous qui faites exister le péché**
17 **lorsque vous agissez conformément aux habitudes**
18 **de votre nature adultère ;**
19 **là est le péché.**

20 **Voilà pourquoi le Bien est venu parmi vous;**
21 **Il a participé aux éléments de votre nature**
22 **afin de la ré-unir à ses racines. »**

23 **Il continua et dit :**
24 **« Voici pourquoi vous êtes malades**
25 **et pourquoi vous mourrez :**
26 **c’est la conséquence de vos actes ;**

vous faites ce qui vous éloigne...
Comprenne qui pourra. »

ⲙ̄ⲡⲉⲧⲁⲣ̄. ⲡ̣ⲁ̣[± 7 ⲡ]ⲉ̣ⲧ̣[ⲣ̄] ⲛⲟⲓ̈ ⲙⲁⲣⲉϥⲣ̄ⲛⲟⲉⲓ [ⲁⲑ]ⲩⲗ̣ⲏ̣ [ϫⲡ]ⲉ̣ ⲟⲩ ⲡⲁⲑⲟⲥ ⲉⲙⲛ̄ⲧⲁϥ ⲙⲙⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲛⲉ ⲉⲁϥⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ ⲟⲩⲡⲁⲣⲁⲫⲩⲥⲓⲥ ⲧⲟ ⲧⲉ ϣⲁⲣⲉⲟⲩⲧⲁⲣⲁⲭⲏ ϣⲱⲡⲉ ϩⲙ̄ ⲡⲥⲱⲙⲁ ⲧⲏⲣϥ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ̈ ⲁⲓ̈ϫ̣ⲟⲥ ⲛⲏ ⲧⲛ̄ ϫⲉ ϣⲱⲡⲉ ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲧⲏⲧ ⲛ̄ϩⲏⲧ ⲁⲩⲱ ⲉⲧⲉⲧⲛ̄ⲟ ⲛ̄ⲛⲁⲧⲧⲱⲧ ⲉⲧⲉ ⲧⲛ̄ⲧⲏⲧ ⲙⲉⲛ ⲛ̄ⲛⲁϩⲣⲙ̄ ⲡⲓⲛⲉ ⲡⲓⲛⲉ ⲛⲧⲉⲫⲩⲥⲓⲥ ⲡⲉⲧⲉ ⲟⲩⲛ ⲙⲁⲁϫⲉ ⲙ̄ ⲙⲟϥ ⲉⲥⲱⲧⲙ̄ ⲙⲁⲣⲉϥⲥⲱⲧⲙ̄ ⲛⲧⲁ ⲣⲉϥϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ ⲛϭⲓ ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲁϥⲁⲥ ⲡⲁⲍⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲉϥϫⲱ ⲙ̄ⲙⲟ`ⲥ´ ϫⲉ ⲟⲩⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ⲛⲏⲧⲛ̄ ⲧⲁⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ϫⲡⲟⲥ ⲛⲏⲧⲛ̄ ⲁⲣⲉϩ ⲙⲡⲣ̄ⲧⲣⲉⲗⲁⲁⲩ ⲣ̄ ⲡⲗⲁⲛⲁ ⲙⲙⲱⲧⲛ̄ ⲉϥϫⲱ ⲙⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲉⲓⲥ ϩⲏⲡⲉ ⲙⲡⲉⲓ̈ⲥⲁ ⲏ̣ ⲉⲓⲥ ϩⲏⲡⲉ ⲙ̄ ⲡⲉⲉⲓⲙⲁ ⲡϣⲏⲣⲉ ⲅⲁⲣ ⲙⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉϥ ϣⲟⲡ ⲙⲡⲉⲧⲛ̄ϩⲟⲩⲛ ⲟⲩⲉϩⲧⲏⲩⲧⲛ̄ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲛⲉⲧϣⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲥⲱϥ ⲥⲉⲛⲁ ϭⲛ̄ⲧϥ ⲃⲱⲕ ϭⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ ⲙⲡⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲟⲛ ⲛ̄ⲧⲙⲛⲧⲉⲣⲟ ⲙⲡⲣ̣̄

« L’attachement à la matière
engendre une passion contre nature.
Le trouble naît alors dans tout le corps ;
c’est pourquoi je vous dis :
“Soyez en harmonie...”
Si vous êtes déréglés,
inspirez-vous des représentations
de votre vraie nature.
Que celui qui a des oreilles
pour entendre entende. »
Après avoir dit cela, le Bienheureux
les salua tous en disant :
« Paix à vous - que ma Paix
soit engendrée et s’accomplisse en vous ! »
Veillez à ce que personne ne vous égare
en disant :
“Le voici,
Le voilà.”
Car c’est à l’intérieur de vous
qu’est le Fils de l’Homme;
allez à Lui :
ceux qui Le cherchent Le trouvent

23 **En marche !**

24 **Annoncez l’Évangile du Royaume. »**

ⲕⲁ ⲗⲁⲩ ⲛ̄ϩⲟⲣⲟⲥ ⲉϩⲣⲁï ⲡⲁⲣⲁ ⲡⲉⲛ
ⲧⲁïⲧⲟϣϥ̄ ⲛⲏⲧⲛ̄ ⲟⲩⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲣ̄ϯ ⲛⲟ
ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲑⲉ ⲙⲡⲛⲟⲙⲟⲑⲉⲧⲏⲥ ⲙⲏⲡⲟ
ⲧⲉ ⲛ̄ⲥⲉⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲱⲧⲛ̄ ⲛϩⲏⲧϥ
ⲛⲧⲁⲣⲉϥϫⲉ ⲛⲁï ⲁϥⲃⲱⲕ ⲛⲧⲟⲟⲩ ⲇⲉ
ⲛⲉⲩⲣ̄ⲗⲩⲡⲉⲓ ⲁⲩⲣⲓⲙⲉ ⲙ̄ⲡϣⲁ ⲉⲩ
ϫⲱ ⲙⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲛⲛⲁϣ ⲛ̄ϩⲉ ⲉⲛⲛⲁⲃⲱⲕ
ϣⲁ ⲛϩⲉⲑⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ ⲛ̄
ⲡⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲟⲛ ⲛⲧⲙⲛ̄ⲧⲉⲣⲟ ⲙⲡϣ̀ⲏ́
ⲣⲉ ⲙⲡⲣⲱⲙⲉ ⲉϣϫⲉ ⲡⲉⲧⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲙ̄
ⲡⲟⲩϯⲥⲟ ⲉⲣⲟϥ ⲛⲁϣ ⲛ̄ϩⲉ ⲁⲛⲟⲛ ⲉⲩ
ⲛⲁϯⲥⲟ ⲉⲣⲟⲛ ⲧⲟⲧⲉ ⲁⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ ⲧⲱ
ⲟⲩⲛ ⲁⲥⲁⲥⲡⲁⲍⲉ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ
ⲡⲉϫⲁⲥ ⲛⲛⲉⲥ̀ⲥ́ⲛⲏⲩ ϫⲉ ⲙⲡⲣ̄ⲣ̄ⲓⲙⲉ
ⲁⲩⲱ ⲙⲡⲣ̄ⲣ̄ⲗⲩⲡⲉⲓ ⲟⲩⲇⲉ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲣ̄ ϩⲏ̣ⲧ
ⲥⲛⲁⲩ ⲧⲉϥⲭⲁⲣⲓⲥ ⲅⲁⲣ ⲛⲁϣⲱⲡⲉ
ⲛⲙ̄ⲙⲏⲧⲛ̄ ⲧⲏⲣ⟨ⲧ⟩ⲛ̣ ⲁⲩⲱ ⲛⲥⲣ̄ⲥⲕⲉⲡⲁ
ⲍⲉ ⲙⲙⲱⲧⲛ̄ ⲙⲁⲗⲗⲟⲛ ⲇⲉ ⲙⲁⲣⲛ̄
ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲧⲉϥⲙⲛ̄ⲧⲛⲟϭ ϫⲉ ⲁϥⲥ̄ⲃ̄
ⲧⲱⲧⲛ̄ ⲁϥⲁⲁⲛ ⲛ̄ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲧⲁⲣⲉⲙⲁ
ⲣⲓϩⲁⲙ ϫⲉ ⲛⲁï ⲁⲥⲕⲧⲉ ⲡⲉⲩϩⲏⲧ
[ⲉϩ]ⲟⲩⲛ ⲉⲡⲁⲅⲁ̣ⲑⲟⲛ ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲣ̄ⲁⲣⲭⲉ
[ⲥⲑⲁⲓ] ⲛ̣ⲣ̄ⲅⲩⲙ[ⲛ]ⲁⲍⲉ ϩⲁ ⲡⲣⲁ ⲛⲛ̄ϣⲁ
[ϫ]ⲉ ⲙⲡ̣[ⲥⲱⲣ]

1 « N’imposez aucune règle,
2 hormis celle dont je fus le Témoin.
3 N’ajoutez pas de lois à celles de celui qui a donné la Thora,
4 afin de ne pas en devenir les esclaves. »
5 Ayant dit cela, Il partit.
6 Les disciples étaient dans la peine ;
7 ils versèrent bien des larmes, disant :
8 « Comment se rendre chez les païens et annoncer
9 l’Évangile du Royaume du Fils de l’Homme ?
10 Ils ne l’ont pas épargné,
11 comment nous épargneraient-ils ? »
12 Alors, Marie se leva,
13 elle les embrassa tous et dit à ses frères :
14 « Ne soyez pas dans la peine et le doute,
15 car Sa grâce vous accompagnera et vous protégera :
16 louons plutôt Sa grandeur,
17 car Il nous a préparés.
18 Il nous appelle à devenir pleinement Humains [Anthropos]**. »**
19 Par ces paroles, Marie tourna leurs cœurs vers le Bien ;
20 ils s’éclairèrent aux paroles de l’Enseigneur.

ⲡⲉϫⲉ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲙⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ ϫⲉ ⲧⲥⲱ
ⲛⲉ ⲧⲛ̄ⲥⲟⲟⲩⲛ ϫⲉ ⲛⲉⲣⲉⲡⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ⲟⲩⲁϣⲉ̣
ⲛϩⲟⲩⲟ ⲡⲁⲣⲁ ⲡⲕⲉⲥⲉⲉⲡⲉ ⲛ̄ⲥ̄ϩⲓ̈ⲙⲉ
ϫⲱ ⲛⲁⲛ ⲛⲛ̄ϣⲁϫⲉ ⲙ̄ⲡⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ⲉⲧⲉⲉⲓⲣⲉ
ⲙⲡⲉⲩⲙⲉⲉⲩⲉ ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲧⲉⲥⲟⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲙⲟ
ⲟⲩ ⲛ̄ⲛⲁⲛⲟⲛ ⲁⲛ ⲟⲩⲇⲉ ⲙⲡⲛ̄ⲥⲟⲧⲙ̀ⲟ́ⲩ
ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛϭⲓ ⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ ⲡⲉϫⲁⲥ
ϫⲉ ⲡⲉⲑⲏⲡ ⲉⲣⲱⲧⲛ̄ ϯⲛⲁⲧⲁⲙⲁ ⲧⲏⲩ
ⲧⲛ̄ ⲉⲣⲟϥ ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲁⲣⲭⲉⲓ ⲛ̄ϫⲱ ⲛⲁⲩ
ⲛ̄ⲛⲉⲓ̈ϣⲁϫⲉ ϫⲉ ⲁⲓ̈ⲛⲟⲕ ⲡⲉϫⲁⲥ ⲁⲓ
ⲛⲁⲩ ⲉⲡϫ̄ⲥ̄ ϩⲛ ⲟⲩϩⲟⲣⲟⲙⲁ ⲁⲩⲱ ⲁⲉⲓ
ϫⲟⲟⲥ ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲡ̄ϫ̄ⲥ̄ ⲁⲓ̈ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲕ ⲙ̄
ⲡⲟⲟⲩ ϩⲛ ⲟⲩϩⲟⲣⲟⲙⲁ ⲁϥⲟⲩⲱϣⲃ ⲡⲉ
ϫⲁϥ ⲛⲁⲓ̈ ϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ⲁⲧⲉ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲓⲙ ⲁⲛ
ⲉⲣⲉⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲉⲓ ⲡⲙⲁ ⲅⲁⲣ ⲉⲧⲉⲣⲉⲡⲛⲟⲩⲥ
ⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲉϥⲙⲙⲁⲩ ⲛϭⲓ ⲡⲉϩⲟ ⲡⲉϫⲁⲓ̈
ⲛⲁϥ ϫⲉ ⲡ̄ϫ̄ⲥ̄ ⲧⲉ̣ⲛ̣ⲟⲩ ⲡⲉⲧⲛⲁⲩ ⲉⲫⲟ
ⲣⲟⲙⲁ ⲉϥⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ⟨ϩⲛ̄⟩ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⟨ⲏ⟩
ⲡⲉⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲁϥⲟⲩⲱ̣ϣⲃ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ⲡⲉ
ϫⲁϥ ϫⲉ ⲉϥⲛⲁⲩ ⲁⲛ ϩⲛ̄ ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲟⲩ
ⲇⲉ ϩⲙ ⲡⲉⲡ̄ⲛ̄ⲁ̄ ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲛⲟⲩⲥ ⲉⲧϣ[ⲟⲡ]
ϩⲛ ⲧⲉⲩⲙⲏⲧⲉ ⲙⲡⲉⲩⲥ̣ⲛⲁⲩ ⲛ̣̄ⲧⲟ̣[ϥ ⲡⲉⲧ]
ⲛⲁⲩ ⲉⲫⲟⲣⲟⲙⲁ ⲁⲩ[ⲱ] ⲛ̄ⲧⲟϥ ⲡ̣[ⲉⲧ...]

[Page 10]

Pierre dit à Marie :
« Sœur, nous savons que l’Enseigneur t’a aimée
différemment des autres femmes.
Dis-nous les paroles qu’il t’a dites,
dont tu te souviens
et dont nous n’avons pas la connaissance... »

Marie leur dit :
« Ce qui ne vous a pas été donné d’entendre,
je vais vous l’annoncer :
j’ai eu une vision de l’Enseigneur,
et je Lui ai dit :
“Seigneur, je Te vois aujourd’hui
dans cette apparition.”
Il répondit :
“Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue.
Là où est le *noûs*, là est le trésor.”
Alors, je Lui dis :
“Seigneur, dans l’instant, celui qui contemple
Ton apparition,
est-ce par la psyché [l’âme] **qu’il voit ?**
Ou par le Pneuma [l’Esprit, Souffle] **?”**
L’Enseigneur répondit :
Ni par la psyché ni par le Pneuma;
mais le *noûs* étant entre les deux,
c’est lui qui voit et c’est lui qui [...]**” »**

ⲙⲙⲟϥ ⲁⲩⲱ ⲡⲉϫⲉ ⲧⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲓⲁ
ϫⲉ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟ ⲉⲣⲉⲃⲏⲕ ⲉⲡⲓⲧⲛ̄
ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲇⲉ ϯⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟ ⲉⲣⲉⲃⲏⲕ ⲉ
ⲧⲡⲉ ⲡⲱⲥ ⲇⲉ ⲧⲉϫⲓ ϭⲟⲗ ⲉⲣⲉⲛⲡ' ⲉ
ⲣⲟⲉⲓ ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲡⲉ
ϫⲁⲥ ϫⲉ ⲁⲓ̈ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲓ̈
ⲟⲩⲇⲉ ⲙⲡⲉⲉⲓⲙⲉ ⲉⲣⲟⲉⲓ ⲛⲉⲉⲓϣⲟ
ⲟⲡ ⲛⲉ ⲛ̄ϩⲃ̄ⲥⲱ ⲁⲩⲱ ⲙⲡⲉⲥⲟⲩⲱⲛⲧ
ⲛ̄ⲧⲁⲣⲉⲥϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ ⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲥⲧⲉⲗⲏⲗ
ⲛ̄ϩⲟⲩⲟ > ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲁⲥⲉⲓ ⲉⲧⲛ̄ ⲧⲙⲉϩ
ϣⲟⲙⲛⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ ⲧⲉⲧⲟⲩⲙ'ⲟ'ⲩ
ⲧⲉ ⲉⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲧⲙⲛⲧⲁⲧⲥⲟⲟⲩⲛ [ⲁⲥ]ⲣ̣̄
ⲉⲝⲉⲧⲁⲍⲉ ⲛ̄ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲉⲥϫ[ⲱ ⲙ]
ⲙⲟⲥ ϫⲉ ⲉⲣⲉⲃⲏⲕ ⲉⲧⲱⲛ ϩⲛ̣̄ [ⲟ]ⲩⲡ̣̄ⲟ̣
ⲛ̣ⲏⲣⲓⲁ ⲁⲩⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄ⲙⲟ ⲁⲩ[ⲁ]ⲙ̣ⲁ̣ϩ
ⲧⲉ ⲇⲉ ⲙ̄ⲙⲟ ⲙ̄ⲡⲣ̄ⲕⲣⲓⲛⲉ ⲁⲩ̣[ⲱ] ⲡⲉ
ϫⲉ ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ϫⲉ ⲁϩⲣⲟ ⲉⲣⲉⲕⲣ̣ⲓ̣ⲛ̣ⲉ̣
ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ ⲉⲙⲡⲓⲕⲣⲓⲛⲉ ⲁⲩⲉⲙⲁϩⲧⲉ
ⲙ̄ⲙⲟⲓ̈ ⲉⲙⲡⲓⲁⲙⲁϩⲧⲉ ⲙⲡⲟⲩⲥ̣ⲟ̣ⲩ̣
ⲱⲛⲧ ⲁⲛⲟⲕ ⲇⲉ ⲁⲓ̈ⲥⲟⲩⲱⲛⲟⲩ ⲉⲩ
ⲃⲱⲗ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲡⲧⲏⲣϥ ⲉⲓⲧⲉ ⲛⲁ ⲡ̄
ⲕ̣ⲁ̣ϩ̣

[Page 15]

[Les pages 11 à 14 manquent]

**« Je ne t’ai pas vu descendre,
mais maintenant je te vois monter »,
dit la Convoitise.
« Pourquoi mens-tu, puisque tu fais partie de moi ? »
L’âme répondit :
« Moi, je t’ai vue,
toi, tu ne m’as pas vue.
Tu ne m’as pas reconnue;
j’étais avec toi comme avec un vêtement,
et tu ne m’as pas sentie. »
Ayant dit cela,
elle s’en alla toute joyeuse.
Puis se présenta à elle le troisième climat,
appelé Ignorance ;
celui-ci interrogea l’âme, lui demandant :
«Où vas-tu?
N’as-tu pas été dominée par un mauvais penchant ?
Oui, tu étais sans discernement, et tu as été asservie. »
L’âme dit alors :
« Pourquoi me juges-tu ? Moi je n’ai pas jugé.
On m’a dominée, moi je n’ai pas dominé ;
on ne m’a pas reconnue,
mais moi, j’ai reconnu
que tout ce qui est composé sera décomposé
sur la terre comme au ciel. »**

ⲉⲓⲧⲉ ⲛⲁ ⲧⲡ[ⲉ] ⲛ̣̄ⲧⲉⲣⲉⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ⲟⲩ
ⲱⲥ̄ϥ̄ ⲛ̄ⲧⲙⲉϩϣⲟⲙⲛⲧⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲝⲟⲩⲥⲓ
ⲁ ⲁⲥⲃⲱⲕ ⲉⲡⲥⲁ ⲛⲧⲡⲉ ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲛⲁⲩ
ⲉⲧⲙⲁϩϥⲧⲟⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲝⲟⲩⲥⲓⲁ ⲁⲥⲣ̄ ⲥⲁ
ϣϥⲉ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲟⲣⲫⲏ ⲧϣⲟⲣⲡ ⲙ̄ⲙⲟⲣ
ⲫⲏ ⲡⲉ ⲡⲕⲁⲕⲉ ⲧⲙⲉϩⲥⲛ̄ⲧⲉ ⲧⲉⲡⲓ
ⲑⲩⲙⲓⲁ ⲧⲙⲉϩϣⲟⲙⲛⲧⲉ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲁⲧ
ⲥⲟⲟⲩⲛ ⲧⲙⲉϩϥⲧⲟⲉ ⲡⲉ ⲡⲕⲱϩ ⲙ̄ⲡ̄
ⲙⲟⲩ ⲧⲙⲉϩ† ⲧⲉ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲉⲣⲟ ⲛ̄ⲧⲥⲁⲣⲝ
ⲧⲙⲉϩⲥⲟⲉ ⲧⲉ ⲧⲙⲛ̄ⲧⲥⲁⲃⲏ ⲛⲥⲉϭⲏ
ⲛ̄ⲥⲁⲣⲝ ⲧⲙⲉϩⲥⲁϣϥⲉ ⲧⲉ ⲧⲥⲟⲫⲓ
ⲁ [ⲛ]ⲣⲉϥⲛⲟⲩϭⲥ ⲛⲁⲓ̈ ⲛⲉ ⲧⲥⲁϣϥⲉ ⲛ̄
ⲛ̣ⲉ̣[ⲝ]ⲟⲩⲥⲓⲁ ⲛⲧⲉ ⲧⲟⲣⲅⲏ ⲉⲩϣⲓⲛⲉ
ⲛ̄ⲧⲉⲯⲩⲭⲏ ϫⲉ ⲉⲣⲉⲛⲏⲩ ϫⲓⲛ ⲧⲱⲛ
ⲧϩⲁⲧ̣ⲃⲣⲱⲙⲉ ⲏ ⲉⲣⲉⲃⲏⲕ ⲉⲧⲱⲛ
ⲧⲟⲩⲁ̣ⲥϥⲙⲁ ⲁⲥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲧⲉ
ⲯⲩⲭⲏ ⲡⲉϫⲁⲥ ϫⲉ ⲡⲉⲧⲉⲙⲁϩⲧⲉ ⲙ̄
ⲙⲟⲓ̈ ⲁⲩⲕⲟⲛ̄ⲥ̄ϥ̄ ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧⲕⲧⲟ ⲙ̄
ⲙⲟⲓ̈ ⲁⲩⲟⲩⲟⲥϥ ⲁⲩⲱ ⲧⲁⲉⲡⲓⲑⲩⲙⲓⲁ
ⲁⲥϫⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ ⲁⲩⲱ ⲧⲙⲛⲧⲁⲧⲥⲟⲟ̄ⲩ̄
ⲁⲥⲙⲟⲩ `ϩⲛ̄´ ⲟ̣ⲩ̣ⲕ̣ⲟ̣ⲥ̣ⲙ̣ⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲃⲟⲗⲧ' ⲉ

1 **Libérée de ce troisième climat, l’âme continua de monter.**

2 **Elle aperçut le quatrième climat.**

3 **Il avait sept manifestations.**

4 **La première manifestation est Ténèbre ;**

5 **la seconde, Convoitise ;**

6 **la troisième, Ignorance ;**

7 **la quatrième, Jalousie mortelle;**

8 **la cinquième, Emprise charnelle ;**

9 **la sixième, Sagesse ivre ;**

10 **la septième, Sagesse rusée.**

11 **Telles sont les sept manifestations de la Colère**

12 **qui oppriment l’âme de questions :**

13 **« D’où viens-tu, homicide?**

14 **Où vas-tu, vagabonde ? »**

15 **L’âme répondit :**

16 **« Celui qui m’opprimait a été mis à mort;**

17 **celui qui m’encerclait n’est plus ;**

18 **ma convoitise alors s’est apaisée,**

19 **et je fus délivrée de mon ignorance. »**

ⲃⲟⲗ ϩⲛ̄ⲛ ⲟⲩⲕⲟⲥⲙⲟⲥ [ⲁⲩ]ⲱ ϩⲛ̄ ⲟⲩ
ⲧⲩⲡⲟⲥ ⲉⲃⲟⲗ ϩⲛ ⲟⲩⲧⲩⲡⲟⲥ ⲉⲧⲙ̄
ⲡⲥⲁ ⲛⲧⲡⲉ ⲁⲩⲱ ⲧⲙ̄ⲣⲣⲉ ⲛⲧⲃ̄ϣⲉ ⲉⲧ
ϣⲟⲟⲡ ⲡⲣⲟⲥ ⲟⲩⲟⲓ̈ϣ ϫⲓⲛ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲁⲩ
ⲉⲉⲓⲛⲁϫⲓ ⲛⲧⲁⲛⲁⲡⲁⲩⲥⲓⲥ ⲙⲡⲉ
ⲭⲣⲟⲛⲟⲥ ⲙⲡⲕⲁⲓⲣⲟⲥ ⲙⲡ'ⲁⲓ'ⲱⲛ ϩⲛ̄
ⲛⲟⲩⲕⲁⲣⲱϥ ⲛⲧⲉⲣⲉⲙⲁⲣⲓϩⲁⲙ ϫⲉ
ⲛⲁⲓ̈ ⲁⲥⲕⲁ ⲣⲱⲥ ϩⲱⲥⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲡ̄ⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄
ϣⲁϫⲉ ⲛⲙ̄ⲙⲁⲥ ϣⲁ ⲡⲉⲉⲓⲙⲁ
ⲁϥⲟⲩⲱϣⲃ̄ ⲇⲉ ⲛ̄ϭⲓ ⲁⲛⲇⲣⲉⲁⲥ ⲡⲉϫⲁϥ
ⲛ̄ⲛⲉⲥⲛⲏⲩ ϫⲉ ⲁϫⲓ ⲡⲉⲧⲉⲧⲛ̄ϫⲱ
ⲙⲙⲟϥ ϩⲁ ⲡⲣⲁ ⲛ̄ⲛⲉⲛⲧⲁⲥϫ[ⲟ]ⲟⲩ
ⲁⲛⲟⲕ ⲙⲉⲛ ϯⲣ̄ⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲁⲛ ϫⲉ
ⲁⲡ̄ⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ ⲉϣϫⲉ ⲛⲓⲥⲃⲟⲟⲩ
ⲉ ⲅⲁⲣ ϩⲛ̄ⲕⲉⲙⲉⲉⲩⲉ ⲛⲉ ⲁϥⲟⲩⲱ
ϣⲃ̄ ⲛϭⲓ ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲡⲉϫⲁϥ ϩⲁ ⲡⲣⲁ
ⲛⲛⲉⲉⲓϩⲃⲏⲩⲉ ⲛⲧⲉⲉⲓⲙⲓⲛⲉ ⲁϥ
ϫⲛⲟⲩⲟⲩ ⲉⲧⲃⲉ ⲡ̄ⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ϫⲉ ⲙⲏⲧⲓ
ⲁϥϣⲁϫⲉ ⲙⲛ̄ ⲟⲩⲥϩⲓ̈ⲙⲉ ⲛϫⲓⲟⲩⲉ
ⲉⲣⲟⲛ ϩⲛ ⲟⲩⲱⲛϩ ⲉⲃⲟⲗ ⲁ́ⲛ ⲉⲛⲛ̣ⲁ̣
ⲕⲧⲟⲛ ϩⲱⲱⲛ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲥⲱⲧⲙ̄ ⲧⲏ̣ⲣⲛ̄
ⲛⲥⲱⲥ ⲛ̄ⲧ⟨ⲁ⟩ϥⲥⲟⲧⲡⲥ ⲛϩⲟⲩⲟ̇ ⲉⲣⲟⲛ

1 «Je suis sortie du monde grâce à un autre monde;
2 une représentation s'est effacée
3 grâce à une représentation plus haute.
4 Désormais je vais vers le Repos
5 où le temps se repose dans l'Éternité du temps.
6 Je vais au Silence. »
7 Après avoir dit cela, Marie se tut.
8 C'est ainsi que l'Enseigneur s'entretenait avec elle.
9 André prit alors la parole et s'adressa à ses frères :
10 « Dites, que pensez-vous de ce qu'elle vient de raconter?
11 Pour ma part, je ne crois pas
12 que l'Enseigneur ait parlé ainsi ;
13 ces pensées diffèrent de celles que nous avons connues.»
14 Pierre ajouta :
15 « Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu
16 ainsi, avec une femme,
17 sur des secrets que nous, nous ignorons ?
18 Devons-nous changer nos habitudes ;
19 écouter tous cette femme ?
20 L'a-t-Il vraiment choisie et préférée à nous ? »

ⲧⲟⲧⲉ ⲁ̣[ⲙ]ⲁⲣⲓϩⲁⲙ ⲣⲓⲙⲉ ⲡⲉϫⲁⲥ ⲙ̄
ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⟨ϫⲉ⟩ ⲡⲁⲥⲟⲛ ⲡⲉⲧⲣⲉ ϩⲓ̈ⲉ ⲉⲕ
ⲙⲉⲉⲩⲉ ⲉⲟⲩ ⲉⲕⲙⲉⲉⲩⲉ ϫⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲓ̈
ⲙⲉⲉⲩⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲙⲁⲩⲁⲁⲧ ϩⲙ̄ ⲡⲁ
ϩⲏⲧ ⲏ ⲉⲉⲓϫⲓ ϭⲟⲗ ⲉⲡ̄ⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ⲁϥⲟⲩ
ⲱϣⲃ̄ ⲛ̄ϭⲓ ⲗⲉⲩⲉⲓ ⲡⲉϫⲁϥ ⲙⲡⲉⲧⲣⲟ`ⲥ´
ϫⲉ ⲡⲉⲧⲣⲉ ϫⲓⲛ ⲉⲛⲉϩ ⲕϣⲟⲡ ⲛⲣⲉϥ
ⲛⲟⲩϭⲥ ϯⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲕ ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲉⲕⲣ̄
ⲅⲩⲙⲛⲁⲍⲉ ⲉϩⲛ ⲧⲉⲥϩⲓ̈ⲙⲉ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄
ⲛⲓⲁⲛⲧⲓⲕⲉⲓⲙⲉⲛⲟⲥ ⲉϣϫⲉ ⲁⲡ̄
ⲥⲱⲧⲏⲣ ⲇⲉ ⲁⲁⲥ ⲛⲁⲝⲓⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲕ ⲛⲓⲙ
ⲇⲉ̣ ϩⲱⲱⲕ ⲉⲛⲟϫⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲁⲛⲧⲱ`ⲥ´
ⲉⲣ̣ⲉⲡⲥⲱⲧⲏⲣ ⲥⲟⲟⲩⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲁⲥ
ⲫ̣ⲁⲗⲱⲥ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ̈ ⲁϥⲟⲩⲟϣⲥ̄ ⲛ̄ϩⲟⲩ
ⲟ ⲉⲣⲟⲛ ⲙⲁⲗⲗⲟⲛ ⲙⲁⲣⲛ̄ϣⲓⲡⲉ ⲛ̄ⲧⲛ̄
ϯ ϩⲓ̈ⲱⲱⲛ ⲙⲡⲣⲱⲙⲉ ⲛⲧⲉⲗⲓⲟⲥ
ⲛ̣ⲧⲛ̄ϫⲡⲟ̣ϥ ⲛ̣ⲁ̣ⲛ̣ ⲕ̣ⲁ̣ⲧⲁ ⲑ̣ⲉ ⲛ̄ⲧ̣ⲁϥ
ϩⲱⲛ ⲉⲧⲟⲟⲧⲛ̄ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ
ⲙⲡⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲟⲛ ⲉⲛⲕⲱ ⲁⲛ ⲉϩⲣⲁⲓ̈
ⲛⲕⲉϩⲟⲣⲟⲥ ⲟⲩⲇⲉ ⲕⲉⲛⲟⲙⲟⲥ ⲡⲁ
ⲣⲁ ⲡⲉⲛⲧⲁⲡ̄ⲥ̄ⲱ̄ⲣ̄ ϫⲟⲟϥ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉ

1 Alors Marie pleura.
2 Elle dit à Pierre :
3 « Mon frère Pierre, qu’as-tu dans la tête ?
4 Crois-tu que c’est toute seule, dans mon imagination,
5 que j’ai inventé cette vision,
6 ou qu’à propos de notre Enseigneur je dise des mensonges?»
7 Lévi prit la parole :
8 « Pierre, tu as toujours été un emporté ;
9 je te vois maintenant t’acharner contre la femme,
10 comme le font nos adversaires.
11 Pourtant, si l’Enseigneur l’a rendue digne,
12 qui es-tu pour la rejeter ?
13 Assurément, l’Enseigneur la connaît très bien…
14 Il l’a aimée plus que nous.
15 Ayons donc du repentir,
16 et devenons l’Être humain [Anthropos] dans son entièreté ;
17 laissons-Le prendre racine en nous
18 et croître comme Il l’a demandé.
19 Partons annoncer l’Évangile
20 sans chercher à établir d’autres règles et d’autres lois
21 en dehors de celle dont Il fut le témoin. »

[ⲗⲉ]ⲩ̣[ⲉⲓ ⲇⲉ ϫⲉ ⲛ]ⲁ̣ⲓ̈ ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲣ̄ⲁⲣⲭⲉⲓ ⲛ̄
ⲃⲱⲕ [ⲉⲧⲣⲉⲩⲧ]ⲁ̣ⲙⲟ ⲛ̄ⲥⲉⲧⲁϣⲉⲟⲉⲓϣ
ⲡ̣[ⲉ]ⲩ̣ⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲟⲛ

ⲕⲁⲧⲁ

ⲙⲁ̣ⲣⲓϩⲁⲙⲙ

Dès que Lévi eut prononcé ces mots,
ils se mirent en route pour annoncer l'Évangile.

Evangile
Selon
Marie

Commentaire

Page 7

[Les pages 1-6 manquent.]

1 ***[...] « Qu'est-ce que la matière ?***
2 ***Durera-t-elle toujours? »***
3 ***L'Enseigneur répondit:***
4 ***« Tout ce qui est né, tout ce qui est créé,***
5 ***tous les éléments de la nature***
6 ***sont imbriqués et unis entre eux.***
7 ***Tout ce qui est composé sera décomposé:***
8 ***tout reviendra à ses racines;***
9 ***la matière retournera aux origines de la matière.***
10 ***Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.»***

«*...* Qu'est-ce que la matière?» Avant de se poser des questions concernant le sens du monde, son pourquoi, son comment, il convient de se demander ce qu'il est, s'il existe vraiment, s'il est fait pour durer, « existera-t-il toujours?», n'est-il qu'une illusion ?

« Que n'importe ce qui n'est pas éternel »... Avec l'Évangile de Marie, nous sommes d'emblée inscrits dans une « voie » et une perspective qui relèvent de la métaphysique. Avant de faire ou d'agir, de s'interroger sur

l'opportunité ou l'inopportunité de nos comportements, il importe de savoir si nous sommes et ce que nous sommes.

Avant de se poser la question de savoir « pourquoi il y a du mal et de la souffrance dans le monde », il faut d'abord se poser la question de savoir si ce monde « existe», comment et pourquoi…

Le christianisme tel qu'il nous apparaît dans l'Évangile de Marie est donc bien une voie de connaissance, il ne se contente pas de donner des règles de vie et de proposer une amélioration de nos comportements. Yeshoua a aussi quelque chose à dire sur la « nature » du monde et de l'homme.

L'Évangile de Marie Le présente comme l'Enseigneur, Celui qui Transmet l'Enseignement, les informations nécessaires et propices à la Réintégration de l'homme en lui-même et en Relation avec Sa Source et Son Principe, avec Celui que, dans la plupart des Évangiles, Il appelle son Père : « Mon Père et votre Père», mon Dieu qui est votre Dieu, dira-t-Il à Myriam de Magdala[25]. Il communique les enseignements qui peuvent rendre à l'homme sa Filiation perdue, une intimité inouïe avec l'Origine, intimité dans laquelle Lui-même a toujours vécu, ses dits et ses actes étant l'expression et la manifestation de cette intimité.

Certains traduiront « Enseigneur » par « Sauveur ». Le terme est également possible si l'on se rappelle « de quoi l'homme doit être sauvé » : de son Ignorance, de son oubli de l'Être, d'où il vient, où il va ; l'homme est sauvé de l'ignorance et de l'oubli de la Présence dont il est l'incarnation. Le Salut est ainsi avant tout une connaissance, un enseignement qui le rend « libre » de ses attachements et de ses identifications à ce qu'il n'est pas réellement. Ici, en l'occurrence, la matière.

L'Enseigneur répondit :

> « Tout ce qui est né, tout ce qui est créé, tous les éléments de la nature sont imbriqués et unis entre eux. Tout ce qui est composé sera décomposé. »

Après ce rappel de l'interdépendance de toutes choses, on peut être frappé de l'actualité de cet enseignement : rien n'existe « en soi » ou « par soi », le monde est un tissu de relations ; on ne peut saisir la moindre chose sans la saisir dans le filet et les noeuds des interdépendances qui la constituent. C'est vrai de la matière, c'est vrai aussi de la nature de l'homme, de son corps, et des pensées qui l'animent...

Tout ce qui est est le résultat d'un certain nombre de compositions plus ou moins complexes, et est aussi sujet à décomposition : «Tout ce qui est composé sera décomposé. » C'est là une évidence qui nous rappelle que cet univers n'a pas toujours existé et qu'il n'existera pas non plus toujours, tout ce qui a un commencement aura aussi une fin. Ignorer cela peut être source d'illusions, d'attachements et donc de souffrances, comme le disent toutes les anciennes sagesses.

Se laisser informer par cette Parole de l'Enseigneur peut être, pour celui « qui a des oreilles pour entendre », source de salut et de libération, aucune idolâtrie de la matière n'est plus possible ; relativiser ainsi la nature des choses va nous permettre de mieux les aimer, avec ce « regard éloigné » et « ce cœur détaché » qui sont les symptômes d'une authentique « santé de l'âme » (*soteria* veut dire aussi bien « salut » et « santé » en grec).

> « Tout reviendra à ses racines, La matière retournera aux origines de la matière », ajoute l'Enseigneur.

Toute évolution est un retour, un retour qui n'est pas une régression. Retour ne veut pas dire retour en arrière, mais retour en « Avant », retour vers ce lieu qui est notre origine et notre fin, notre alpha et notre oméga ; ce lieu qui est «

hors temps ». Il s'agit bien d'Origine et non de commencement.

Le Royaume dont il sera question dans l'Évangile de Marie n'est pas un « retour » à je ne sais quel paradis ou état de conscience « perdu », mais Éveil à cette dimension de l'Être qui, dans l'instant, nous donne d'exister et fait en sorte « qu'il y ait quelque chose plutôt que rien ».

De l'information qui habite « le grain de blé jeté en terre » naissent des racines, de ces racines la fleur, de cette fleur le fruit mûri dans la patience du soleil et des ondées qui s'offre aux appétits de ceux qui le rencontrent ou le désirent...

Avec l'hiver tout revient aux racines et aux Racines des racines, à l'information Originelle qui, tout en faisant exister toute chose, demeure elle-même insaisissable : « La matière retourne aux origines de la matière », cette Origine qui n'est « Rien du Tout dont elle est la Cause ».

Comme le disait l'évangéliste Jean à la même époque, à propos du Logos :

« Tout a en Lui sa genèse, Sans Lui, Rien» (Jn 1, 3)[26].

Logos, Origine, ce « Rien du Tout dont II est la Cause », par qui tout existe, Lui, Elle (ô)[27], que sont-ils ? Rien de ce qu'on peut imaginer, penser, se représenter sans doute, mais, « si de Rien, rien ne peut sortir », qu'est cette fécondité insaisissable, cette vacuité matricielle ?

« Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » Ce n'est pas là une boutade ironique de l'Enseigneur pour cacher quelques petits secrets ou pour conclure au plus vite, c'est une invitation à « avoir des oreilles », à se façonner un organe capable de cette compréhension subtile, une faculté d'attention qu'il s'agira de développer, ne parlons pas encore du *noûs* des prochains versets, parlons seulement de cette intelligence contemplative, de ce pressentiment de l'Ouvert, ou de cet étonnement d'être, sans lesquels la Révélation de ce qui « est » n'est pas

possible ; car le Réel ne se donne qu'à ceux qui prennent le temps de l'Écouter, et avant d'en entendre le dire abyssal, qui savent endurer son Silence.

Shema Israël, « Écoute Israël », l'exercice proposé par Moshé à ses compagnons distraits et bavards, c'est le même enseignement repris ici par Yeshoua.

Si le sujet conscient est sans oreilles, il n'y aura rien à entendre ; si ses yeux ne sont pas ouverts il n'y aura rien à voir ; si son cœur ou son *noûs* n'est pas éveillé, il n'y aura rien à comprendre...

La matière et ses origines ne lui offriront aucune obscurité, ni aucune clarté, de sens[28].

11 ***Pierre lui dit: « Puisque Tu te fais l'interprète***

12 ***des éléments et des événements du monde, dis-nous :***

13 ***Qu’est-ce que le péché du monde ? »***

14 ***L’Enseigneur dit :***

15 ***«Il n’y a pas de péché.***

16 ***C’est vous qui faites exister le péché***

17 ***lorsque vous agissez conformément aux habitudes***

18 ***de votre nature adultère;***

19 ***là est le péché. »***

Après avoir écouté l’Enseigneur et reconnu en Lui l’interprète (l’herméneute), celui qui imagine et donne du sens aux éléments et aux événements du monde, Pierre va l’interroger sur ce qu’à l’époque on appelle « le péché du monde ». Cette expression n’est pas des plus claires pour tous et certains supposent que le fait même d’exister est un péché. La matière, le monde, le corps sont intrinsèquement mauvais : il faut s’en délivrer. Certains voient le mal, le péché partout, cela peut même avoir des conséquences graves, si le mal, le péché c’est « l’autre » : il faut le détruire, le tuer; ceux qui commettent de tels crimes au nom du Bien ne seront pas considérés comme des assassins, mais comme des « sauveurs » ; ceux qui extorquent le mal et le péché du monde pour le rendre pur de nouveau.

Les anathèmes, les exclusions, les mises à l’index, les bûchers et les fours crématoires sont fondés sur une telle

logique. « Il faut enlever la pomme pourrie du panier des pommes saines, pour que tout le panier ne soit pas contaminé. » Il faut exécuter tous les hommes « pourris » qui hantent les pouvoirs et les couloirs du « Prince de ce monde », si on ne veut pas que toute la société soit contaminée; il faut également exterminer le plus vite possible les races ou les peuples qui, pour nous, incarnent le mal, ou le péché, sinon, ce sont eux qui vont nous détruire. Ces arguments dans leur banalité sont toujours d'actualité : « Rien de nouveau sous le soleil. »

Les mécanismes de la répétition semblent toujours l'emporter; notre présent n'est que la somme de notre passé, l'Enseignement nouveau n'a pas été entendu: la parole de l'Enseigneur semble pourtant claire, nette, tranchante même :

> « Il n'y a pas de péché.
> C'est vous qui faites exister le péché... »

Cette parole bien sûr peut être interprétée à différents niveaux. Notons d'abord l'interprétation la plus traditionnelle : « Il n'y a pas de péché, il n'y a que des pécheurs. » Le corps, le monde, la matière ne sont pas le péché ; une utilisation néfaste peut en être possible et à ce propos nous sommes tous plus ou moins pécheurs dans la mesure où nous ne savons pas nous « ajuster» ou nous « harmoniser» au Réel et où, au lieu d'en tirer de la paix, nous en tirons non seulement des « fausses notes », mais des disharmonies et des guerres.

Ceci néanmoins doit être sûr : la matière n'est pas mauvaise, ni rien de ce qui existe dans le monde ; le corps, la sexualité ne sont pas mauvais ni « péchés » :

> « Tout est pur pour celui qui est pur,
> c'est vous qui faites exister le péché[29]... »

Le péché alors n'est ni dans les choses ni dans un élément du composé humain ou du composé cosmique, il est bien dans l'utilisation que nous faisons de ces différents composés. Il est une désorientation du désir, une façon de viser à côté, de manquer le but, et Yeshoua retrouve ici l'étymologie grecque du mot péché, *hamartia* : « manquer la cible ».

Par le mauvais usage de nos sens, de notre intelligence, de nos sentiments « désorientés », ayant perdu leur « Orient », c'est-à-dire leur orientation vers l'Être au cœur des éléments passagers et transitoires du monde, nous pouvons nous pervertir, pervertir la société et la bonne marche de l'univers lui- même.

Comme nous le disions dans l'introduction «le péché n'existe pas, c'est nous qui le créons avec notre imagination malade ». C'est cette imagination qu'il faut guérir ou plutôt notre « manque d'imagination ». Nous sommes responsables du monde dans lequel nous vivons puisque c'est nous qui, d'une certaine manière, le créons, l'interprétons positivement ou négativement; notre manque d'«imagination éclairée» l'enferme dans « l'Être pour la mort » et nous enferme dans cette « perception arrêtée » du monde, notre maladie étant de prendre pour Réel absolu la perception toute relative que nous avons de ce Réel. Nous prenons nos interprétations ou nos lectures du Réel pour ce Réel : là est l'illusion, « là est le péché », ajoutera l'Enseigneur :

> « C'est vous qui faites exister le péché lorsque vous agissez conformément aux habitudes de votre nature adultère ; là est le péché. »

Qu'est-ce qu'«agir conformément aux habitudes d'une nature adultère » ? Il s'agit d'abord d'agir conformément à des habitudes, à des modes de pensée qui, selon

l'expression populaire, sont devenues comme notre «seconde nature», une nature qui s'est superposée à notre nature véritable, « innocente », un revêtement de projections, d'*apriori*, de jugements plus ou moins hérités de notre entourage et que nous utilisons sans le moindre souci d'analyse ou de vérification pour savoir si ce prisme à travers lequel nous décryptons le réel nous renseigne bien sur le Réel ou au contraire nous le cache.

> «Tu vois la paille qui est dans l'œil de ton voisin, tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien[30]. »

Le mot adultère n'a ici évidemment aucune connotation sexuelle. L'adultère dans la Bible, c'est l'idolâtrie. Prendre pour le Réel ce qui ne l'est pas. Comme le disait Kierkegaard, faire du relatif un absolu, faire de l'Absolu un relatif...

«Le drame du monde contemporain ou le drame du "péché", c'est d'absolutiser le relatif et de relativiser l'"Absolu" », on n'a rien dit de mieux sur la nature de l'adultère.

Il s'agit d'une maladie de l'intelligence et du cœur qui "épouse" ses perceptions comme étant la Vérité et qui ainsi trompe la Vérité (l'adéquation d'une intelligence éclairée aux différents plans du Réel), et se trompe soi-même. Une des conséquences douloureuses de cette trop courte ou mauvaise visée de l'intelligence, de cette désorientation du désir va être de se prendre pour ce qu'on n'est pas, s'identifier ainsi à une fausse idée ou à une fausse image de soi-même (généralement la représentation que nos parents ou que notre entourage peuvent avoir de nous) : pathologies mieux connues aujourd'hui sous le nom d'« inflation », de « mégalomanie », ou pire, de « délires maniaco-dépressifs ».

On pourra noter au passage les ressemblances de ces logia de l'Évangile de Marie avec le chapitre 7 de l'Épître

de Paul aux Romains. Ce thème sera développé ultérieurement lorsque nous aborderons la parole de l'Enseigneur où Il nous demande de ne pas créer ni d'inventer de « lois », car, en effet, « s'il n'y a pas de loi, il n'y a pas de péché ». Comme chez Paul, « lorsqu'il n'y a pas de loi, le péché est mon et il n'y a plus d'adultère ».

À l'opposé, celui qui « fait » la loi, fait exister le péché ; sans doute la loi a-t-elle un rôle pédagogique et, dans un premier temps, il serait dangereux de ne pas s'y conformer. Un nourrisson qui se gaverait de « nourritures trop solides » deviendrait vite malade, pour reprendre la métaphore chère à Paul. Mais pour un adulte, c'est différent. L'Évangile de Marie s'adresse à des adultes qui ont « intégré » la loi et qui n'en font plus un obstacle ou une entrave au mouvement même de la Vie et aux inspirations de l'Esprit, qui, comme le vent, gonflent les voiles de leurs plus purs désirs et les appellent aux libertés du « large » (en hébreu, être sauvé, c'est « respirer au large »).

Rappelons quelques parallèles entre l'Épître aux Romains et l'Évangile de Marie. Ils nous seront utiles pour confirmer le commentaire de cette page 7, 11-19, et ils nous préparent aux commentaires de la page 9,2-4 :

	Rm 7	*Ev Mr*
Union adultère : sous la domination de la Loi	Exemple de la femme qui ne peut plus être qualifiée d'adultère lorsqu'elle est affranchie de la Loi : « mais si le mari meurt, elle est *affranchie de la Loi*, de sorte qu'*elle n'est pas adultère* en appartenant à un autre *homme*.	« vous agissez en conformité avec la nature de l'*adultère* » (7, 14-16)
(appartenance au Ressuscité)	De même, mes frères, vous aussi vous avez été mis à mort à l'égard de la Loi… pour appartenir à un autre, à celui qui a été relevé d'entre les morts » (7, 3-4)	Les disciples doivent suivre le *Fils de l'Homme* sans imposer de Loi.
Libération à l'égard de la *Loi qui domine*	« Mais maintenant nous avons été dégagés de la *Loi*, étant morts à ce qui nous *dominait* » (7, 6)	« ne donnez pas de *Loi* à la manière du Législateur afin que jamais vous ne soyez *dominés* par elle » (9, 2-4)
Non-existence du péché	« car sans la Loi *le péché est mort* » (7, 8)	« Il n'y a pas de *péché*, mais c'est *vous* qui *faites exister le péché* » (7, 13-14)
Enchaînement : *Loi, péché, mort*	« mais une fois le commandement venu, *le péché a pris vie*, et moi, je suis *mort* » (7, 9-10)	« Voilà pourquoi vous êtes affai[blis] et vous *mourez* » (7, 21-22)
Deux Lois opposées	« Car je prends plaisir à la Loi de Dieu *selon l'homme intérieur* ; mais je perçois dans mes membres une autre Loi qui combat contre	Deux commandements : suivre *le Fils de l'Homme* à *l'intérieur* de soi.
	la Loi de mon intelligence et me *tient captif* sous la Loi du péché » (7, 22-23)	S'opposer à la *Loi du Législateur*, qui entraîne la *domination* (8, 18-9, 4)[1]

1. Anne Pasquier, Bibliothèque copte de Nag-Hammadi, n° 10, Québec, 1983.

De la même façon que Paul demande aux chrétiens de se libérer de la domination des lois (traditionnelles, conscientes et inconscientes) pour vivre dans le Souffle du Ressuscité, l'Évangile de Marie les invite à la même liberté dans leur adhésion à celui qui, à l'intérieur d'eux-mêmes, incarne le Bien et les conduit dans la proximité jaillissante de leur Origine incréée.

11 ***« Voilà pourquoi le Bien est venu parmi vous;***
12 ***Il a participé aux éléments de votre nature***
13 ***afin de la ré-unir à ses racines. »***

Le manque appelle la plénitude,
La soif appelle la Source.

« Voilà pourquoi le Bien est venu parmi vous. » La nature de la matière c'est d'être « manque » ; l'homme est un être à qui l'Être manque. Lorsque par « l'adultère », il s'est identifié à ce manque, qu'il s'est uni et confondu avec les éléments de la matière qui le constituent, l'expérience de sa « vanité » et de sa « vacuité » l'a rendu disponible à ce qui « pourrait » le remplir.

En d'autres termes plus religieux, on dirait que le péché appelle le Sauveur. « Bienheureuse faute d'Adam qui nous valut un tel rédempteur », chante-t-on encore dans les églises durant la nuit de Pâques.

Bienheureux adultère de l'Adamah (la « terre glaise » en hébreu) qui s'est identifié à sa matière et qui a pu faire ainsi l'expérience de son néant.

C'est de cette expérience du manque qu'est né l'Appel, le désir d'un « non-être pour la mon ». D'où peut nous venir une aussi étrange idée, où se cache dans les méandres de nos gènes et de nos molécules une aussi folle attente de l'inattendu? Qu'est-ce qui rend ainsi une matière, un Adamah, une terre ocre, l'Adam, l'Humain, « capable de désir » ?

Maître Eckhart, plus métaphysicien, plus proche aussi de l'Évangile de Marie, dira simplement : « Si tu te fais rien, néant, Dieu ne peut pas s'empêcher de venir en toi.» Malheureusement dans l'homme « plein de lui-même », il

ne peut y avoir de place pour « l'Autre ». C'est pourquoi il ajoutera : « Si tu sors, Dieu entre. »

Il s'agit de sortir de l'illusion dans laquelle nous sommes, celle de nous prendre pour un « quelque chose », un objet durable, au lieu d'être le Sujet étonné qui se manifeste dans les objets transitoires qu'il appelle son monde, son corps, ses émotions, son psychisme...

Sorti de l'illusion ou de la croyance en un « je-ne-sais-quoi » de permanent, le Bien peut alors venir parmi nous. Au cœur de l'impermanence acceptée, brille la présence de ce non-né, non-fait, non-créé, ce « Rien du Tout dont II est la cause » : une claire lumière dans l'opacité de nos «consistances» auxquelles nous nous identifions. Voici que dans le poids se révèle le Léger.

Selon l'Évangile de Marie, c'est pour nous sortir de cette ignorance qu'est l'identification (l'adultère) que l'Enseigneur vient parmi nous, Il est l'incarnation, la mise en pratique du Bien, son Visage.

Le Bien est la manifestation de la grande Triade vénérée par les sages et les saints : la Vérité, la Bonté, la Beauté. Le Bien est leur unité. Il est le dire de l'Un, dans la multiplicité des qualités qui s'expriment par Lui.

ü Qu'est-ce qu'une bonté qui ne serait pas aussi lumière, conscience, vérité ?

Une mollesse, un laissez-passer pour toutes les complaisances.

ü Qu'est-ce qu'une vérité qui ne serait pas aussi bonté, amour, compassion ?

Une dureté, un laissez-passer pour tous les fanatismes et toutes les inquisitions.

- Qu’est-ce qu’une beauté qui ne serait pas aussi l’expression d’une vérité et d’une bonté?

Un esthétisme, un laissez-passer pour tout ce qui brille et n’éclaire pas, un jeu d’artifices.

Le Bien est intégration du Beau, du Bon et du Vrai. Il est l’Un, laissez-passer pour l’Être. Cet Être qui ne peut se manifester que dans la vacance d’un cœur, d’un corps et d’une intelligence vidés de toute illusion, c’est-à-dire de toute inflation, de toute présomption, où justement l’Être n’a pas de lieu pour être, étant empêché ou empêtré dans les robes trop étroites du paraître.

« Le Bien est venu parmi vous ;
Il a participé aux éléments de votre nature
afin de la ré-unir à ses racines. »

Le Bien est venu parmi nous « et nous avons vu sa gloire », sa Kavod, disent les Hébreux, le rayonnement de Sa Présence. « Gloire filiale, pleine de grâce et de vérité, qu’il tient du Père», disait déjà l’Évangile de Jean (Jn 1, 14).

Ce que l’Enseigneur vient nous rendre, en semant ses informations dans les éléments de notre nature *(sperma Théou),* c’est notre filiation perdue, c’est notre mise en résonance avec l’Être incréé dont nous sommes issus, le Père « que nul n’a jamais vu et que nul ne peut connaître», mais que le Fils monogène, le Bien qui Unifie le Vrai, le Bon, le Beau, Lui, nous révèle[31] et nous invite à vivre une vie aussi « glorieuse », c’est-à-dire aussi consciente et aimante que la Sienne, dans la Relation avec ce qui, instant après instant, nous engendre : le Père ou l’Origine, le Principe dont par ignorance nous nous sommes éloignés - cet éloignement entraînant toutes sortes de « maladies » et de souffrances. Mais par un nouvel acte de connaissance

qui est à la fois *métanoïa* (passage au-delà du connu, des mémoires qui nous constituent) et *téchouva* (acte de retour, de retournement de notre être extériorisé vers l'Être intérieur), nous pouvons nous en rapprocher, revenir et nous ré-unir à nos racines, comme l'Enseigneur et Son Enseignement nous l'ont inspiré au jour de notre plus intime désir, au cœur de notre manque.

23 ***Il [l'Enseigneur] continua et dit:***

24 ***« Voici pourquoi vous êtes malades***

25 ***et pourquoi vous mourrez :***

26 ***c'est la conséquence de vos actes;***

27 ***vous faites ce qui vous éloigne...***

28 ***Comprenne qui pourra, »***

Après avoir parlé de la matière, de son impermanence, du péché, de l'attachement et de l'identification à cette impermanence, l'Enseigneur montre les conséquences de l'ignorance et de l'attachement :

> « Voici pourquoi vous êtres malades
> et pourquoi vous mourrez :
> c'est la conséquence de vos actes... »

La maladie, la souffrance, la mort sont les conséquences de nos actes. Il n'y a personne à accuser, il est inutile de se plaindre et d'épiloguer sur ce monde, la matière, l'homme qui seraient mauvais. Non ! Il a été dit qu'il n'y a pas de mal, pas de péché ; le mal, le péché, c'est « l'Accusateur », qui est en nous ! Il est intéressant de remarquer que les Pères du désert verront, à la suite du livre de l'Apocalypse, un signe de « délivrance » dans cette non-accusation d'autrui, du monde et des événements : « II est mort l'accusateur de nos frères. » L'Accusateur, c'est le *shatan* (l'obstacle en hébreu), le *diabolos* (le diviseur en grec). S'il est mort en nous, s'il n'y a plus de place pour lui, nous

sommes libres. Ce n'est plus l'esclave, la victime, et donc l'accusateur des circonstances qui vit en nous. C'est le Fils, le Vivant, celui qui se fait responsable de ce qui lui arrive, ne culpabilise pas les autres et ne se culpabilise pas soi-même, mais observe dans l'enchaînement des causes et des effets ce qui a pu le conduire dans cet état de maladie, de souffrance et de mort; et c'est de la réforme de ses actes et de la transformation de son mode de vie qu'il peut attendre une amélioration de son état - de personne d'autre. Le Sauveur est à l'intérieur de lui-même, nulle part ailleurs.

La source des informations qui lui permettront de comprendre ce qui lui arrive est à l'intérieur de lui, personne d'autre ne peut lui dicter un comportement, une attitude, qu'il lui faudrait suivre « aveuglément ».

L'Enseigneur aime les yeux ouverts. Il est ce qui, en nous, ouvre l'intelligence, le cœur et les yeux qui leur servent de fenêtre vers l'extérieur : le monde dans lequel il nous faut « pour un temps », « encore un peu de temps », vivre, penser, souffrir, pleurer, rire, aimer...

La parole de l'Enseigneur est exigeante et libératrice; vous êtes malades, arrêtez d'accuser votre petite enfance, vos parents, la société, l'Église, « le monde mauvais » etc., ne vous accusez pas vous-mêmes : c'est la grande parole qui revient dans les autres Évangiles :

«Ne jugez pas. Car du jugement dont vous jugez, vous serez vous-mêmes jugés[32]. »

Observez, soyez attentifs, et voyez ce que vous pouvez faire, ne perdez pas votre temps, votre énergie et votre âme dans une accusation quelconque ; vous êtes la conséquence de vos actes. C'est par vos actes que vous vous transformez et que vous pouvez espérer une vie meilleure; la mort, ou ce que vous appelez ainsi, est également la conséquence de vos actes. Bien sûr, puisque par un acte d'intelligence désordonné vous vous identifiez à

votre « corps mortel », à ses pensées, à ses émotions et à ses attachements mortels. C'est là la conséquence ou le fruit de votre comportement « adultère », comme il a été dit précédemment...

«Vous faites ce qui vous éloigne... »

Une information importante nous est ici communiquée, et une interrogation transformatrice... Ce que nous faisons — travail, relations, mode de vie - nous rapproche-t-il de l'Être, ou au contraire nous en éloigne-t-il ?

Ce que nous faisons éveille-t-il en nous le Bien, un comportement où le vrai, le bon, le beau sont « Un », ou au contraire vivons-nous de plus en plus dans le mensonge, l'amertume, la méchanceté, la violence, la jalousie, le dégoût, la laideur, le malpropre ?

Ce que nous faisons nous rapproche-t-il du Fils en nous, de son intimité avec le Père, dans le souffle de l'Esprit, ou au contraire vivons-nous dans l'éloignement, l'exil de notre identité essentielle, esclaves des circonstances, coupés de la Source même de notre Souffle et de notre vie, loin de l'Origine qui, dans l'instant, nous donne d'être ce que nous sommes ?

En bref, mon « faire » est-il l'expression de mon Être ou sa caricature, son refoulement, son oubli ou sa manifestation ?

Mes actes expriment-ils ma parole ?
Ma parole exprime-t-elle ma pensée ?
Ma pensée exprime-t-elle mon désir?
Mon désir exprime-t-il mon être ?
Mon être exprime-t-il l'Être qui Est (YHWH),
le Je Suis que je suis appelé à être ?

Il ne s'agit pas là d'un banal examen de conscience, mais de la conscience même, la conscience d'être, la conscience d'être un chemin, un chemin de Retour ou un chemin

d'Éloigne- ment ; un acte de Présence dans lequel tout devient étrangement présent, agréable ou désagréable, peu importe, présent de la Présence même de l'Être qui fait tout être.

Ou un acte d'Absence dans lequel tout devient étrangement absent : « L'Être nous manque et tout est dépeuplé. » Tout prend la sale saveur de l'exil, de l'insatisfaction devant tout ce qui est, agréable ou désagréable, peu importe ; tout est vidé de sa substance. Ce n'est pas la province, c'est l'éloignement de notre être capital, et parfois la complaisance dans des croyances où nous nous disons que le retour est impossible, que l'absurdité, l'éloignement du Sens, est la condition humaine.

C'est là un choix, une façon d'utiliser notre intelligence et notre imagination, auquel nul ne peut s'opposer.

L'Enseigneur lui-même le dit : votre malheur est la conséquence de vos actes, vos actes la conséquence de votre choix ; vous faites ce qui vous éloigne. « Vous ne faites pas le Bien que vous désirez, vous faites le mal que vous ne désirez pas », dira Paul de Tarse[33].

« Comprenne qui pourra. » Celui qui ne veut pas comprendre, rien ni personne ne pourra lui faire comprendre. De nouveau l'Enseigneur, sans complaisance, mais avec quel amour, nous replace devant notre liberté. Ce n'est pas nous qui faisons le chemin, c'est nous qui donnons l'orientation à ce chemin. Il est là notre pouvoir, celui de nous diriger, au cœur même du mal, de la maladie, et de la souffrance, vers le Bien… Le monde n'a peut-être pas de sens, il nous est donné de lui en trouver un. Cela demande sans doute du courage. Cela demande surtout beaucoup d'imagination. Cette belle imagination dont témoignent certaines pensées qualifiées de « folies » par ceux qui les ignorent : certaines poésies, certains messages angéliques, et la plupart des grands textes sacrés.

Page 8

« L’attachement à la matière
engendre une passion contre nature.
Le trouble naît alors dans tout le corps;
c’est pourquoi je vous dis :
"Soyez en harmonie... ”
Si vous êtes déréglés,
inspirez-vous des représentations
de votre vraie nature.
Que celui qui a des oreilles
pour entendre entende.»

À côté de l’ignorance, qui serait maladie du cœur et de l’intelligence, il y a l’attachement, qui est maladie du désir, son arrêt ou son engourdissement, une fixation pathologique sur un objet dans la possession duquel le désir pense trouver son assouvissement ou son repos.

L’Enseigneur parle ici d’attachement à la matière. Si par matière, on entend bien tout ce qui est composé et qui sera un jour décomposé, il ne s’agit pas alors seulement de nos mottes de terre, de nos propriétés à la campagne, de nos coffres à bijoux ou de nos comptes en banque, cela peut être aussi une personne, ou des personnes, une société ou une patrie, dès que nous en faisons un «objet» qui nous appartient. C’est en ce sens, par exemple, que Yeshoua, dans d’autres Évangiles, nous demande de ne pas regarder une femme avec convoitise, car ce n’est plus regarder une femme, mais un objet de plaisir ou de jouissance possible,

en passant à côté du Sujet qu’elle est, et de la relation - infiniment plus riche que celle d’une possession - qui pourrait s’établir avec elle.

Nos idéologies, nos croyances sont également composées d’images, de concepts, et nous pouvons y être encore plus attachés qu’aux personnes que nous désirons et qu’aux objets que nous possédons; cela aussi aliène notre liberté, nous rend dépendants et engendre cette « passion contre nature » qu’observe l’Enseigneur.

Il n’est jamais dit que la matière, les personnes et les objets sont nuisibles ou mauvais en soi. C’est notre attachement, notre passion (il s’agit bien, en grec, du mot *pathé,* qui va donner en français « pathos », « pathologie »), qui est « contre nature ».

Pour l’Enseigneur, il ne semble pas naturel de s’attacher ainsi à ce que, par notre connaissance, nous savons être passager et transitoire ; il est naturel d’aimer les êtres et les choses pour ce qu’ils sont : « un peu de rosée au bord d’un seau », disait le prophète Isaïe, ce peu de rosée suffit à refléter le soleil levant et à nous en réjouir, mais s’y attacher, vouloir faire durer ce qui par nature n’est pas fait pour durer relève, sinon de la démence, du moins de la plus élémentaire stupidité...

« Le trouble naît alors dans tout le corps » ; le corps le sait bien, avant même que nous ayons pris la peine d’y réfléchir : ses trésors, ses très chers trésors ne vont pas tarder à lui être enlevés.

Quand un médecin dit à un mourant qu’il va bientôt guérir, « le corps est dans le trouble » ; il y a là un double message, qui peut engendrer plus de folie (schizophrénie) et de souffrance que d’apaisement : le corps sait très bien ce qu’il en est de son devenir, et peut-être est-il en droit d’attendre d’autres paroles, qui ne s’adressent pas seulement à ce qui en lui, de par sa nature composée, est destiné, qu’on le veuille ou non, à la décomposition...

L’Enseigneur ne prêche aucune croyances. Il rappelle des évidences, dures et belles à entendre ; l'attachement, la passion sont contre nature et ajoutent le trouble de l’âme aux troubles du corps. Il s’agit pour Lui de nous sortir de cet état et de nous faire revenir à notre vraie nature. Comme le diront certains Pères de l’Église : « La

conversion, c’est le retour de ce qui est contraire à la nature vers ce qui lui est propre » (saint Jean Damascène).

Regarder une chose, un paysage, une personne, avec amour, sans attachement, sans volonté d’appropriation, c’est mieux les voir, c’est voir clair, c’est regarder clairement ce qui est, sans « vouloir l’avoir », et dans ce « laisser être ce qui est », l’apparition du Don peut se révéler à nous. Tout nous est donné, rien ne nous est dû. Nous ne sommes pas faits pour posséder, nous sommes faits pour « être avec », ce qui n’est pas sans impliquer le sens de notre responsabilité à l’égard de toute chose, sens de la responsabilité qui se développe généralement en deçà de notre sens de la propriété.

Penser posséder un objet, une personne, notre propre corps, notre propre pensée et notre propre vie est, nous le savons, une illusion, et cette illusion est cause de trouble, d’insécurité fondamentale, qui mine nos plus grandes richesses, nos plus tendres amours, nos plus hautes pensées et nos plus religieuses vénérations…

« C’est pourquoi je vous dis :
Soyez en harmonie… »

L’attachement, c’est ce qui nous empêche d’être en harmonie avec tout ce qui est, il établit un rapport de puissance et de dépendance qui est le contraire d’une véritable relation.

Être en harmonie, c’est être en relation consciente et aimante avec ce qui est, sans vouloir ni désir particuliers, qui introduiraient une fixation sur une partie de cette totalité fluide qui nous entoure. L’harmonie suppose un rapport « musical » au monde, une mise en résonance, un accord.

S’accorder au monde est un lent travail d’ajustement qui suppose une qualité d’Écoute, une attention de tout l’être qui n’est pas banale.

Est-ce à nous de nous accorder aux autres et au monde, ou est-ce aux autres et au monde de s’accorder à nous (ce que nous ne manquons pas d’exiger la plupart du temps) ?
L’Enseigneur semble nous dire que c’est à nous de nous accorder avec l’environnement tel qu’il nous est donné, de

nous accorder même avec notre adversaire avant qu'il ne soit trop tard :

> « Quand tu vas présenter ton offrande à l'autel, si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens alors présenter ton offrande. Mets-toi vite d'accord avec ton adversaire, tant que tu es encore en chemin avec lui » (Mt 5, 23-25).

Il ira même plus loin en demandant à Ses disciples d'aimer leurs ennemis, de « s'harmoniser » avec eux afin de « devenir parfait comme le Père céleste est parfait[34] » ou « miséricordieux comme le Père est miséricordieux[35]».

Comment s'harmoniser avec l'ennemi ?

C'est aussi se poser la question : Comment s'harmoniser avec ce qui nous veut du mal, tente de nous détruire ou de nous rendre malades ? Il ne s'agit pas évidemment de céder à l'ennemi, de se laisser faire. Il s'agit bien de l'affronter, dans toute sa violence, mais de ne pas en rajouter ni provoquer de nouveau cette violence. La prendre en soi pour la laisser passer, n'est-ce pas là un art martial qui parle de « s'harmoniser avec l'adversaire », d'éveiller en lui une conscience qui lui permettra de sortir du trouble dans lequel il se trouve sans que nous en soyons contaminés ?

« Œil pour œil, dent pour dent », ce n'est pas encore une loi d'harmonie. La lâcheté non plus, ni la fuite, elles laissent le champ libre à la violence. « Si on te frappe sur une joue, tends l'autre joue. » Il est bien précisé de ne pas tendre la *même joue,* cela ne serait que masochisme ou complaisance morbide dans la souffrance, il s'agit de tendre une *autre* joue, ce qui constitue une autre manière d'aborder le problème : opposer la conscience à la violence, regarder l'autre en face, le traiter en Sujet dont on refuse de se faire l'objet docile. Il s'agit d'harmoniser des sujets, des libertés, et cela ne va pas sans conflits, sans frictions... Mais est-ce toujours possible?

Les hommes ne s'accordent pas aussi facilement entre eux que les violons, c'est sans doute, comme le rappelle l'Enseigneur, que leurs corps et leurs cordes sont « déréglés ».

Avant de vouloir s'harmoniser au monde et aux autres, sans doute faut-il être d'abord en harmonie avec soi-même.

Un instrument déréglé, comment pourrait-il s'harmoniser avec un autre instrument, lui-même en plus ou moins bon état?

Prendre soin de son instrument, harmoniser en nous la tête, le corps et le cœur, c'est la première condition pour que l'harmonie soit possible; s'il n'y a pas de paix à l'intérieur des hommes comment y en aurait-il à l'extérieur?

Si les différents quartiers qui composent notre Jérusalem intérieure ne sont pas réunifiés, comment la Jérusalem extérieure pourrait-elle l'être ? Dans chacun de ses quartiers, il y a un lieu de culte qui a revendiqué ou revendique la primauté sur l'ensemble de la ville. Dans l'homme, c'est parfois l'instinct, l'affectivité ou la raison qui devient un objet de culte et qui veut imposer sa domination sur tout le composé humain, ce composé qui est fait pour une harmonie, où chacun de ses membres n'est vraiment lui-même que dans le service des autres.

L'harmonie peut advenir lorsque les contraires se découvrent tout à coup complémentaires, les discordances elles-mêmes sont à intégrer dans une plus haute partition où l'œuvre de chacun, enfin reconnue, collabore au bien-être du Tout...

Si vos instruments sont déréglés, si vos humanités sont discordantes, si vous êtes dans la disharmonie - pour ne pas dire dans le mépris, la haine ou la peur -, « inspirez-vous des représentations de votre vraie nature ». Certains traduiront des « Images » de votre vraie nature.

Si vous êtes déréglés, au lieu de vous complaire dans vos dérèglements - ou pire de les justifier : « Au pays des aveugles les borgnes sont rois » -, inspirez-vous des représentations de L'Humain dans sa plénitude, dans sa paix possible, dans son harmonie incarnée...

Il s'agit ici, bien sûr, de s'inspirer de cette manifestation du Divin dans l'humain que l'Enseigneur Lui-même incarne,

comme le dit Paul de Tarse : « Il est l'Image du Dieu invisible[36]» (Col 1, 15).

Il est Son icône. Regarder cette icône, « cette fenêtre sur l'invisible », c'est voir de quoi l'Être est capable, c'est voir de quoi l'homme est capable, c'est voir à quelle incarnation de l'Amour nous sommes appelés; comme le dit l'évangéliste Jean: «Si Yeshoua n'était pas venu, il n'y aurait pas de péché » : si nous n'avions pas vu un humain véritable, nous ne saurions pas que nous ne sommes pas encore des humains ; si nous n'avions pas vu un humain en bonne santé, nous ne saurions pas que nous sommes malades ; si nous n'avions pas vu un humain « bien dans son axe », au désir bien orienté, nous ne connaîtrions pas nos disharmonies, les « désorientations » et les dérèglements de nos désirs.

« Si vous êtes déréglés, inspirez-vous des représentations de votre vraie nature. »

C'est d'ailleurs un exercice qui est proposé dans toutes les grandes traditions de l'humanité à quelqu'un qui veut s'engager sur une voie spirituelle : la fréquentation des sages et des saints, ou des lieux, où leur mémoire est présente ; s'inspirer du comportement, de l'attitude de ceux qui incarnent notre vraie nature, qui manifestent ce que l'homme a de plus humain et de plus divin, ceux dont la vérité, la bonté, la beauté font signe au Dieu oublié qui nous habite…

Et, de nouveau, ce signe tracé dans les gestes lents ou furtifs d'une parole ou d'un regard est donné à ceux qui écoutent, qui demeurent dans l'Attention :

« Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. »

1 Après avoir dit cela, le Bienheureux 2 les salua
tous en disant : 3 « Paix à vous - que ma Paix 4 soit
engendrée et s'accomplisse en vous! »

« Après avoir dit cela, le Bienheureux les salua tous... »

Remarquons au passage que l'Évangile de Marie nomme encore Yeshoua, l'Enseigneur, comme étant le «Bienheureux », celui qui incarne la béatitude.
Rappelons à ce propos :

ü que le plaisir est jubilation et accomplissement du corps *(soma) ;*

ü que le bonheur est jubilation et accomplissement de l'âme (psyché) ; ü que la joie est jubilation et accomplissement de l'esprit *(noûs).*

Toutes ces jubilations et accomplissements sont les retentissements dans l'être créé de la Béatitude incréée, la participation plus ou moins limitée à l'Être du Bienheureux ; en ce sens, tout plaisir, tout bonheur, toute joie sont relatifs et en même temps sacrés.

La Béatitude est jubilation et accomplissement de l'Esprit saint (Pneuma) dans l'homme, et c'est de cette Béatitude-là que l'Enseigneur est le véhicule.

Il est le créateur du plaisir, du bonheur, et de la joie comme reflets de la lumière et de la Béatitude qui l'habitent.

Sa Paix en nous, Son Équanimité en sont les reflets les plus proches, les participations les plus intimes aux secrets de Sa Vie Vivifiante.

L'Enseigneur nous a longuement parlé du trouble (*tarakhe)* engendré par notre ignorance, Il évoquera davantage un autre engendrement : celui de Sa Paix.

« Paix à vous, que ma Paix soit engendrée et s'accomplisse en vous. »

Cette paix, les pages précédentes nous révélaient qu'elle était d'abord *eukrasia,* harmonie, et plus précisément équilibre d'où le : « soyez bien réglés » *(soope etetnetnhet)* qui invite les disciples à être des *eukratoï,* des personnes équilibrées dont le corps, la psyché et le *noûs* (corps - âme - esprit) sont pacifiés.

Cette expérience de la *krasis* est signalée dans la médecine hippocratique. Elle explique toute souffrance corporelle ou psychique comme un manque d'harmonie *(anarmostein)* dans l'union des différentes composantes de l'être humain. Mais la paix que propose l'Enseigneur est plus que cet état d'équilibre et d'harmonie, ou encore d'entièreté (*shalom*, la paix, en hébreu, c'est l'état de l'être entier - dire « *shalom* » à quelqu'un, lui souhaiter la paix, c'est lui souhaiter de demeurer dans son entièreté, dans son intégrité).

La paix de l'Enseigneur, c'est Sa Présence même, c'est le contact permanent avec la Source joyeuse et paisible de Ses informations et de Son Souffle.

Cette Paix, c'est le Père qui engendre en nous son Fils dans l'Esprit.

Ce n'est pas une paix physique ou psychique, toujours plus ou moins dépendante d'un environnement favorable particulier, c'est une paix non dépendante, que rien ni personne ne peut nous enlever :

«Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne»

Jn 14, 27).

Le monde offre des tranquillisants, des assurances, des euphorisants, il ne donne pas « la paix qui ne passe pas » ; cette Paix, c'est un Autre, c'est «Je suis », la Présence de l'Être qui demeure quelles que soient les bonnes heures et les mauvaises heures à vivre.

Le parallélisme qu'établit Anne Pasquier, dans son interprétation de l'Évangile de Marie avec les autres Évangiles, n'est pas inutile à rappeler[37] :

Ev	*Mr*	*Autres Évangiles*
8, 14 :	Paix à vous	« Paix à vous ! » : Lc 24, 36 ; Jn 20, 19.21.26 (Premières apparitions de Jésus après sa résurrection.)
8, 14-15 :	Que *ma paix* s'engendre en vous	« Je vous laisse ma paix, *c'est ma paix* que je vous donne » : Jn 14, 27. (Adieux du Sauveur après la Cène : annonce de son départ vers le Père et de l'envoi de l'Esprit saint.) (*Discours sur les signes précurseurs et la venue du Fils de l'Homme*) :
8, 15-16 :	Veillez à ce que personne ne vous égare	« *Prenez garde qu'on ne vous égare.* Car il en viendra beaucoup sous mon Nom, qui diront : "C'est moi, le Christ" » : Mt 24, 4-5. Cf Mc 13, 5 : Lc 21, 8.
8, 16-18 :	en disant : « Le voici » ou « Le voilà »	« Alors, si quelqu'un vous dit : "Voici : le Christ est ici !" ou bien : "Ici !" n'allez pas le croire » : Mt 24, 23. Cf. Mc 13, 21. « *Et on vous dira : "Le Voici là !" Le Voici ici !"* » : Lc 17, 23. (*Discours sur la présence du Royaume*) : Les Pharisiens lui ayant demandé quand viendrait le Royaume de Dieu, il leur répondit, et il dit : « Le Royaume de Dieu ne doit pas venir de façon à être épié, et on ne dira pas : *"Le voilà ici ! ou là !"* » : Lc 17, 20-21.

8, 18-19 :	car c'est à l'intérieur de vous qu'est le Fils de l'Homme	« Car voilà que le Royaume de Dieu *est à l'intérieur de vous* » (ἰδοὺ γὰρ ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ ἐντὸς ὑμῶν ἐστιν) : Lc 17, 21.
8, 19-20 :	Suivez-le	« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, et qu'il prenne sa croix, et *qu'il me suive* » : Mt 16, 24. Cf. Mc 8, 34 ; Lc 9, 23. (Après une première annonce de la Passion.)
8, 20-21 :	Ceux qui le chercheront, le trouveront	« Cherchez, et vous trouverez » : Mt, 7, 7. Cf. Lc 11, 9. (Recherche du Royaume et du trésor qui est dans le ciel.)
8, 21-22 :	Allez donc et proclamez *l'Évangile du Royaume*	« Et cet *Évangile du Royaume* sera proclamé dans le monde entier, en témoignage pour toutes les nations. Et alors arrivera la fin... » : Mt 24, 14. Cf. Mc 13, 10. (Discours sur les signes précurseurs et la venue du Fils de l'Homme.) « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création » : Mc 16, 15.
8, 22-9, 4 :	N'imposez aucune autre règle hormis celle que je vous ai fixée et ne donnez pas de *Loi* à la manière du Législateur afin que jamais vous ne soyez *dominés par elle*	« Mais maintenant nous avons été dégagés de *la Loi*, étant morts à ce *qui nous dominait* » (νυνὶ δὲ κατηργήθημεν ἀπὸ τοῦ νόμου, ἀποθανόντες ἐν ᾧ κατειχόμεθα) : Rm 7, 6.

La paix que vient nous proposer l'Enseigneur est une semence. Après avoir pris racine en nous comme dans une bonne terre, elle doit encore grandir[38]. Nous ne sommes pas encore en paix, cette paix est un devenir, une œuvre à accomplir ou plutôt à « laisser s'accomplir » en nous, car la paix est à chercher nulle part ailleurs qu'en nous-mêmes, nul ne peut nous la vendre, ou nous la louer. Il y a peut-être des marchands de bonheur dont les tranquillisants peuvent apaiser un instant les troubles de nos jours et de nos nuits, il n'y a pas de marchands de Béatitude. Il y a une Présence à découvrir au cœur de soi-même et à laisser croître.

À ce propos, on raconte l'histoire d'une femme qui cherchait son trésor sur la place du village. Les villageois, bien intentionnés à son égard, l'aident à chercher son trésor sur cette place et dans les rues. Jusqu'au moment où l'un de ses amis lui demande : « Mais *où* l'as-tu perdu, ton trésor ?» La femme lui répond : « Dans ma chambre. » « Mais tu es folle ! Tu cherches et tu nous fais chercher dans la rue ce que tu as perdu dans ta chambre ! » « Et toi, mon ami, lui répond la femme, tu cherches la paix, le bonheur sur la place, dans la rue. Tu parcours en vain le monde, pour chercher ce que tu as perdu dans ta chambre... dans ton cœur, c'est là qu'il faut chercher. Chercher ce qui depuis toujours déjà s'y trouve. » Certaines versions de l'histoire précisent : «Je cherche mon trésor dans la rue parce que là il y a plus de lumière; ma chambre est obscure. »

Certains cherchent la paix là où il y a de la lumière, la lumière des explications, des raisonnements, des justifications. La lumière relative de nos « petits mondes » et de nos prétendus savoirs. Mais là il n'y a pas la paix.

Il faut s'aventurer parfois dans l'obscurité de sa chambre, fouiller quelques recoins inconscients. Il y a des obscurités plus brillantes que nos lucioles ou que nos lampadaires.

Il y a des « nuits étoilées » et ceux qui en sont éclairés, plus que par des néons, s'y trouvent parfois étrangement

pacifiés.

1 ***« Veillez à ce que personne ne vous égare*** 2 ***en***
disant: 3 ***“Le voici,*** 4 ***Le voilà.***
5 ***Car c’est à l’intérieur de vous*** 6 ***qu’est le Fils de***
l’Hommes 7 ***allez à Lui:*** 8 ***ceux qui Le cherchent Le***
trouvent.»

Aujourd’hui comme au temps de Yeshoua, les messies ne manquent pas ; leurs promesses se vendent bien et ceux qui sont prêts à tout quitter pour les suivre pullulent. La désillusion parfois est grande, et la souffrance qui s’ensuit, la mort parfois.

L’avertissement de l’Enseigneur est toujours d’actualité:

« Veillez à ce que personne ne vous égare en disant : Le voici, Le voilà[39]... »

« Le voici, le voilà » ou « la voici, la voilà », qu’il s’agisse d’un homme ou d’une femme, il s’agit toujours de la personne qui peut nous décharger de notre fardeau, résoudre nos problèmes, guérir nos blessures, panser nos plaies et penser nos pensées…

« Le voici, la voilà », il ne s’agit pas toujours d’une personne mais d’une idéologie, d’un parti, d’un remède miracle, d’une loi ou d’une décision ministérielle qui doit tout « remettre en ordre ».

Bien sûr, il y a aussi les nombreuses apparitions de la Vierge, « la voici, la voilà », et les foules accourent. Le féminin refoulé de nos sociétés ne peut pas s’empêcher d’apparaître dans les milieux et les époques où on le refoule le plus.

Les messages de ces apparitions sont d’ailleurs clairs : ne pas s’y attacher, mais se convertir, « revenir à soi-même », que ce soit par le jeûne ou la prière, retrouver le goût de l’Être plutôt que celui du faire et de l’avoir, conduisant aux impasses que décrivent parfois, avec les mêmes images, les discours des scientifiques. Retrouver l’art du don et de

l'échange plutôt que celui de la production et de l'exploitation car, après tout, nous ne sommes pas sur terre pour manipuler des objets, mais pour vivre des rencontres. Nous avons trop peu de temps à vivre pour nous exploiter. II y a mieux à faire que faire, nous avons tout juste le temps de nous aimer.

Et cela nul ne peut le faire à notre place, nous avons beau chercher au-dehors celui ou celle qui nous délivrera «du fardeau de notre liberté», aller ici ou là, si le message est authentique il nous renverra à nous-mêmes :

C'est à l'intérieur de vous *[entos humon]*
Qu'est le Fils de l'homme[40]... »

Il est intéressant de noter que l'Enseignement des Évangiles, celui des apparitions et l'Évangile de Marie s'accordent sur ce point. Tant que notre paix dépend d'une réalité extérieure, ce n'est pas la Paix ; tant que notre compréhension de l'homme et du monde dépend d'une doctrine extérieure, ce n'est pas la Connaissance ; tant que notre amour des hommes et du monde dépend de leurs affections et de leurs attitudes à notre égard, ce n'est pas l'Amour. Tant que notre vie dépend des circonstances et des contingences matérielles qui nous constituent, ce n'est pas la Vie, c'est encore notre « homme extérieur » qui, chaque jour, s'en va en ruine, c'est encore cet univers qui obéit aux lois de l'entropie et qui, de jour en jour, se dégrade.

À l'intérieur de nous, il est une Réalité, une Vie, une Connaissance, un Amour, une Paix non dépendante : un Fils de l'Homme, une Réalité née de l'humain et qui n'est pas seulement humaine, seulement mortelle, un Fils de l'Homme qui est aussi un Fils de Dieu.

Cette Réalité, nous la sommes, et nous avons à la devenir.

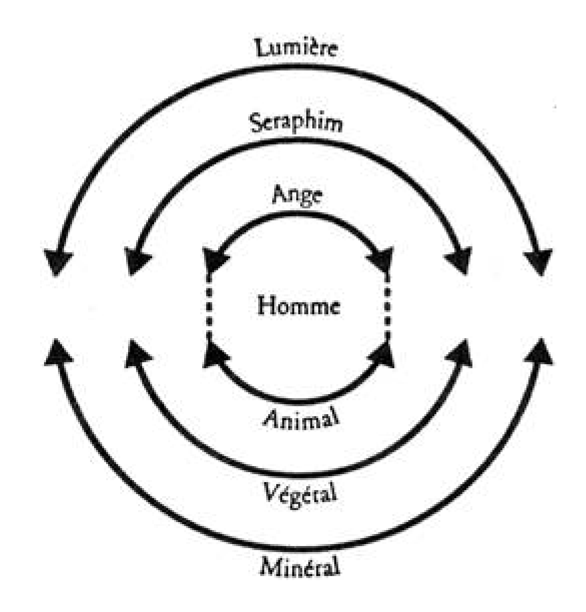
Le vendredi 29 octobre 1943, une voix enseignait à Gitta Mallasz et à ses amis :

« Le monde créé, et le monde créateur.
Entre les deux : l'Abîme.
Comprends bien !
Toi-même, tu es le pont.

Tu ne peux pas désirer le rayonnement créateur lorsque tu es le pont en toi-même - cela t'est donné[41]. »

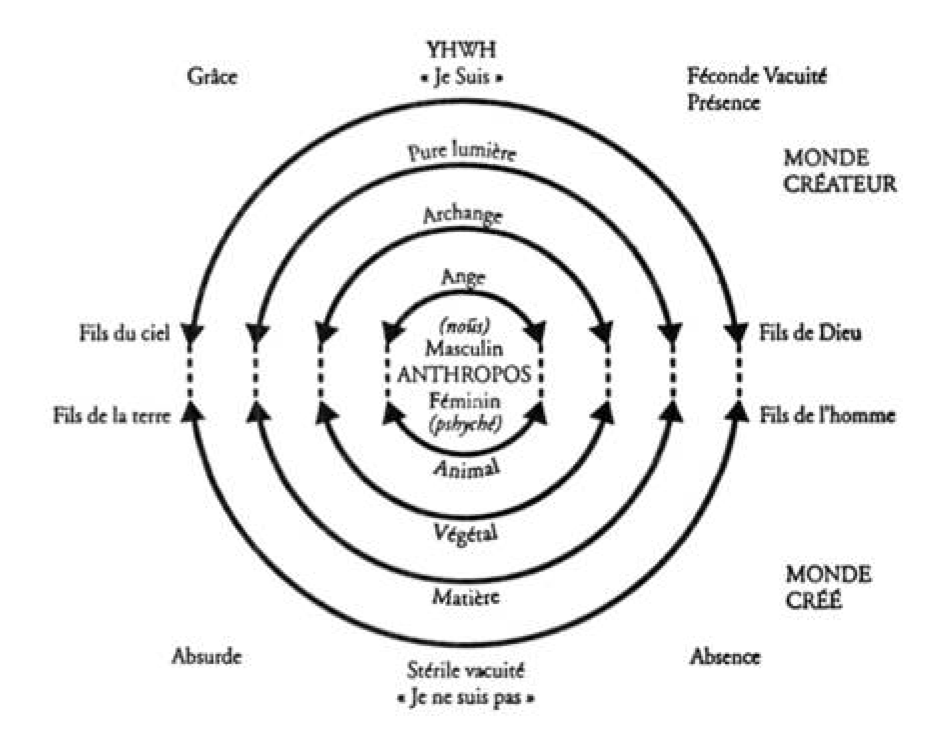
À propos de ce Fils de l'Homme que nous sommes et que nous avons à devenir, il n'est pas inutile de reproduire ici ce petit dessin que fit un jour Gitta Mallasz, à main levée, pour son ami Patrice Van Eersel. Il situe bien le lieu de l'homme et, si le mot n'était pas si laid et lourd de prétentions scientifiques, du théanthrope (de *théos*, « Dieu » et *anthropos*, « homme »), sa place centrale au cœur de l'univers, le pont qu'il a sans cesse à être et à devenir entre l'homme et Dieu.

« N'oubliez pas que vous êtes tous des souverains pontifes » (de *pontifex:* « pont»), disait déjà Dante.

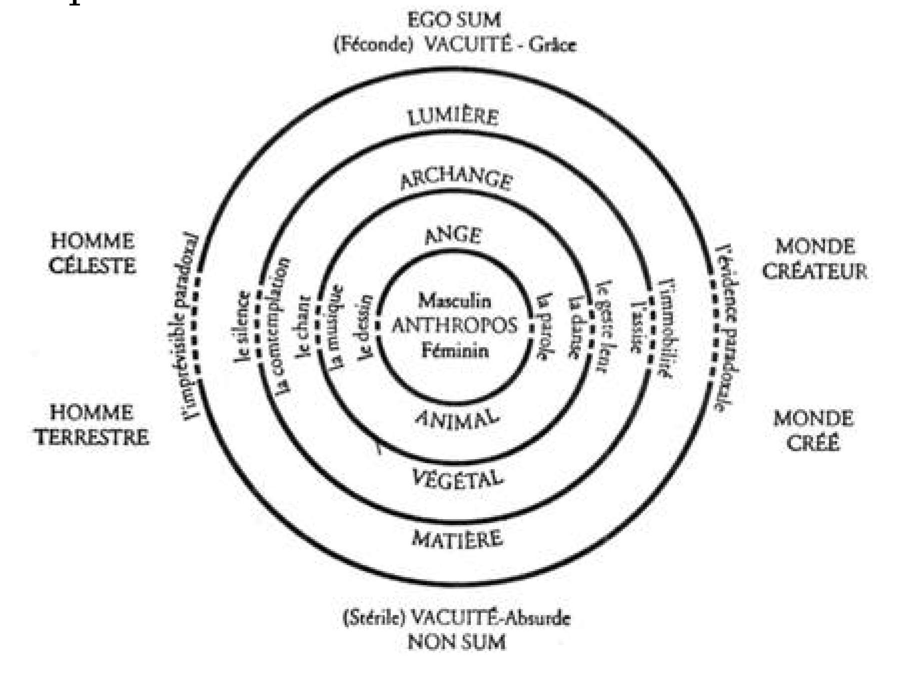


Au centre, en pointillé, l'Humain encore inaccompli ; « l'accomplissement de l'homme, transformant ce pointillé en ligne continue, métamorphose soudain l'ensemble cosmique en une seule gigantesque et inconcevable conscience universelle », ajoute non sans quelque gourmande jubilation Patrice Van Eersel[42].

À ce schéma, tout en le respectant, j'ajouterai, dans le schéma suivant, quelques lignes et j'emploierai d'autres termes, mais le fond du message semble bien exact, mieux: utile à la compréhension de ce que peut être en nous la naissance du véritable Humain, ou du Divino-humain pour parler comme Soloviev[43].



L'homme est un pont, nous le savons. Il doit faire le lien entre les deux rives du monde créé et du monde créateur, Fils du ciel et de la terre, Fils de l'homme et Fils de Dieu. Dans les spéculations gnostiques, plus que de l'Anthropos, on parlera de l'Androgyne, Union des deux principes, masculin et féminin, terrestre et céleste. Avec l'Évangile de Marie, nous préférerons désormais le terme d'Anthropos.



Ce schéma peut aussi nous faire penser à un cerveau avec ses deux hémisphères et leurs facultés opposées/complémentaires ; le *corpus callosum* qui unit nos deux cerveaux serait le propre de l'humain, sa grandeur et sa fragilité, car l'union paisible de ces deux hémisphères, orientale et occidentale, logique et intuitive, diurne et nocturne... n'est pas toujours « Accomplie ».

Notons brièvement que le pont entre l'ange et l'animal se fait en nous par la parole, parole pensée ou imaginée, exprimée ou non exprimée. Le lien ici, c'est le verbe ou encore l'expression du désir, au-delà du besoin et de la demande...

Le pont entre l'archange et le végétal dans l'homme se fait au cœur du « geste lent » souple et saturé de conscience.

Le pont entre la pure lumière et la matière se fait dans l'homme à travers le silence et l'assise, où notre humanité touche à sa plus haute transparence.

Le pont entre « Je Suis » et « je ne suis pas » ou encore entre la féconde Vacuité, Origine incréée de tous les êtres et la stérile Vacuité que Berdiaev appelle « le mauvais néant » est une expérience aussi prévisible et imprévisible que la venue d'un arc-en-ciel un midi d'orage; c'est vivre dans un même instant l'Absurdité et la Grâce de la condition humaine.

La question, ce n'est plus : « être *ou* ne pas être ?» - question la plus déchirante et la plus stupide qui soit. C'est « être *et* ne pas être » ; évidence, la plus jubilante et la plus quantique qui soit.

Évidemment la description, l'analyse, et surtout la construction de ces différents ponts qui pourraient faire de l'homme un être pleinement humain et pleinement divin à « l'Image et à la ressemblance » de celui que les anciens appellent « l'Archétype de la synthèse » demanderaient de plus amples développements.

Pour le moment, il s'agit « d'aller à Lui » (*EvMr*, 8,21). De vérifier chacune de ses informations et de devenir ce qu'il est, pour découvrir ce que de toute éternité nous sommes.

«Ceux qui Le cherchent Le trouvent» *(Ev Mr,* 8, 22)[44]. Inutile, bien sûr, de rappeler ; « Tu ne me chercherais pas

si tu ne m’avais pas déjà trouvé. » Il est Lui-même ce Désir qui nous fait Le chercher, le pointillé dont nous avons à tracer la ligne, pour nous émerveiller de Son/notre Visage.

1 *« En marche!*
2 *Annoncez l'Évangile du Royaume»* [45]

L'homme est un pont, il est aussi un chemin. La santé, comme le bonheur, est sans doute dans la « marche ». La souffrance ou la maladie *(mahala* en hébreu), c'est être «arrêté» (mis en cercle, tourner en rond), enfermé dans ces prisons du corps, de la pensée et de l'âme que sont la douleur, l'ignorance, la folie.

Aussi les grands mythes présentent-ils les voies de guérison comme des chemins où les symptômes douloureux sont à considérer comme des étapes, des haltes, où l'esprit, un moment, est cloué à la réflexion.

Mais là n'est pas l'auberge ni le port de l'âme vagabonde, de l'homme qui marche.

La voie est une, les chemins sont multiples; il y a les chemins de terre, de terres promises, faites d'exils et de retours ; il y a les chemins de mers, de tempêtes, de naufrages et d'îles aux trésors incertains ; il y a les ascensions célestes, les envols et les chutes icariennes, mais aussi l'Assomption sans retour ; il y a les chemins de feu, où le voyageur est consumé sur place ou renaît de ses cendres tel le Phénix, laissant à la nuit sa provision d'éclairs.

Autant de métaphores à penser et d'aventures à vivre, pour aller, au-delà de ce qui nous enferme, nous clôture, sans jamais pouvoir nous contenir, vers « l'Échappée belle» du psychisme ou de l'âme qui, dans l'adhésion à ses limites, s'est ouverte à ce que la mort ne saurait définir.

Pour l'Enseigneur, comme pour tout Hébreu (selon l'étymologie que propose Philon d'Alexandrie: le migrant, l'homme qui passe), le malheur, c'est de s'arrêter, de s'identifier à une situation donnée, de se prendre pour ses symptômes ; le bonheur, la santé et le salut sont, pour lui, dans la marche.

C’est pour cela qu’il aura sans cesse à dire et redire à tous ceux qu’il rencontre en chemin : « En marche ! »

On sait mieux aujourd’hui que le texte des béatitudes dans l’Évangile de Matthieu, plutôt qu’un appel à la passivité devant les épreuves, serait davantage à considérer comme une invitation à se mettre debout, à se relever, à se mettre en marche, quelles que soient les pesanteurs et les douleurs qui entravent le chemin.

« Bienheureux » serait, si on se souvient de son substrat sémitique, à traduire par « en marche », ce qui redonne au texte son énergie et son dynamisme.

« En marche, ceux dont le souffle est humilié[46]. »

En marche, ceux dont le souffle est coupé, empêché, par les émotions ou par la peur!

« En marche, les humbles et les doux », votre douceur est force, la terre résiste aux violents, elle se donne à ceux qui la respectent : « Marche doucement sur la terre », disait déjà le vieil Indien, « elle est sacrée ».

Faire les choses plus doucement, ce n’est pas les faire plus lentement ou plus mollement, c’est les faire avec plus de conscience et d’amour ; on comprend alors pourquoi la terre est donnée en héritage aux doux et refusée aux violents.

« En marche, ceux qui pleurent, vous serez consolés. » Chouraqui traduit : « En marche, les endeuillés ! » Il faudrait préciser ceux qui « font leur deuil » : accepter que le passé soit passé, c’est en effet la condition même pour aller plus loin.

Il ne s’agit pas de ne pas pleurer, d’être sans émotions, mais de ne pas se complaire dans ses larmes, de ne pas s’arrêter dans ses émotions, d’y être en devenir, en marche, vers une plus haute sérénité et une plus tendre maturité.

« En marche, les affamés et assoiffés de justice, ils seront rassasiés ! » Celui qui a faim et soif ne demeure pas immobile, il est en « queste »… et la quête de la justice, c’est-à-dire de la sainteté, ne peut jamais se prétendre « terminée ». Il ne s’agit pas d’être perpétuellement insatisfait, mais de savoir que l’homme et le monde sont infiniment perfectibles, il y a là une tâche sans fin.

« En marche, les coeurs purs, ils verront Dieu ! » Pour voir l’autre, il est nécessaire que l’œil soit vidé de ses *a*

priori et de ses jugements; à plus forte raison, pour voir Dieu, nous sommes invités à une « longue marche », celle du retrait de nos projections et des plus belles d'entre elles, qu'on pourrait prendre pour des expériences spirituelles, voire pour Dieu, alors qu'elles n'ont « rien à voir » avec la Réalité qu'il est : cela ressemble encore trop aux fantasmes de notre ego et à ses rêves infantiles de toute-puissance.

Nous connaissons les adjectifs, les qualités de l'Être ; seuls les cœurs purifiés peuvent le goûter tel qu'il est, «sans qualité », dans ce qu'il a de « Saint », c'est-à-dire d'incomparable.

« En marche, les miséricordieux : il leur sera fait miséricorde ! » Heureux ceux qui ont un cœur et qui savent demeurer sensibles aux souffrances et aux misères d'autrui. L'avenir est aux « purs et doux » et non aux « purs et durs » — ces prétendus parfaits de tous les intégrismes, « purs comme des anges, orgueilleux comme des démons », dangereux plutôt, comme tous les grands et petits inquisiteurs qui, au nom de la pureté, de la foi ou de la race, versent le sang...

Les plus grands crimes contre l'humanité se font toujours au nom du Bien, au nom de l'intégrité et de la pureté qu'il s'agit de « sauvegarder ». On n'a pas encore suffisamment montré tous les risques de la pureté sans la miséricorde.

« En marche les miséricordieux. » Nous n'aurons jamais assez de compassion pour comprendre la souffrance et la misère de l'autre ; nous n'aurons jamais le cœur assez pur et assez tendre pour tout exiger de lui et tout lui pardonner.

«Celui qui comprend tout pardonne tout», disait déjà Platon. «Plus je connais, plus j'aime; plus j'aime, plus je connais », dira plus tard Catherine de Sienne. Plus mon cœur est pur, mieux il voit, alors plus il est miséricordieux. Plus mon cœur est miséricordieux, mieux il voit, alors plus il devient pur.

« En marche les artisans de Paix, ils seront appelés fils de Dieu ! » La paix est le fruit d'un artisanat ; c'est la marche la plus lente, la plus patiente ; elle ne peut se faire à coup de dollars ni par coups d'État ; elle est le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu qui sont en genèse en chacun de nous.

Le père terrestre de Yeshoua était un artisan, c'est auprès de lui que l'Enseigneur apprit à « raboter les âmes » comme on rabote et polit les bois les plus durs, pour qu'ils puissent dans la beauté s'ajuster les uns aux autres et remplir leur « service ».

« En marche, lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi ! Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense est grande dans les deux. C'est ainsi, en effet, qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont devancés. » Yeshoua ne dit pas : « Bienheureux les malheureux, réjouissez-vous des mauvais coups », mais : « Ne vous laissez pas arrêter par les calomnies, les persécutions, les violences de toutes sortes. Faites-en une occasion de conscience et d'amour, éprouvez vous-même la patience (la passion) que j'ai exercée lorsque j'affrontais mes adversaires. C'est vraiment l'occasion de vivre “le grand exercice” qu'est l'amour des ennemis. Vous découvrirez alors en vous “cette force terrifiante de l'humble amour'' capable de “pardonner à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font” et de continuer ainsi à les instruire non plus seulement par les paroles, mais aussi par les actes. »

« En marche !
Annoncez l'Évangile du Royaume. »

C'est par la puissance et la simplicité même de votre devenir que vous annoncerez le Royaume qui vient. Vous montrerez qu'il est possible qu'un autre Esprit, une autre conscience, règne sur vous, qu'un Être nouveau vous habite... Vous ne vivrez plus sous l'empire de votre passé, de votre inconscient ou de votre entourage. Vos actes seront déterminés du plus intime de vous-même, là où nul ne vous force, là où c'est l'Esprit qui vous inspire, « Celui dont on ne sait, psychiquement, ni d'où II vient, ni où II va », mais dont on sait, ontologiquement, qu'il vient du Père et qu'il retourne au Père.

Il est ce Souffle conscient qui vient de cet espace innommable d'où naît l'inspir et où retourne l'expir, cet

espace sans limites qu'il nous est donné parfois de goûter quand en nous tout est Silence.

Annoncez les informations, les enseignements nécessaires à cette transformation qui peut faire de l'homme un Humain dans sa plénitude. Demeurez en marche sur cette voie d'humanisation et de divinisation ; que chaque jour dominent un peu moins en vous les peurs, les contraintes et les mensonges - hérités de votre passé sans doute, mais auxquels, consciemment ou inconsciemment, vous consentez dans le présent - et que chaque jour régnent un peu plus en vous la liberté et l'Amour, fruits de vos plus beaux rêves et de votre plus pur désir auquel vous pouvez inconsciemment — mais surtout consciemment, pour en goûter toute la saveur—consentir dans le présent.

Page 9

1 ***« N’imposez aucune règle,***
2 ***hormis celle dont je fus le Témoin.***
3 ***N’ajoutez pas de lois à celles de celui qui a donné la Thora,***
4 ***afin de ne pas en devenir les esclaves. »***

Selon Michel Tardieu interprétant la parole de l’Enseigneur:

> « N’imposez aucune règle [*horos*]
> hormis celle dont je fus le Témoin. »

« Il n’y a pas d’autre *horos* que “l’Évangile du Royaume” mentionné à la phrase précédente et qui est non écrit. C’est un trait polémique visant la constitution d’un canon de quatre Évangiles par décision ecclésiastique. L’Évangile du Royaume est la seule règle, s’opposant de la sorte à la loi du “législateur”, c’est-à-dire à la Thora de Moïse, qui est écrite et reconnue pour sienne par l’autorité de l’Église.
On a là un écho de la résistance de certains milieux chrétiens à la décision ecclésiastique d’arrêter le canon de ses propres Écritures (Nouveau Testament) et de reconnaître la Bible juive comme Ancien Testament.

L’intériorité du Royaume implique une règle intérieure, c’est-à-dire un Évangile venu de la parole de révélation et non d’une décision disciplinaire extérieure (loi, testament) [47]… » Jusqu’ici nous n’avons pas de peine à suivre notre éminent collègue dominicain, ce qui n’est pas le cas pour la suite lorsqu’il comprend dans la parole : « Ne donnez pas de lois (n’imposez pas de règles) comme le législateur (comme celui qui a donné la Thora) pour n’être pas contraints par elles (afin de ne pas en devenir les esclaves)

» comme une radicalisation de l'antijudaïsme de Jn 7,19 : « Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Or aucun de vous ne l'observe cette Loi ! », dans un contexte de polémique contre l'autorité ecclésiastique qui a intégré la Thora à son propre canon d'Écritures.

Ce faisant, elle légifère comme Moïse et met ses « ouailles » *(sic)* dans l'impossibilité d'observer la loi[48]. Cette interprétation est-elle nécessaire, ne vient-elle pas encore s'ajouter à cette multitude de malentendus qui, depuis Paul de Tarse[49], opposent les juifs et les chrétiens ?

Yeshoua, Lui, n'a-t-Il pas dit : « Je suis venu non pas pour abolir mais pour accomplir » ? Et II déclare : « Heureux ceux qui respectent la Thora jusque dans ses moindres iotas et apprennent aux autres à faire de même[50]. »

C'est pour cela que nous préférons traduire :

« N'ajoutez pas de lois à celles de celui qui a donné la Thora.»

Saint François d'Assise, à qui ses frères demandaient de leur donner des règles, répondait : « N'ajoutez rien à l'Évangile, nous n'avons pas d'autre règle que l'Évangile, n'y ajoutez rien, ne faites pas d'autres règles. Votre règle c'est l'Évangile et c'est Celui qui l'incarne, suivez-Le, marchez avec Lui. » « Le Christ, voilà toutes mes archives», disait déjà Ignace d'Antioche.

La Loi ce n'est pas seulement une somme de préceptes et de commandements, c'est une personne, un comportement.

« N'imposez aucune règle
hormis celle dont je fus le Témoin. »

Cette Loi d'Amour et de liberté dont je fus l'Acte et la Chair, dont j'ai témoigné avec ma parole, mes gestes, ma patience, mon pardon…

« Soyez vous aussi les témoins de l'Amour en chair et en os, soyez, comme le dira Élisabeth de la Trinité, "ses incarnations de surcroît". Soyez au milieu des objets, des sujets créateurs, parlants et aimants, capables de rendre aux "objets inanimés" leurs noms et leurs âmes.

«Aimez-vous les uns les autres *comme* je vous ai aimés» (Jn 15, 12).

En effet, il n'y a pas d'autre loi, toute la difficulté est de vivre ce « comme », de devenir soi-même le Témoignage vécu par l'Enseigneur, d'aimer ses parents, ses amis hommes et femmes, ses ennemis hommes et femmes « comme » Il les aimait, d'aimer la Source de tout ce qui vit et respire « comme » Il L'a aimée.

Ce « comme » n'est pas celui d'une comparaison, il n'invite pas à une imitation : nous ne pourrions être que des caricatures ; il nous appelle à laisser être en nous les règles de vie, la Loi de sève qui tient l'arbre droit et offert aux quatre vents.

L'Enseigneur n'est pas une image extérieure à laquelle il faudrait ressembler, Il est un principe de vie, une source de liberté et d'amour qu'il s'agit de laisser jaillir en nous. Laisser Ses informations (au sens génétique du terme) nous constituer homme nouveau et Ses enseignements accomplir en nous la Divino-humanité dont Il est le Témoin.

Cela n'enlève rien à la valeur pédagogique de la Thora. Le rôle de la Loi est de poser des limites, et les Anciens ont souvent joué avec les mots *horos* et *nomos,* « loi » et « limite ». Pour que l'homme trouve sa forme, il a besoin de limites ; l'enfant qui ne recevrait pas de ses parents quelques limites à son désir aurait des difficultés à se connaître et à se reconnaître.

D'ailleurs, il sait nous les demander ces « limites » lorsque à force de provocations il nous conduit « à bout ».

Le problème, c'est de donner des limites « qui n'enferment pas », qui ne clôturent, ou ne « castrent » pas, un être humain dans son devenir.

Nous avons besoin pour évoluer à la fois de sécurité et de liberté ; certains ont manqué des points de repères, des lois, des limites qui leurs auraient donné une sécurité et une confiance fondamentales pour mieux vivre.

Certains ont manqué de liberté et demeurent enfermés dans des principes et des contraintes qui les empêchent de respirer et de vivre.

L'Évangile de Marie nous rappelle que la grande loi, c'est d'aimer, que de cet Amour Yeshoua fut le Témoin, et

qu'aimer, c'est ne pas être esclave de la loi, c'est la dépasser en l'accomplissant. Et pour cela, il ne s'agit pas d'en « rajouter » ; l'Enseigneur se montre ici juif radical et radicalement autre que juif.

Avant tout et après tout, Il est Humain, assez d'étiquettes et d'immatriculations !

> «N'ajoutez pas de lois à celles de celui qui a donné la Thora. »

Celui qui nous a transmis la Thora, c'est Moïse, Moshé, « l'homme le plus humble que la terre ait jamais porté ». Il n'y a rien à ajouter à ces informations, il y a à les vivre. Elles n'expriment pas un « tu dois » mais un « tu peux ».

Nous avons transformé la Thora, l'enseignement qui nous soutient et qui nous libère, en codes législatifs qui nous capturent et nous enferment.

Ces enseignements doivent être de nouveau traduits, communiqués avec toute leur sève et leur puissance de vie, c'est à cela que s'emploiera l'Enseigneur. Il sera Celui qui transmet et qui incarne la Thora ; un messie n'a rien d'autre à faire. « Comme Lui », c'est ce que nous avons à « accomplir », afin que sa Paix, le règne de son Esprit, Esprit de l'Homme, Esprit de YHWH, soit en nous.

> «Je Suis (YHWH) la Présence
> qui te fais sortir d'Égypte
> La maison de servitude[51]. »

«Je Suis » est cette Présence libératrice en chacun de nous, au cœur de nos déterminismes et de nos dépendances, il n'y a rien à ajouter à cela.

> « Tu peux ne pas avoir d'autres dieux que moi. »

Il n'y a pas d'autre réalité que la Réalité. Il n'y a pas d'autre absolu que l'Absolu, « tu peux » ne pas relativiser l'Absolu et ne pas absolutiser le relatif. «Tu peux» ne pas être idolâtre, c'est-à-dire adorer la créature à la place du Créateur, adorer les réalités créées plutôt que la Réalité incréée. Il n'y a rien à ajouter à cela.

« Tu peux ne pas faire d'idole, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas, ou dans les eaux sous la terre.

« Tu peux ne pas te prosterner devant ces dieux et tu es libre de ne pas les servir; car c'est moi qui suis — Je Suis. »

« Tu peux » ne pas te faire d'images visibles de l'invisible. «Tu peux» laisser l'invisible être invisible, la Transcendance être transcendance, l'intangible demeurer intangible, l'innommable demeurer innommable.

« Tu peux » laisser YHWH, l'Être qui Est ce qu'il Est, Être ce qu'il est en toi... Il n'y a rien à ajouter à cela.

«Tu peux ne pas prononcer en vain le Nom de Celui qui Est, qui Était et qui Vient - YHWH - Je Suis. »

«Tu peux» demeurer dans l'Étonnement, l'Adoration, en présence du Nom de Celui qui a tous les noms et qu'aucun nom ne peut nommer.

« Tu peux » laisser être Celui qui Est, Se nommer comme il Lui plaît en toi, sans que ce Nom devienne ta possession ou ton pouvoir, car aucun nom ne peut Le définir ou Le cerner... Il n'y a rien à ajouter à cela.

« Tu peux honorer le jour du Shabbat, en faire un jour Saint. »

« Tu peux » t'arrêter (étymologie même du *mot shabbat)* de faire, de produire, de travailler; l'homme n'est pas fait seulement pour travailler mais aussi pour se reposer, ce repos que l'on peut goûter en plénitude après un juste labeur et au cœur même du quotidien.
Le jour du Shabbat, tous les hommes sont égaux, il n'y a plus d'employeurs ni d'employés. Cette loi a pour but de nous faire sortir d'une autre loi : celle du dominant et du dominé. Il n'y a plus de professeurs ni d'élèves, de grands

de ce monde ni de petits, il n’y a que des enfants de Dieu, des fils de l’Unique Lumière.

« Tu as le droit de « t’asseoir en présence de Celui qui Est» (autre traduction possible du mot *shabbat)* et de te réjouir avec ta femme, tes enfants, tes amis, tes frères en cette Présence.

« Tu peux » honorer ce jour parmi les autres jours, qu’il soit pour toi mémoire de l’Essentiel, sortie des soucis et des contingences qui t’oppriment. « Tu peux » affirmer publiquement ta liberté à l’égard du monde et de ses pouvoirs, savoirs, avoirs.

Ton trésor est cette paix retrouvée, ce plaisir d’être ce que tu es, participant à la béatitude de l’Être même.

Le jour du Shabbat, « tu peux » ne pas être seulement celui-ci ou celui-là, riche ou pauvre, en bonne ou en mauvaise santé, heureux ou malheureux, « tu peux» être «Je Suis»... Il n’y a rien à ajouter à cela.

« Tu peux honorer ton père et ta mère. »

« Tu peux » ne pas les aimer, cela n’est pas toujours possible, l’amour ne se commande pas, il s’exerce ; quand il y a eu trop de mépris, d’indifférence, de violence, ne te hâte pas de les aimer.

« Tu peux » les honorer, leur donner tout leur poids, reconnaître, que cela te plaise ou ne te plaise pas, que la vie t’a été donnée à travers eux.

Honorer son père et sa mère, c’est honorer notre Réel qui s’incarne dans une histoire ; elle est ce qu’elle est, certainement pas parfaite ; elle est, et le nier te couperait du Réel, ce qui n’irait pas sans conséquences graves pour ta santé et ton psychisme. Honore ton père et ta mère, et si c’est possible ne te prive pas de les aimer ; de les aimer pour ce qu’ils sont, pour des parents que tu dois quitter, sinon ton amour se transformerait en chaînes, en aliénations subtiles.

L’intelligence créatrice ne manque pas de finesse ni de psychologie (!) quand elle nous demande non pas d’« aimer », mais d’« honorer » notre père et notre mère. Et l’Enseigneur dira plus tard : « Celui qui aime son père et sa mère plus que “Je Suis” ne sera pas capable de connaître “Je Suis”[52]. » Celui qui ne se détache pas de ses parents ne peut avoir accès à sa propre identité. Mais avoir accès à sa

propre identité passe par une réconciliation avec ses parents.

On ne peut pas non plus adorer l'Origine incréée de notre être sans honorer l'origine créée de ce que nous sommes... Il n'y a rien à ajouter à cela.

« Tu peux ne pas tuer. »

Tuer avec tes pensées, tes paroles, ton regard, avant de tuer avec tes mains et ton fusil... Ne pas tuer, est-ce vraiment possible ?

La vie des uns est la mort des autres ; pour nous nourrir, être vivant, nous ne cessons pas de tuer, que ce soit du végétal, de l'animal, parfois même de l'humain. Il y a des graines dans notre assiette, mais nous nous rassasions copieusement de la réputation de nos voisins.

Il y a toutes sortes de farines qui collent à nos plats, et il y a du sang qui coule sur nos lèvres, qui expriment plus que des couteaux les violences de notre cœur et les jugements de nos esprits...

Pourtant « tu peux » ne pas tuer.

De nouveau, c'est un devenir, un chemin qui nous est proposé, une transformation radicale de tout notre être.

Évidemment, il faut beaucoup d'inspiration pour imaginer une société qui ne serait pas fondée sur le meurtre, sur l'affirmation de soi aux dépens d'autrui, sur l'anéantissement de l'autre pour la préservation de soi. Ne nous a-t-on pas appris que c'était une des lois de l'évolution selon Darwin ?

Mais de quelle évolution ?

L'évolution de notre cerveau reptilien qui améliore les instruments de ses crimes, ou l'évolution de notre cerveau entier, capable de paix et d'harmonie avec l'autre tel que nous l'avons évoqué dans nos chapitres précédents ?

« Tu peux ne pas tuer » est une parole évolutive qui met le progrès technique au service du progrès de l'homme en humanité et non au progrès de l'homme en bestialité. Il n'y a rien à ajouter à cela.

« Tu peux ne pas être adultère. »

L'adultère dans son sens premier, nous l'avons relevé, c'est tromper le Réel, c'est se mentir à soi-même, prendre le reflet pour la lumière : l'idolâtrie.

C'est une possibilité de l'être humain évolué de ne plus être, par exemple, l'idolâtre et l'esclave de ses pulsions et de ses instincts, de ses émotions, de ses sentiments ou de ses idées.

«Tu peux» choisir une femme entre les femmes (ou un homme entre les hommes). Ce n'est pas exclure les autres ou les mépriser, c'est se montrer capable d'un choix, d'une fidélité, d'une certaine liberté à l'égard des pulsions, des émotions, des sentiments qui, parfois, nous animent et nous dispersent.

C'est cesser de regarder l'autre avec convoitise, d'en faire un objet, une chose à notre disposition.

L'adultère peut se vivre au cœur même du mariage, lorsque nous ne considérons plus l'autre comme un sujet, comme une liberté s'accordant à la nôtre. Alors, nous ne faisons que le tromper. Nous trompons le sujet en faisant de lui un objet, et nous nous trompons nous-mêmes quand nous disons l'aimer.

«Tu peux» sortir de ce climat de mensonge et d'adultère, « tu peux » aimer l'autre pour ce qu'il est, tenir la parole qui t'engage auprès de lui ou refuser de la lui donner.

Rien ni personne ne peut te forcer à rester avec quelqu'un, rien ni personne ne peut te forcer non plus à le quitter.

«On ne sépare pas ce que Dieu a uni » (Me 10, 9).

C'est une évidence, lorsqu'un véritable Amour a uni deux êtres rien ne peut les séparer, pas même le mariage.

« Ce qui est est », et « cela est » entre eux, et cela demeure, qu'on se sépare ou qu'on vive ensemble, qu'on le sente ou qu'on ne le sente pas, car aimer quelqu'un, ce n'est pas seulement se sentir amoureux.

C'est justement choisir de l'aimer encore lorsqu'on ne « sent plus rien » à son égard. Il y a dans ce choix et cette fidélité quelque chose qui transcende le temps et les contingences.

« On ne sépare pas ce que Dieu a uni », encore faut-il que ce soit Dieu qui ait uni[53] !

« Tu peux » ne pas vivre dans l'adultère, demeurer fidèle à « cela » que l'Être met parfois en relation entre deux êtres. Il y a là quelque chose de sacré à découvrir, de plus intéressant peut-être que nos intensités pulsionnelles, nos ébranlements affectifs ou, pire, nos « devoirs » bien accomplis !

> « Au commencement, Dieu créa l'Humain à son image, à sa ressemblance Il le créa, homme et femme Il les créa » (Gen 1, 27).

Au cœur de la relation consciente et aimante, nous sommes bien invités à « faire l'expérience de l'Amour qui demeure » dans les méandres de nos amours qui passent. Il n'y a rien à ajouter à cela...

« Tu peux ne pas voler »

ou, plus littéralement: «Tu peux ne pas être rapace.» Est-il possible d'être heureux avec ce qui nous revient, de ne pas envier ce qui est à l'autre ? Il est également précisé :

« Tu peux ne pas avoir envie de la maison de ton prochain, ni de sa femme, ni de son serviteur, ni de sa servante, ni de son bœuf, ni de son âne, tu peux n'avoir envie d'aucune chose de ce qui appartient à ton prochain. »

Moshé ne doute de rien! Comme l'Enseigneur, il ne manque pas d'imagination! Rêver qu'un jour l'homme sera capable non seulement de ne pas voler, mais de ne pas envier!

Cela suppose évidemment une véritable métanoïa, une transformation de la conscience ; cela suppose que l'homme ait trouvé à l'intérieur de lui-même la Source de ses satisfactions et de son apaisement, et qu'il ne soit plus dans l'obligation de la voler ou de l'envier aux autres.

Cela suppose un « retour» au Centre de son être, au «Je Suis » qu'il est, reconnu comme étant la Source de tous biens.

La Source même d'une énergie qui lui permettra de travailler pour subvenir à ses besoins, mais aussi à ceux des autres.

Non seulement l'homme est capable de ne plus voler, et de ne plus envier, mais il est aussi capable de partage et de don ; et il se trouve que ceux qui vivent ou se rongent dans leurs envies sont rarement heureux.

Les seules faces souriantes que nous pouvons encore trouver dans le monde appartiennent curieusement à ceux qui partagent et qui donnent. En nous rappelant que nous sommes capables de cela, Moshé et Yeshoua après lui voudraient donc nous faire évoluer vers plus de joie et moins de tristesse?

Qu'y a-t-il à ajouter à cela ?

«Tu peux ne pas porter de faux témoignage contre ton prochain. »

En d'autres termes, « tu es capable de ne plus mentir », cela demande évidemment un état de conscience particulièrement évolué. Cela supposerait que l'homme ne vive plus dans la projection, qu'il regarde l'autre tel qu'il est, sans rien ajouter, sans rien enlever.

« Ce qui est est; ce qui n'est pas n'est pas » est une parole célèbre de l'Enseigneur, qu'on retrouve dans d'autres traditions[54]. « Tout ce que vous dites de plus, ajoute-t-il, vient du Mauvais », certains traduisent « du Menteur », d'autres « du Mental ».

Il s'agirait donc de « regarder ce qui est » sans mauvaise intention, sans se mentir, et sans mental... Est-ce possible?

Sans doute, lorsqu'il nous arrive de regarder quelqu'un ou quelque chose avec une totale « innocence », sans projections de « mémoires », et donc sans jugements et sans « mental », puisque ce dernier est la somme de toutes nos mémoires accumulées.

Ce regard innocent, n'est-ce pas le regard d'un cœur purifié et pacifié ? Les Anciens nous disent que nous serons « jugés » par un regard d'enfant! Tous les enfants, hélas, n'ont pas cette innocence, et leur regard, dès la naissance, est déjà chargé de mémoires - pensons au code génétique !

; le regard est déjà « mental », moins lourd sans doute que celui d'un adulte, mais déjà pesant.
Seul celui qui a rencontré le regard d'un saint, totalement vide de toutes projections, sait peut-être ce que cela veut dire « être capable de ne pas porter de faux témoignages ».
Nous n'avons été vus et nous ne nous sommes reconnus que dans des regards menteurs, et nous n'avons vu l'autre que dans ce même regard, plus ou moins lourd de toutes les alluvions de notre passé ; regard « riche », sans doute, riche de toutes les mémoires qui nous empêchent de « voir » simplement ce qui est...

Un des amis intimes de l'Enseigneur dira plus tard :

> « Nous verrons Dieu tel qu'il Est, parce que nous Lui serons devenus semblables » (1 Jn 3,2).

Tel qu'il Est, pas tel que nous le pensons, le représentons, l'imaginons ; mais c'est le semblable qui connaît le semblable. Connaître Dieu, connaître l'Homme, tels qu'ils sont, c'est leur devenir semblables...
Il n'y a rien à ajouter à cela.

Toute la Thora de Moshé peut se résumer dans le grand exercice rappelé par l'Enseigneur :

> «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces, de tout ton esprit. Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Dt 6, 5).

Quand avons-nous entendu: «Tu dois aimer»? Depuis quand pouvons-nous aimer sur commande? À quelle date sommes-nous devenus les Humains les plus hypocrites de la terre ?
Il n'a jamais été dit : « *tu dois* aimer », « *il faut* », *« y a qu'à »...* Il a été dit : « tu peux », « tu peux aimer » non seulement de tout ton cœur, mais aussi de tout ton esprit, de toutes tes forces.
Tu peux aimer de tout ton être et, dans cet acte d'Amour même, découvrir ton entièreté, de nouveau : ton humano-divinité.

« Tu peux » ne nous oblige à rien, et c'est ce qui est le plus difficile. La seule chose que YHWH ne peut pas faire c'est de nous obliger à L'aimer, on ne force pas l'Amour, on le stimule, on appelle son désir.

C'est pour cela qu'Emmanuel, « Dieu avec Nous », c'est ce désir que nous avons de Lui, ce désir de L'aimer de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces. C'est ce désir d'aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, et nous ne pouvons nous aimer nous-mêmes que parce que nous nous savons aimés de Lui.

Il y a en nous cette « possibilité » et ce désir d'aimer l'autre comme YHWH l'aime, ce désir de laisser «Je Suis» nous aimer et nous aimer les uns les autres - afin, comme le dit le grand rêveur Paul de Tarse, après avoir reçu un éclat de la pure lumière sur ce fameux chemin de Damas :

« Qu'Il devienne tout en Tous. »

II n'y a rien à ajouter à cela...

Et, faut-il le dire, on n'y ajoutera par la suite pas grand-chose, on enlèvera plutôt...

Et, à la place de cette grande loi de vie, on inventera de petites règles, toutes sortes de convenances et d'inconvenances qui empoisonnent la vie, pervertissent le désir et attristent le Souffle saint.

C'est pour cela que l'Enseigneur nous met en garde :

« N'imposez aucune règle » (n'imposez pas vos projections et celles de vos sociétés ; n'imposez pas votre ego individuel et collectif) « hormis celle dont je fus le Témoin », la Thora, la liberté, l'amour, l'intelligence... que j'ai incarnés. N'ajoutez rien à ce qu'a pu dire et transmettre Moïse, car il n'y a rien à ajouter.

Ne devenez pas les esclaves de lois que vous vous imposeriez à vous-mêmes ou que vous imposeriez aux autres.

Ne restez pas non plus les esclaves des lois inscrites dans vos gènes et dans votre chair, vous êtes faits pour évoluer, pour avancer non pas vers ce vide stérile ou ce « mauvais néant », mais vers la Vacuité féconde.

Vous pouvez «demeurer dans l'Ouvert» et dans cette ouverture du corps, du cœur et de l'esprit ; que le Souffle

saint jubile. Demeurez libres *comme* je suis demeuré libre.

«Je suis avec vous jusqu’à la fin des mondes » (Mt 28, 20). **«Je Suis... »**

5 ***Ayant dit cela, Il partit.***

6 ***Les disciples étaient dans la peine;***

7 ***ils versèrent bien des larmes, disant:***

8 ***« Comment se rendre chez les païens et annoncer***

9 ***l’Évangile du Royaume du Fils de l’Homme?***

10 ***Ils ne l’ont pas épargné,***

11 ***comment nous épargneraient-ils?»***

La réaction des disciples au départ de l’Enseigneur montre que la Paix n’a pas été engendrée en eux, que Ses enseignements n’ont pas été intégrés, que le manque et la peur restent les composantes essentielles et malheureuses de leur nature.

Le « vieil homme » dont parle Paul de Tarse demeure en eux ; les informations communiquées par Yeshoua n’ont pas encore fait leur œuvre de transformation. Être dans la peine, verser des larmes au départ d’un ami, n’est-ce pas légitime, « tendrement humain » ? Certainement, et, jusqu’au moment de la mon, il est normal qu’un être psychique ait des réactions de cet ordre.

Ce ne sont pas ces réactions tout à fait saines et légitimes qui semblent être mises en cause, ici, par l’Évangile selon Marie, ce sont les motivations des disciples : la peur d’annoncer l’Évangile aux païens et d’être persécutés comme Lui, leur Enseigneur, a été persécuté. C’est de cette peur que Yeshoua eût aimé les délivrer, car il fut dit : « En marche les persécutés pour la justice » (Mt 5) [55].

Ces persécutions, dans l'optique « pneumatique » ou spirituelle à laquelle Yeshoua a voulu les inviter, sont une occasion de grandir en conscience et en amour, et c'est cette opportunité qui semble échapper aux disciples et qui n'échappe pas à celle qu'ils auront tendance à considérer comme une « faible femme » : Myriam de Magdala, qui à l'heure de l'adversité s'est déjà révélée plus «forte» qu'eux, fidèle «jusqu'au bout» et capable d'endurer, non pas sans souffrir, mais néanmoins sans désespérer, la crucifixion de leur Maître et Ami.

Marc, Matthieu et les autres évangélistes prennent soin de rappeler cette présence des femmes au Golgotha quand les hommes ont déjà pris la fuite :

> « Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient à distance, celles-là mêmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée et le servaient, entre autres Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée» (Mt 27, 55).

Les hommes sont-ils moins courageux que les femmes? Ont-ils moins peur de mourir et craignent-ils davantage de souffrir? Ce n'est sans doute pas aussi simple...

On peut néanmoins noter que, au pied de la croix comme au chevet des grands malades et à la naissance des enfants, hommes et pères sont souvent absents ; ce n'est sans doute pas à cause de cette lâcheté dont parfois on les accuse, mais de la difficulté, pour l'esprit masculin (chez les deux sexes), d'assister à une souffrance devant laquelle on est impuissant, où il ne s'agit ni de faire ni de combattre, car il n'y a rien à faire... Si on pouvait encore « faire » quelque chose, prendre une arme, soulever un siège, actionner un tuyau... l'esprit masculin saurait se montrer utile et efficace.

L'esprit féminin (de nouveau chez les deux sexes) est sans doute davantage capable d'endurer cette impuissance et cette inutilité devant certaines souffrances, mais être là, être témoin, dans la compassion ou la patience, relève d'une autre efficacité et d'une autre utilité, plus proche certainement du monde « pneumatique » dont Yeshoua Lui-même a été le Témoin.

D’autre part, pour Pierre, Jacques, Jean et les autres disciples, se rendre chez les païens, c’est se rendre chez les « goïms », les hérétiques, les impurs ; et, pour tout juif pieux et fidèle, il y a là non seulement quelque chose de répugnant - faire alliance avec l’impureté -, mais il y a aussi renoncement au statut d’élu.

L’Enseigneur leur a révélé que la « filiation divine» n’était pas le privilège d’un peuple particulier, mais celui de tous ceux qui osent ouvrir leur intelligence et leur cœur aux informations du Vivant.

Pour Pierre, il faudra rien de moins qu’une « vision » pour comprendre « que Dieu ne fait pas acception des personnes, mais qu’en toute nation celui qui L’aime et Le cherche et pratique la justice Lui est agréable» (Ac 10, 34-35).

«Le lendemain, tandis qu’ils faisaient route et s’approchaient de la ville, Pierre monta sur la terrasse, vers la sixième heure, pour prier.
Il sentit la faim et voulut prendre quelque chose.
Or, pendant qu’on lui préparait à manger, il tomba en extase.
“Il voit le ciel ouvert” et un objet, semblable à une grande nappe nouée aux quatre coins, en descendre vers la terre.
Et dedans il y avait tous les quadrupèdes et les reptiles, et tous les oiseaux du ciel.
Une voix lui dit alors : “Allons, Pierre, immole et mange.”
Mais Pierre répondit: “Oh non! Seigneur, car je n’ai jamais rien mangé de souillé ni d’impur!”
De nouveau, une seconde fois, la voix lui parle :
“Ce que Dieu a purifié, toi, ne le dis pas souillé.”
Cela se répéta par trois fois, et aussitôt l’objet fut remporté au ciel.
Tout perplexe, Pierre était à se demander en lui-même ce que pouvait bien signifier la vision qu’il venait d’avoir, quand justement les hommes envoyés par Corneille, s’étant enquis de la maison de Simon, se présentèrent au portail. Ils appelèrent et s’informèrent si c’était bien là que logeait Simon surnommé Pierre.
Comme Pierre était toujours à réfléchir sur sa vision, l’Esprit lui dit : “Voilà des hommes qui te cherchent. Va

> donc, descends et pars avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés."
> Pierre descendit auprès de ces hommes et leur dit : "Me voici, je suis celui que vous cherchez. Quel est le motif qui vous amène ?"
> Ils répondirent : "Le centurion Corneille, homme juste et craignant Dieu, à qui toute la nation juive rend bon témoignage, a reçu d'un ange saint l'avis de te faire venir chez lui et d'entendre les paroles que tu as à dire."
> Pierre les fit alors entrer et leur donna hospitalité.
> Le lendemain, il se mit en route et partit avec eux; quelques-uns des frères de Joppé l'accompagnèrent. Il entra dans Césarée le jour suivant. Corneille les attendait et avait réuni ses parents et ses amis intimes. Au moment où Pierre entrait, Corneille vint à sa rencontre et, tombant à ses pieds, se prosterna. Mais Pierre le releva en disant : "Relève-toi. Je ne suis qu'un homme, moi aussi."
> Et, tout en s'entretenant avec lui, il entra. Il trouve alors les gens qui s'étaient réunis en grand nombre, et il leur dit : "Vous le savez, il est absolument interdit à un Juif de frayer avec un étranger ou d'entrer chez lui. Mais Dieu vient de me montrer, à moi, qu'il ne faut appeler aucun homme 'souillé' ou 'impur'"» (Ac 10, 9-28).

Il est donc demandé aux disciples d'abord de franchir cet interdit, de renoncer à leur élection, et pour un esprit masculin et religieux cela ne doit pas être si facile.

À ce propos, le terme d'« élection » doit être bien compris, sinon, après avoir parlé de « peuple élu » pour les juifs, on parlera de peuple élu pour les chrétiens, puis, quelques siècles plus tard, de peuple élu pour les musulmans et, aujourd'hui, les sectes ne manquent pas qui se présentent comme « le petit reste », « les derniers des justes », « le nouveau et ultime peuple élu ».
Je pense à l'histoire de ce vieux rabbin, qui disait :

> « Dieu nous a élus parce que nous sommes le moins spirituel, le plus charnel, le plus lent à croire de tous les peuples ; nous avons la nuque raide. Donc, si nous sommes élus, à plus forte raison tous les autres, qui sont

plus spirituels, moins durs d'échine, moins orgueilleux et moins lents à croire... »

C'est ce que disait aussi Paul de Tarse : « Si Dieu m'a élu, moi, un criminel, un persécuteur, à plus forte raison vous aussi, vous qui n'avez pas tué et persécuté. »

On pourrait encore remonter plus loin et citer David, le roi Messiah ; celui qui a reçu l'onction de l'Esprit n'était-il pas un adultère, un violeur, un criminel, lui qui envoie se faire tuer au front Urie, l'époux de Bethsabée, qu'il convoite, alors qu'il dispose déjà d'une multitude de concubines[56].

Dieu ne choisit pas un peuple ou une personne en raison de ses qualités. Il les choisit pour qu'ils deviennent les témoins d'un Amour qui déborde, sans les nier, nos simples éthiques humaines ; là où nous pouvons nous sentir jugés, ou exclus par les hommes, il existe un autre recours, une autre conscience, qui nous connaît tels que nous sommes, quelles que soient nos splendides ou déplorables apparences.

Mais ce n'est pas toujours ainsi que l'on va comprendre l'élection, et certains ne tarderont pas à en faire un titre d'orgueil et de mépris à l'égard de ceux qui n'ont pas la même appartenance.

C'est évidemment le reproche que fera Yeshoua à ceux dont Il partage la lignée, les traditions et la foi[57].

Autant II est tendre avec ceux qu'on appelle dans la société juive des « pécheurs », autant II est impitoyable avec ceux qui se prennent pour des « justes » :

«Vous êtes, vous, ceux qui se donnent pour justes devant les hommes, mais YHWH Celui qui Est, l'Etre qu'il Est, connaît vos cœurs. Ce qui est élevé aux yeux des hommes peut être objet de dégoût en Présence de YHWH, l'Etre qui Est ce qu'il Est » (Le 16, 15).

On connaît également la parabole savoureuse du pharisien et du publicain, qu'il faudrait évidemment aujourd'hui réécrire à l'envers, car pour certains « se mettre au fond de l'Eglise », se frapper la poitrine et se

considérer comme les pires des hommes suffit à leur donner « bonne conscience », donc de faire d'eux de parfaits pharisiens sous les oripeaux et les allures du publicain !

> « Il dit encore, à l'adresse de certains qui se flattaient d'être des justes et n'avaient que mépris pour les autres, la parabole que voici :
> "Deux hommes montèrent au Temple pour prier; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même :
> 'Mon Dieu, je Te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien encore comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que j'acquiers.'
> "Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : 'Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis!'"
> Je vous le dis : ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non.
> Car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé» (Le 18, 9-14).

Ainsi, les disciples n'ont pas encore en eux la paix du Fils de l'Homme et Sa liberté pour annoncer Son Évangile à tous. Ils craignent de souffrir à un niveau ou à un autre, dans leur réputation ou dans leur cœur, mais le serviteur n'est pas au-dessus de son maître :

> « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous » (Jn 15, 18).

> « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira ; vous serez dans la douleur, mais votre peine se changera en joie. La femme sur le point d'accoucher est dans la douleur parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la peine, dans la joie qu'un Humain [Anthropos] vienne au monde » (Jn 16, 20-21).

C’est Myriam de Magdala qui va se tenir auprès d’eux non comme une accoucheuse d’âmes ou de corps, mais comme l’Accoucheuse de ce Fils éternel dont la Présence veut s’éveiller au cœur même de ce qui ne cesse de trembler en eux.

12 ***Alors, Marie se leva,***
13 ***elle les embrassa tous et dit à ses frères :***
14 ***« Ne soyez pas dans la peine et le doute,***
15 ***car Sa grâce vous accompagnera et vous protégera.»***

Alors que ses frères se courbent, Myriam de Magdala se dresse, elle se lève, *anastasis,* elle garde son allure de ressuscitée, elle qui L'a vu, Lui, leur Enseigneur, debout parmi les morts ; elle les console et, pleine d'affection, « elle les embrasse tous ». Elle ne réserve pas ses baisers et sa tendresse à son unique Bien-Aimé, car son amour n'est pas jaloux, il se partage, s'offre à tous, en toute pureté. Il y a là une simplicité de contact et de relation qui caractérise les premières communautés chrétiennes, où le partage de la même foi, la remémoration des enseignements de Yeshoua et la fraction du pain n'excluent pas le corps : lui aussi est invité aux noces de la non-dualité avec Celui qui Est.

« Ne soyez pas dans la peine et le doute. »

On pourrait traduire plus littéralement : « Ne soyez pas tristes et n'ayez pas le cœur divisé ou le cœur double (*snaudia*[58]*).* »

Comme dans les autres Évangiles, la tristesse et le doute expriment l'indécision, l'hésitation qui affaiblit et détruit la foi[59]; l'homme a le cœur et l'esprit divisés, il est dans une dualité qui peut entraîner chez lui une sorte de schizophrénie ou de déchirure interne, où ses actes contredisent ses paroles, ses paroles trahissent ses pensées, ses pensées s'égarent loin de son désir, son désir n'exprime plus son être, son être n'adhère plus à l'Être... L'harmonie est de nouveau brisée, l'homme et son double s'angoissent et se font la guerre.

La matière et l'Esprit, le divin et l'humain que l'Anthropos est venu ré-unir sont de nouveau dissociés.

« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. »

C'est là un thème qui revient beaucoup dans les textes du premier christianisme (pré-constantinien), il s'agit de ne plus être dans les tourments de la *dipsukia.*

Le jour où les contraires en nous nous apparaissent comme des complémentaires, nous avons fait un pas vers l'intégration du Fils, ou simplement vers la maturité[60].

Un des caractères de la spiritualité judéo-chrétienne primitive est la place que tient *l'aplotès*[61], la simplicité de lame (« être sans pli ») par rapport à la *dipsukia*, la duplicité de l'âme (les plis et les replis de nos mémoires auxquelles nous nous identifions ; il nous faudra toute une vie pour nous déplier, devenir sans pli, être simple).

Myriam, dans l'adhésion confiante et amoureuse à la Présence même de l'Enseigneur, la vivant dans son corps, par la mise en pratique de ses enseignements, est devenue « simple ». Elle peut consoler et consolider la marche hésitante de ses frères en leur rappelant que la grâce de Yeshoua les accompagne et les protège ; s'ils s'en tiennent à leur propre force et à leurs propres compétences, coupées de la Source, ils n'iront pas loin ; mais s'ils ne sont pas séparés de l'Origine, ils savent alors qu'un Autre est à l'œuvre en eux. Une « grâce », une légèreté, un je-ne-sais-quoi de « gratuit[62] », au cœur même de leurs calculs et de leurs pesanteurs légitimes, les anime et réellement les protège.

Car il n'est sans doute pas de protection pour nos corps, aux immunités fragiles, quand l'âme a perdu sa confiance ; les divisions de l'âme affaiblissent le corps, la confiance et la simplicité (*aplôth*) lui redonnent force et intégrité.

L'Évangile de Marie, n'est pas un traité de psychosomatique ; il nous rappelle pourtant le drame de l'homme au désir désorienté, qui a perdu cette adhésion « sans pli » à la Présence de l'Être, de l'homme qui a perdu la confiance fondamentale dans l'Anthropos qui l'habite, communion du mortel et de l'immortel, et les conséquences que cela peut avoir sur le corps et les corps sociaux et cosmiques qui l'entourent.

12 ***« Louons plutôt Sa grandeur,***
13 ***car Il nous a préparés.***
14 ***Il nous appelle à devenir pleinement Humains*** *[Anthropos]*. ***»***
15 ***Par ces paroles, Marie tourna leur cœur vers le Bien;***
16 ***ils s'éclairèrent aux paroles de l'Enseigneur.***

Myriam, face à l'adversité, à la peur et aux divisions internes des disciples, rappelle la puissance unificatrice de la louange.

« Louons plutôt Sa grandeur. »

Tant que nous sommes capables de louer Dieu parce qu'il est Dieu — Dieu dans son aspect « manifesté » ou « non manifesté » -, des semences de paix pourront germer en nous.

La place que nous ne donnons pas en nous à la louange est aussitôt prise par la tristesse ou par le doute, certains diront par le *Diabolos,* le diviseur, qui introduit en nous la dualité.

Il ne s'agit pas ici d'une gaieté ou d'une joie qui seraient forcées. La louange comme l'adoration - qui est une louange silencieuse - sont une certaine façon de « remettre les choses à leur place », de retrouver un certain sens des valeurs, le discernement de ce qui est essentiel dans notre vie et de ce qui l'est moins.

Dans le cas présent, Myriam demande aux disciples de se « centrer» en Dieu, en Sa grandeur, plutôt que sur leur petit moi perturbé : cesser d'être ego-centré, redevenir théo-centré.

Le plus grave péché, disent les Anciens, c'est « l'ingratitude », c'est oublier la Grandeur, la Beauté, la Vérité, la Bonté de Celui qui sans cesse nous crée ; c'est l'oubli de l'Être ou l'oubli du Bien... Pourtant,

« Il nous a préparés. »

Sa mission, Son enseignement auprès de nous fut sans cesse un Rappel, rappel à travers les Écritures anciennes et les situations nouvelles, de ce qu'est notre vraie nature :

« Il nous appelle à devenir *pleinement Humains* »,

cette dernière locution essayant de traduire cet Anthropos que nous avons déjà évoqué, «archétype de la synthèse», que l'Enseigneur a incarné.

« Il s'est fait Homme », dira saint Irénée, à la suite de saint Jean, « pour révéler à l'homme ce que c'est qu'"être humain" à l'Image et à la Ressemblance de Dieu lui-même[63]. »

Nous sommes cet Anthropos « déjà, et pas encore », comme le gland est « déjà » et « pas encore » le chêne dans toute sa floraison et sa puissance.

On se souvient également du logion 114 de l'Évangile de Thomas :

> « Simon Pierre lui disait : "Que Marie sorte de parmi nous parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie."
>
> Jésus répondit :
>
> "Voici que je la guiderai afin de la faire Homme [Anthropos]. Elle deviendra, elle aussi, un souffle vivant semblable à vous, Hommes. Toute femme qui se fera Homme entrera dans le Royaume de Dieu[64]." »

L'erreur de beaucoup de traducteurs, c'est d'avoir traduit *homme* par « mâle », alors qu'il s'agit bien *d'Anthropos* (homme au sens de « humain en général ») et non pas d*'andros* (homme au sens masculin du terme).

C'est vrai que pour devenir « entier », l'être humain a à intégrer la polarité qui lui est complémentaire, le masculin chez la femme, le féminin chez l'homme. Mais devenir « entier », « pleinement Humain », n'est pas un travail ou une

réalisation réservée aux êtres de sexe féminin ; quel que soit notre sexe nous avons à devenir des Anthropos, des Humanités en plénitude.

Parmi les différents textes du christianisme ancien, on pourrait citer les *Homélies pseudo-clémentines*, Théodote et Asclépius qui identifient le Royaume à la présence de l'Anthropos, dans l'être humain, masculin ou féminin[65].

On parlera aussi d'« Homme intérieur » ou d'« Homme essentiel» *(ontosAnthropos).*

Pour Jacques E. Ménard, l'exemple le plus suggestif semble être le passage de la *Pistis Sophia* où il est dit que Myriam de Magdala sent cet Homme intérieur en elle-même, et, s'identifiant à lui, elle comprend tout[66].

Le terme d'Anthropos est également plus riche que le terme d'androgyne par lequel on a voulu quelquefois également le traduire, les polarités sexuelles et psychiques n'étant que des éléments partiels de ce que l'Anthropos a à intégrer en lui- même s'il veut devenir entier.

Relisant l'Évangile de Matthieu, où il est dit :

> «Tous ne comprennent pas ce langage, mais seulement ceux à qui cela est donné : il y a, en effet, des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels en vue du Royaume des Cieux » (Mt 19, 11-12).

Certains, flairant ici des ajouts de types docétistes ou dualistes, ont pensé que l'œuvre du Sauveur ne pouvait détruire celle du Créateur et qu'il y avait là un non-sens, qui influencera le christianisme dans des orientations non bibliques. Celui qui ne fait qu'Un avec l'intelligence créatrice (Le Père et moi nous sommes un[67]) ne peut demander l'amputation ou la castration de ses créatures.

On affirme alors que Yeshoua n'aurait pas prononcé le mot « eunuque », mais le mot « androgyne », et que ce mot, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, aurait été mal compris, dans un sens trop « charnel » ou « seulement matériel », et risquerait de conduire à la production de « monstres », au sens biologique du terme, qui ne seraient ni

vraiment masculins ni vraiment féminins, mais un curieux mélange des deux sexes — ce qui ne ferait qu'ajouter du trouble et de l'indétermination chez ceux qui ont déjà du mal à se trouver une identité.

Dans ce domaine comme dans les autres, on ne peut dépasser que ce que l'on a assumé.

Il s'agit d'assumer *sa* sexualité pour prétendre être « au-delà » de la sexualité. Être, d'abord, vraiment un homme, ou vraiment une femme, avant de parler d'Androgyne.

Comme en psychologie, il s'agit d'avoir un ego, et le plus sain et le plus structuré possible, avant de prétendre avoir accès à ce qu'on appellera parfois trop vite « le Soi ».

D'où l'importance, pour les auteurs de notre Évangile, que Yeshoua ait été vraiment homme (de sexe masculin) dans une relation possible avec Myriam de Magdala, ou avec une autre femme, avant de devenir l'« Archétype de la Synthèse » : l'Anthropos; terme que nous préférons de nouveau à celui d'Androgyne, celui-ci prêtant encore aujourd'hui à confusion, bien que ce dernier, pris dans son acception spirituelle d'intégration de nos polarités masculines et féminines, ou d'intégration des deux hémisphères de notre cerveau, avec leurs facultés complémentaires, soit tout à fait acceptable.

Il ne s'agit pas de se battre pour des mots, mais pour la réalité, la richesse de sens qu'ils impliquent, le devenir qu'ils appellent.

Ici, il s'agit de devenir « entier » et de devenir ainsi capable d'aimer, non à partir de notre manque, mais à partir de notre plénitude, « comme » Yeshoua lui-même nous a aimés.

On peut dire également que c'est parce que Myriam de Magdala a été vraiment femme, dans toutes les dimensions sexuées de sa féminité, qu'elle pourra prétendre, après avoir accepté et intégré la dimension masculine de son être, son droit à la Parole et à la Connaissance (que tous ne voudront pas lui reconnaître). C'est après tout ce long et lent travail pour devenir « pleinement humaine » qu'elle pourra prétendre elle aussi à l'Anthropos, à la plénitude d'une humanité ouverte au Divin et « transparente », comme Yeshoua, à la plus claire, c'est-à-dire à la plus invisible et impalpable des Lumières.

« Par ces paroles, Marie tourna leurs cœurs vers le Bien.»

Par ces paroles, qui sont un « Rappel » de l'essentiel, une invitation à sortir des vains discours et des fausses polémiques, Myriam tourne le cœur des disciples vers le Bien, elle réoriente leur esprit et leur désir vers ce Bien qu'est l'Anthropos vivant en eux et dont l'Enseigneur leur a demandé de porter témoignage.

« Ils s'éclairèrent aux paroles de l'Enseigneur. »

Sa parole est une lampe sur l'obscurité du chemin.
Ils s'éclairent ensemble et ils s'éclairent les uns les autres, comme les disciples d'Emmaüs, voici tout à coup qu'ils écoutent et qu'ils entendent :

« Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand Il nous parlait en chemin, et quand Il nous interprétait les Écritures ? » (Le 24, 32).

Page 10

Pierre dit à Marie :
« Sœur, nous savons que l'Enseigneur t'a aimée
différemment des autres femmes.
Dis-nous les paroles qu'il t'a dites,
dont tu te souviens
et dont nous n'avons pas la connaissance...»

Ayant été réconforté et consolé par elle, remis en confiance, Pierre demande à Myriam de lui révéler, à lui et aux autres disciples, les paroles que l'Enseigneur n'aurait dites qu'à elle. Ce qui est, d'une certaine façon, la placer au-dessus de lui et des apôtres et lui confier une primauté, liée à son intimité avec Yeshoua, avec la paix du Fils de l'Homme vivant en elle qu'elle vient de manifester dans son attitude ; primauté qu'il ne lui reconnaîtra pas toujours...

Le personnage de Myriam de Magdala est passionnant, et il mériterait à lui seul toute une étude. Il nous faut néanmoins situer sa personnalité, dans l'Évangile de Marie, par rapport à la façon dont elle est considérée dans les autres Évangiles et dans la tradition chrétienne primitive.

Certains exégètes ont pu distinguer trois femmes : Myriam la pécheresse, Myriam de Béthanie et Myriam de Magdala.

Leurs arguments ne manquent pas de pertinence : ces trois Marie seraient historiquement trois femmes différentes.

Pour la tradition ancienne, il ne s'agit pas de trois femmes, mais d'une seule et même femme, à des étapes « différentes » de son devenir : pécheresse, contemplative, amie intime de Yeshoua.

Myriam est, en effet, beaucoup plus que trois femmes ; si elle est capable d'incarner la féminité de sept façons « démoniaques », en faisant obstacle (*shatan* en hébreu) à la manifestation de l'Être ou en la « diabolisant » (« divisant »), elle est tout autant capable d'incarner la féminité de sept façons si ce n'est « angéliques », du moins de plus en plus humaines, dans la proximité de l'Anthropos, l'Homme-Dieu - ou le Dieu-homme - qu'est son Enseigneur.

Ainsi, la lecture archétypale des dits, faits et gestes de Myriam fut privilégiée par les premiers herméneutes.

La tradition, à la suite des Évangiles, s'attachera à elle comme à un archétype du féminin présent dans tout être humain et dont les mutations sont susceptibles d'éclairer le chemin de chacun.

On peut discerner au moins sept images, ou sept archétypes du féminin, qui s'incarnent dans les situations concrètes des Évangiles où Myriam est mise en scène.

L'archétype de l'amante, au désir perturbé ou désorienté. Cette pécheresse, que l'on retrouve chez Simon le pharisien, aux pieds de Yeshoua (voir Le 7, 36-50). C'est la figure la plus connue des siècles derniers, qui réduira souvent Myriam à être la pécheresse, sans préciser, d'ailleurs, quel est son péché...

Nous avons déjà remarqué qu'il pouvait s'agir de son désir de connaissance, de celui de partager les études réservées alors aux hommes, et cela suffirait à en faire une « femme dangereuse » ou hors la loi, mais nulle part, dans aucun Évangile, il n'est question d'elle comme « prostituée ». La luxure pouvait faire partie des sept démons - dont on dit qu'elle était « possédée » et dont la rencontre avec Yeshoua l'aurait délivrée -, mais, évidemment, ce n'était pas le seul et, sans doute, pas le pire !

Les Évangiles ne nous précisent pas, d'ailleurs, quels étaient ces sept démons ou esprits qui « possédaient » Myriam de Magdala, c'est-à-dire qui « aliénaient » sa liberté. Selon les textes qui circulaient à l'époque, on peut deviner ce qu'ils pouvaient être. Selon Évagre le Pontique - qui en fera, par la suite, toute une étude approfondie[68] — l'action de ces *logismoï* (ou « pensées négatives », « destructrices ») a pour but de détruire l'orientation de la psyché vers le *noûs,* puis du *noûs vers* le Pneuma; en

d'autres termes, d'empêcher la paix et la contemplation, la Présence du Fils, qui veut s'établir dans l'homme.

Les listes des démons, des esprits ou des pensées varient. Ils sont connus en Occident, sous le nom des « sept péchés capitaux » : gourmandise, fornication, avarice, tristesse, colère, vaine gloire, orgueil ; Évagre y ajoute l'acédie, qui est le désespoir ou le dégoût des réalités spirituelles.

Ces pensées (*logismoï)* rendent l'homme malade, ils le « possèdent » d'une certaine façon ; ce sont des pathologies qui aliènent l'homme : pathologies de l'oralité, de l'analité (l'avarice), de la génitalité, de l'irascibilité; pathologies de l'ego - centré sur lui-même, sur son propre plaisir et sur son propre bien - dont la rencontre de l'Autre (le Réel, c'est l'Autre) ou l'Éveil d'un amour véritable pourrait nous délivrer.

Dans le *Corpus hermeticum*[69], il est à noter que ces démons sont comme les conséquences néfastes de nos actes nuisibles ; ils sont en quelque sorte les «bourreaux» qui infligent à l'homme des châtiments pour le ramener à la conscience :

> « L'ignorance est le premier bourreau, le second est la tristesse, le troisième l'incontinence, le quatrième la concupiscence, le cinquième l'injustice, le sixième la cupidité, le septième la tromperie, le huitième l'envie, le neuvième la fraude, le dixième la colère, le onzième la précipitation, le douzième la méchanceté[70]. »

Si on compte bien, il n'est pas ici question de sept démons, mais de douze! Chacun a ses chiffres, chacun a sa façon d'exprimer son étonnement et sa souffrance devant ce qui en l'homme trouble l'homme et empêche sa simplicité et sa pacification.

On notera que toutes ces listes de démons ou de pathologies s'inspirent plus ou moins des dix paroles de la Thora et des malheurs dans lesquels l'homme, par un mauvais usage de sa liberté, est capable de tomber (idolâtrie, crime, vol, etc.).

Citons encore le pasteur d'Hermas et le *Testament des douze patriarches*, textes contemporains de nos Évangiles :

> «La médisance est un démon turbulent. [...] Tiens-toi loin de lui ; la présomption et la vaine suffisance sont un puissant démon; la colère est un esprit très méchant; la convoitise est sauvage et s'apprivoise difficilement; le doute est un esprit terrestre qui vient du diable; la tristesse est le plus malfaisant de tous les esprits [...][71]. »

Bref, l'Evangile ne précise pas quels étaient les démons de Myriam de Magdala, il n'est pas utile de les imaginer. Il y a sans doute des démons ou des pathologies propres au sexe féminin et propres au sexe masculin. Il est plus utile de connaître nos propres puissances d'ombres ; il peut, en effet, nous arriver d'être « pire que le pire de nous-mêmes» ; certains diront qu'il nous arrive de nous conduire de façon « inhumaine ».

La présence de l'Amour incarné rend libre Myriam de Magdala par rapport à ces puissances dont on la disait habitée. Elle se sent reconnue dans cette dimension « ombrée » d'elle-même, mais non jugée ; peuvent s'éveiller alors les dimensions « lumineuses » de son être.

Elle pourra ainsi toucher en elle « le meilleur que le meilleur d'elle-même » et devenir non pas « inhumaine », caricature de femme ou d'humanité, mais « pleinement humaine », et peut- être davantage : Anthropos, à l'image de Celui qui l'a aimée dans sa vérité et son entièreté.

Elle pourra alors incarner un autre archétype du féminin, celui de la contemplative, qui demeure dans une assise silencieuse, à l'écoute de l'Enseigneur (Le 10, 38-42), puis de cette contemplation pourra naître la compassion.

Myriam deviendra l'archétype du féminin comme « capacité d'intercession», d'intervention spirituelle auprès des malades et des mourants ; elle participera par sa prière à la réanimation de son frère Lazare (Jn 11, 1-46).

La contemplation, la compassion la conduisent petit à petit vers cet état de « vision » qui lui permettra de prophétiser la mort prochaine de Yeshoua (Myriam à

Béthanie, voir Jn 12, 1-8), et elle L'accompagnera jusqu'à la croix, jusque dans la mort.

Elle est alors l'archétype de la « sage-femme », qui assiste l'être humain dans tous ses « passages », et particulièrement dans celui de la mort (Mt 27, 55-56).

Et, parce qu'elle a accompagné Yeshoua jusque dans la mort, elle peut passer avec Lui « au-delà de la mort » et être le premier témoin de la Résurrection (voir Jn 20, 11-18).

Ayant été ce témoin privilégié de la Résurrection, elle devient ainsi « l'apôtre des apôtres » (voir Jn 20, 11-18), c'est elle qui reçoit la mission d'annoncer à ses frères « la Bonne Nouvelle » de « l'Amour plus fort que la mort ».

Elle devient alors « l'initiée », la Sophia épouse du Logos, la révélatrice des mystères, et c'est sur ces aspects - peu développés dans les Évangiles que nous venons de citer - qu'insisteront l'Évangile de Thomas, de Philippe et celui qui lui est directement attribué, l'Évangile de Marie.

Mais il ne faudrait pas, à notre avis, dissocier cet aspect ultime de Myriam de Magdala des autres visages du féminin qu'elle a su incarner, du plus charnel au plus spirituel. Cela consisterait de nouveau à déchirer la robe que l'Enseigneur a voulue pour elle aussi « sans couture » et trahir ce long chemin d'unification et d'intégration qu'elle symbolise.

Nous disions dans notre introduction que, dans l'Évangile de Philippe, par exemple, Myriam est vraiment la compagne de Yeshoua, qu'il l'embrassait souvent sur la bouche, c'est-à-dire - selon le symbolisme du baiser (*nashak*) dans la tradition hébraïque — qu'ils partageaient le même Souffle et, dans ce Souffle, la même Parole ou information créatrice.

L'Évangile nous dit également que Myriam était pour Yeshoua non seulement sa compagne (*koinonos*), mais aussi sa sœur et sa mère[72]. Elle ne s'enfermait pas dans un seul rôle ou dans une seule possibilité de relation avec Yeshoua. Il est aussi son « Rabbouni » (Jn 20, 16), terme qu'il faudra bien en toute honnêteté cesser de traduire par « Maître » (Rabbi), mais par « mon Maître chéri », « mon Maître bien-aimé », avec toute la tendresse, le respect et l'intimité que ces expressions supposent.

C’est à cette femme que Pierre, dans un premier moment, s’adresse avec humilité, reconnaissant que l’Enseigneur l’a aimée « différemment » d’eux et des autres femmes, et sa mémoire est peut-être habitée par des paroles et des enseignements dont eux, les hommes (au sens masculin du terme), n’ont pas eu connaissance et qu’elle, plus «entièrement Humaine » (Anthropos), bien que de sexe féminin, a reçu la révélation.

> « Dis-nous les paroles qu’il t’a dites, dont tu te souviens et dont nous n’avons pas la connaissance.»

1 ***Marie leur dit:***
2 ***« Ce qui ne vous a pas été donné d’entendre,***
3 ***je vais vous l’annoncer:***
4 ***j’ai eu une vision de l’Enseigneur,***
5 ***et je Lui ai dit :***
6 ***“Seigneur, je Te vois aujourd’hui***
7 ***dans cette apparition.”***
8 ***Il répondit:***
9 ***“Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue.***
10 ***Là où est le noûs, là est le trésor.»***

Pierre a demandé à Myriam d’entendre les paroles de l’Enseigneur que, peut-être, lui et les disciples n’auraient pas « entendues ». Myriam lui répond non par des paroles qu’elle aurait effectivement entendues, mais par une « vision » qu’elle a eue.

> « Ce qui ne vous a pas été donné d’entendre,
> je vais vous l’annoncer :
> j’ai eu une vision... »

Ce passage de l’Écouter au Voir ne surprendra pas les connaisseurs des premiers siècles du christianisme ou du judaïsme au temps de Yeshoua. Il s’agit là d’un vieux débat: Qu’est-ce qu’il faut privilégier, l’Écoute ou la Vision ? On dira facilement que les sémites sont le peuple de l’Écoute *(shema Israël,* « Écoute Israël ») et les Grecs celui de la Vision. Quel est l’organe privilégié de la connaissance? Où se situent les premiers chrétiens dans ce débat ?

Si on en croit les textes attribués à l’apôtre Jean, il semblerait bien qu’on privilégie la vision :

« La vie s’est manifestée, nous l’avons *vue,* nous en rendons témoignage» (1 Jn, 1-2).

Et l’apôtre fait dire a Yeshoua lui-même :

« Abraham a *vu* mon jour, et il a ri» (Jn 8, 56).

La vision serait donc l’accomplissement de l’audition, sa plénitude et sa joie.

Certains diront que, dans l’Évangile de Marie, Pierre et les disciples ne sont que des auditeurs de la parole, ils ne sont pas encore dans la vision, où Myriam, elle, est parvenue.

Ce thème de la vision supérieure à l’audition est familier à Philon d’Alexandrie, aux écrits antérieurs à la rédaction des Évangiles. Citons quelques passages, particulièrement du *De migratione Abrahami.*

«Celui qui voit, c’est le sage; les fous ne sont que des aveugles et des myopes. Aussi appelait-on primitivement les prophètes des “voyants” (1 Sam 9, 9) et l’ascète a-t-il mis beaucoup de soin à échanger l’oreille pour l’œil, afin de voir ce qu’il ne faisait qu’entendre : il obtient enfin l’héritage où règne la vue, il a dépassé celui de l’audition. Car maintenant la monnaie de l’étude et de l’enseignement, qui est évoquée dans le nom de Jacob, reçoit l’effigie nouvelle d’Israël, le Voyant[73] ; par là s’introduit la vision de la lumière divine, qui est identique à la science. Et cette science ouvre l’œil de l’âme pour la conduire aux appréhensions toutes plus lumineuses et plus claires que celles de l’oreille […][74]. »

Celui qui « fait voir », c’est Dieu lui-même, Lumière qui éveille en nous la lumière.

Philon en tire une conclusion que tous n’approuvent pas : « Voir vaut mieux que posséder », et il donne l’exemple de Moïse, voyant de loin la Terre promise :

« Lorsqu’il eut fait voir à Moïse toute la terre, Dieu lui dit : “Je t’ai fait voir de tes yeux, mais tu n’y entreras pas” (Dt

> 34, 4). Ne va pas croire qu'il s'agisse de supprimer le Sage par excellence, comme l'entendent quelques esprits bornés... Non, on veut t'indiquer tout d'abord que la place des enfants et celle des adultes ne se confondent pas : l'une s'appelle exercice, l'autre la sagesse ; ensuite, que les merveilles de la nature sont plus à voir qu'à posséder [*possedere,* "s'asseoir dessus"]. La possession est-elle encore possible pour celui qui reçoit une participation plus divine? Mais la vision reste possible : si elle n'est pas destinée à tout le monde, du moins l'est-elle à cette race entre toute purifiée, au regard aiguisé, à qui le Père de l'Univers fait voir ses propres œuvres [...]
>
> Quelle vie surpasse la vie contemplative et convient mieux à un être raisonnable ? C'est pourquoi, si la voix des mortels s'adresse à l'ouïe, les oracles nous révèlent que les paroles de Dieu sont, à l'instar de la lumière, des choses vues.
>
> Il est dit: "Tout le peuple voyait la voix" (Ex 20, 18) au lieu de "entendait la voix", car effectivement il n'y avait pas d'ébranlement de l'air dû aux organes de la bouche et de la langue ; il y avait la splendeur de la vertu, identique à la Source du Logos [...] '. »

La tradition retenue par le Deutéronome semble pourtant s'opposer à cette primauté donnée à la vision sur l'audition. Un examen attentif de la bibliothèque hébraïque montre que ces deux organes de la connaissance ne sont pas à opposer, mais qu'ils sont complémentaires.

D'un côté, il est dit que l'oreille est un sens suprême et que « l'homme ne saurait voir Dieu sans mourir[75]» ; ailleurs, il est dit que la contemplation de Dieu est possible: « Moïse monta, ainsi qu'Aaron, Hadab, Abihu et soixante-dix des anciens d'Israël. Ils virent le Dieu d'Israël. [...] Ils contemplèrent Dieu puis ils mangèrent et ils burent» (Ex 24, 9).

Le débat sera repris par les Pères de l'Église[76]. La polémique voulant faire prédominer un sens sur un autre cesse dès qu'on se rappelle qu'il ne s'agit pas de nos sens charnels, œil ou oreille, mais de ce qu'on a pu appeler « l'œil du cœur » ou « l'oreille intérieure ».

Philon lui-même parlera d’intuition :

> « Il est dit : “Dieu vit” tout ce qu’il avait fait, cela ne veut pas dire qu’il a porté les yeux sur chaque réalité, mais qu’il avait l’intuition, la connaissance et l’appréhension de ce qu’il avait fait[77]. »

La question de l’Évangile de Marie n’est plus alors de savoir qui est supérieur, ceux qui entendent l’Enseigneur, ou ceux qui le voient. La question est de savoir comment cette audition (par l’oreille intérieure) pour Pierre ou cette vision (par l’œil du cœur ou du *noûs)* pour Myriam sont possibles.

C’est poser la question des présupposés anthropologiques dans lesquels s’inscrit l’Évangile de Marie, écrit en copte, rappelons-le, qui, par conséquent, ne seront donc pas seulement grecs ou sémites !…

D’abord Myriam l’annonce, elle n’a rien à cacher :

> « J’ai eu une vision de l’Enseigneur[78]. »

Elle n’est pas troublée à cette vision - ce qui, de nouveau, indique que ses puissances émotives ou psychiques sont apaisées -, il ne s’agit pas non plus d’une rêverie, ni d’un rêve nocturne, ni d’une transe, ni d’un état cataleptique introduit par des techniques fort courantes à l’époque (il y avait alors des écoles de prophètes comme il y a aujourd’hui des écoles de channeling ou de médiumnité).

Myriam n’est pas ébranlée, et — comme Thérèse d’Avila plus tard et d’autres visionnaires - elle s’adresse « directement » à l’Enseigneur :

> «Je Te vois aujourd’hui dans cette apparition. »

Elle dit ce qu’elle voit et ce qu’elle voit lui parle.

Il n’y a donc pas d’opposition parole-vision. L’Enseigneur, comme au temps de Sa vie mortelle, répond à la soif de connaissance de Myriam et à son désir de vérité:

« Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue. Là où est le *noûs,* là est le trésor. »

Il la félicite d'abord de ne pas se troubler, de ne pas se conduire « psychiquement » face à ce genre de phénomène, d'être sortie pour ainsi dire de ces dualités « visible-invisible », « réalités matérielles et réalités spirituelles ». Elle garde avec Lui la même intimité qu'ils avaient lorsque Lui demeurait vivant dans l'espace-temps ; n'étant plus dans cet espace-temps, Il n'en demeure pas moins vivant : là est, d'ailleurs, le témoignage qu'elle aura à donner :

« Là où est le *noûs*, là est le trésor. »

Cette parole a souvent été citée telle quelle par Clément d'Alexandrie, Justin, Macaire, et dans de nombreux autres écrits, ce qui prouverait que l'Evangile de Marie circulait librement dans les premiers siècles du christianisme.

Il faut pourtant remarquer que, dans les Évangiles de Luc et de Matthieu, il n'est pas question du *noûs,* mais du cœur, et que le verbe est au futur et non au présent.

« Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur[79].»

La signification ordinaire du mot *kardia* (« cœur ») est « tout l'intérieur de l'homme ». Parler de *noûs* plutôt que de *kardia* n'est pas sans importance : il s'agit pour ainsi dire de préciser quelle serait l'anthropologie de Yeshoua. L'Évangile de Marie nous proposerait donc - particulièrement dans les paroles qui vont suivre - une sorte d'« anthropologie révélée », ce qui évidemment, étant donné les difficultés et les confusions actuelles dans ce domaine, ne peut manquer de nous intéresser.

Notons déjà, avec Anne Pasquier, que, dans l'Évangile de Marie, cette parole peut certainement être mise en relation avec la Présence du Fils de l'Homme à l'intérieur de tout être humain.

Ce trésor n'est donc pas « dans les deux », il n'est pas non plus à venir.

« Dans l'Évangile de Marie, le *noûs* ne représente pas l'homme tout entier, ou même un élément de l'homme (le

cœur ou l’intellect) devant retrouver un jour le trésor; il n’y a plus de division entre le trésor que l’homme doit acquérir peu à peu et l’homme lui-même, entre le trésor et cette partie dans l’homme qu’est le *noûs* : le *noûs* est le trésor. Le trésor est un élément intérieur que le disciple n’a pas besoin d’acquérir par une activité morale, mais qu’il possède déjà par nature et qu’il doit découvrir. De plus, l’absence de pronom possessif dans l’Évangile de Marie indique que le *noûs* représente beaucoup plus que l’individu ou lame individuelle : “Là où est le *noûs,* là est le trésor[80].” »

En d’autres termes, on devient ce qu’on aime, on devient ce qu’on connaît. Le désir de l’Etre, c’est l’Être même, qui se désire en moi, « l’œil par lequel je vois Dieu, c’est l’œil par lequel Dieu me voit », dira plus tard Maître Eckhart.

1 ***«Alors, je Lui dis:***
2 ***“Seigneur, dans l’instant, celui qui contemple***
3 ***Ton apparition,***
4 ***est-ce par la psyché [l’âme] qu’il voit?***
5 ***Ou par le Pneuma [l’Esprit, Souffle]?”***
6 ***L’Enseigneur répondit:***
7 ***“Ni par la psyché ni par le Pneuma;***
8 ***Mais le noûs étant entre les deux,***
9 ***c’est lui qui voit et c’est lui qui[...]»***

[Les pages 11-14 manquent]

Les Évangiles de Matthieu, Marc, Luc et même Jean ne nous ont pas préparés au genre de questions posées à l’Enseigneur par Myriam dans le texte que nous étudions ici. Comme si les disciples n’étaient capables que d’intelligence pratique et de questions concernant le bien faire et le bon agir. Comme si les questions métaphysiques et les interrogations sur leur façon de connaître et leur façon d’entrer en contact avec Yeshoua ressuscité ne les intéressaient pas.

Le Christ est ressuscité, on y croit ou on n’y croit pas, c’est tout. Comment il est possible d’y croire ; sur quoi on se fonde ; s’il y a une vision réelle de cette réalité, que l’on croit réelle; comment cette connaissance s’opère; quels en sont les moyens ; quels en sont les organes ; comment nous pouvons savoir si cette vision est bien réelle… autant de questions qu’on ne se pose pas !

Des questions de femme? Ou d’homme à l’intelligence intuitive et imaginatrice ? En tout cas, ce sont celles de Myriam de Magdala; et ces questions ne sont pas sans importance. Puisqu’il s’agit de savoir « comment » on peut connaître le Christ ressuscité, il s’agit de rien de moins que de la Réalité et du fondement même du christianisme…

Tout cela n'est-il qu'une histoire perçue, pensée, rêvée, imaginée, représentée ?

Comment peut-on aboutir à une telle représentation ?

Qu'est-ce que cette histoire, fiction ? réalité ?

Dans la façon même de poser notre question, nous voyons à quel point nous sommes dépendants d'un certain mode de penser et d'interpréter occidental : « ou bien, ou bien ». Ou bien nous rêvons, ou bien c'est vrai, tout tiers est exclu. Alors que c'est peut-être ce tiers exclu qui est le Réel, la « synthèse » d'un objet et d'un sujet dissociés pour cause d'intelligibilité le temps d'une représentation...

La vérité c'est notre façon d'interpréter ou de rêver le Réel, plus exactement de l'imaginer. Le rêve, c'est l'écho dans notre Imaginaire du Réel qui se laisse rencontrer...

Mais comment tout cela est-il possible? Comment une «représentation» de la Résurrection est-elle possible? Comment le christianisme est-il devenu possible ?

On comprend pourquoi certains disciples se sont montrés réfractaires à l'audace d'une telle question :

« Alors je Lui dis :
"Seigneur, dans l'instant, celui qui contemple
Ton apparition, est-ce par la psyché [*l'âme*] qu'il voit ?
Ou par le Pneuma *[l'Esprit, Souffle]* ?" »

En d'autres termes, quand tu m'apparais, quand je te vois, comment est-ce possible de te voir, avec quels yeux? Est-ce psychique (avec ma psyché que je te vois) ? Est-ce spirituel (avec mon Pneuma que je te vois) ? Certains disent aujourd'hui : « Est-ce que je délire ? Ou est-ce que je suis mystique ? » D'autres ne s'embarrasseront pas de cette distinction entre psyché et Pneuma, entre expérience psychique et expérience spirituelle. Les deux relèvent pour eux de la «maladie mentale » et doivent se faire traiter avec les mêmes produits dans les lieux aménagés pour ces pauvres gens qui voient « autre chose » que ce que tout le monde voit avec les yeux de tout le monde, et qui en plus le disent, en témoignent et voudraient nous faire douter de notre perception du monde — qui ne serait *qu'une* perception du monde, mais non la seule... il en existerait d'autres « tout aussi réelles »... ?

La réponse de l'Enseigneur ne va pas simplifier les choses, ni le manuscrit de l'Évangile de Marie, puisque manquent les pages 11-14 - où normalement l'Enseigneur développait la question et nous révélait peut-être son anthropologie et différents modes de connaissance possibles !

Tant mieux! cela gardera exégètes, herméneutes dans une certaine humilité ; il y aura toujours un « trou », au cœur de leurs interprétations... un espace libre pour ceux qui veulent continuer la « queste ». La vérité, l'adéquation sensible, pensée ou imaginée du Réel « nous manque ». C'est ainsi que nous la désirons et c'est ainsi que, dans ce désir, nous demeurons vivants...

« L'Enseigneur répondit :

> "Ni par la psyché ni par le Pneuma; mais le *noûs* étant entre les deux, c'est lui qui voit et c'est lui qui [...]» (manque la suite : les pages 11 à 14).

Des éléments de réponse qui nous sont restés, nous pouvons tirer quelques réflexions :
D'abord cette apparition du Christ ressuscité à Myriam de Magdala n'est ni d'ordre psychique ni d'ordre spirituel, ou, pour parler le langage qui fut celui du catholicisme romain d'une certaine époque (Gardeil, Lubac, Maritain, etc.), elle n'est ni « naturelle » ni « surnaturelle ». Cela en tout cas nous oblige à ne plus fonctionner seulement en « binaire », selon les habitudes de penser (restreintes) de notre cerveau. Il y a un « troisième terme exclu » de nos dualismes « qui voit ».

> « Le *noûs* étant entre les deux, c'est lui qui voit et c'est lui qui [...]»

À chacun de remplir ces points de suspension selon son Imaginaire, son Imaginal ou simplement ses présupposés anthropologiques. Tout est possible, sans doute, mais tout est- il nécessaire, vrai? Tout est-il Réel? Ou, quel possible est le plus Réel ? Le plus proche du dit demeuré silencieux dans le trou de la parole attribuée à Yeshoua?...

Le *noûs,* c'est lui qui voit;
C'est lui qui... sent;
C'est lui qui... a l'intuition;
C'est lui qui... imagine;
C'est lui qui... sait, qui connaît, qui aime...

À chacun de choisir, à condition que chacun précise ce que c'est que voir, sentir, imaginer... Ce que c'est que l'intuition, le savoir, la connaissance, l'amour...

Avant de préciser notre choix, essayons de présenter un certain nombre d'anthropologies dans lesquelles pourrait se « situer » ce *noûs,* avec toute l'importance que l'Évangile de Marie lui accorde.

1. II ne peut pas se situer dans l'anthropologie contemporaine d'un « homme unidimensionnel », où l'homme n'est qu'un corps, une matière, complexe certes, un composé qui sera bientôt décomposé. Il n'y a pas d'âme (psyché), illusion compensatrice devant la certitude de notre mortalité ; il n'y a pas d'esprit *(noûs)* non plus ; l'intelligence n'est qu'un jeu de synapses, une complexification de matière grise. Il n'y a évidemment pas de Saint-Esprit (Pneuma).

2. Il ne peut pas se situer non plus dans une anthropologie dualiste corps-âme, de type cartésien. Cette anthropologie ignore le *noûs,* et le Pneuma. C'est une anthropologie non sans psychisme, sans âme, mais sans esprit et sans Esprit.

3. Il pourrait se situer dans une anthropologie de type platonicien ou néo-platonicien. L'homme est un composé de corps, d'âme, d'esprit (*soma*, psyché, *noûs).* L'esprit *(noûs)* étant la dimension divine de l'homme, celle qu'il doit dégager de l'emprise des sensations *(soma)* et des émotions (psyché).

Dans l'Évangile de Marie, le *noûs* n'est pas présenté comme ce qu'il y a de divin dans l'homme, mais comme un intermédiaire, un « entre-deux » : entre le monde du psychisme (âme) et le monde du spirituel (Pneuma). C'est le Pneuma (le Souffle ou Esprit saint) qui, dans l'anthropologie de l'Evangile de Marie, est considéré comme « divin ».

4. Une quatrième anthropologie ou représentation - toujours relative - de l'homme pourrait accueillir le *noûs k sa* juste place. Une anthropologie quaternelle où l'homme est considéré comme un composé: de corps (*soma*), d'âme (psyché), d'esprit (*noûs*) et d'Esprit (Pneuma).
Ce Pneuma n'étant pas un élément à proprement parler du composé humain, mais la Réalité qui vivifie et anime ce composé. Dans cette perspective, devenir spirituel, ce n'est pas se « désincarner » (sortir du corps-tombeau), ce n'est pas refouler ses émotions et ses sentiments (c'est-à-dire son psychisme et les mémoires heureuses ou malheureuses qui le constituent), ce n'est pas nier cette dimension noétique de l'être humain qui est à la fois intellection, intuition, imagination : une intelligence capable de former des idées ou des représentations (images) du Réel. Il s'agit d'informer ces différentes dimensions de l'Être humain par la Présence de l'Esprit saint (Pneuma) ; de transfigurer le corps, d'élargir et d'apaiser l'âme, de simplifier et d'éclairer l'esprit *(noûs).*

Nous pouvons ainsi symboliser ces différentes anthropologies dans le tableau suivant.

1

HOMME UNIDIMENSIONNEL

corps-matière, intelligent et périssable.

Le corps est la seule valeur. Il n'y a pas d'autre réalité que cet espace-temps.

2

HOMME BIDIMENSIONNEL

âme (psyché) immortelle;
corps (soma) *mortel.*

Le corps est habité par une information de valeur – peut-être indépendante et non mortelle dans cet espace-temps. (Ce qui ne veut pas dire éternelle. L'éternité est hors de tous les espaces-temps possibles.)

3

HOMME TRIDIMENSIONNEL

esprit (noũs) ;
âme (psyché);
corps (soma)

Le composé psychosomatique est joint à un esprit (*noũs*) considéré comme valeur suprême.

4

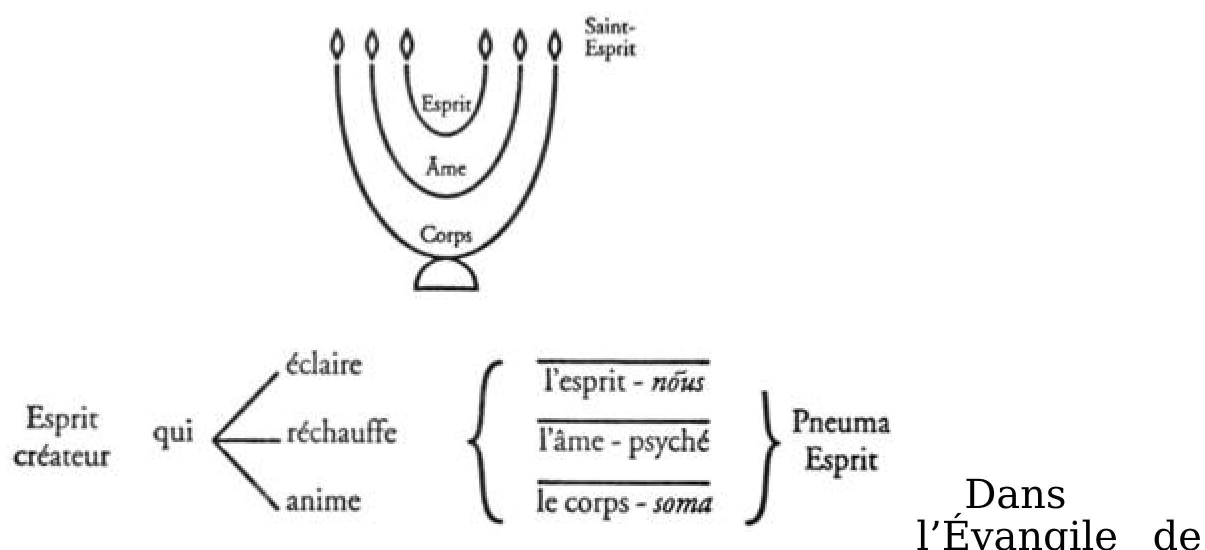
HOMME QUATERNEL

Esprit (Pneuma)
esprit (noũs)
âme (psyché)
corps (soma)

Le composé humain (corps, âme, esprit) est par son esprit (*noũs*) ouvert à une dimension non spatio-temporelle, appelée spirituelle ou pneumatique (de Pneuma).

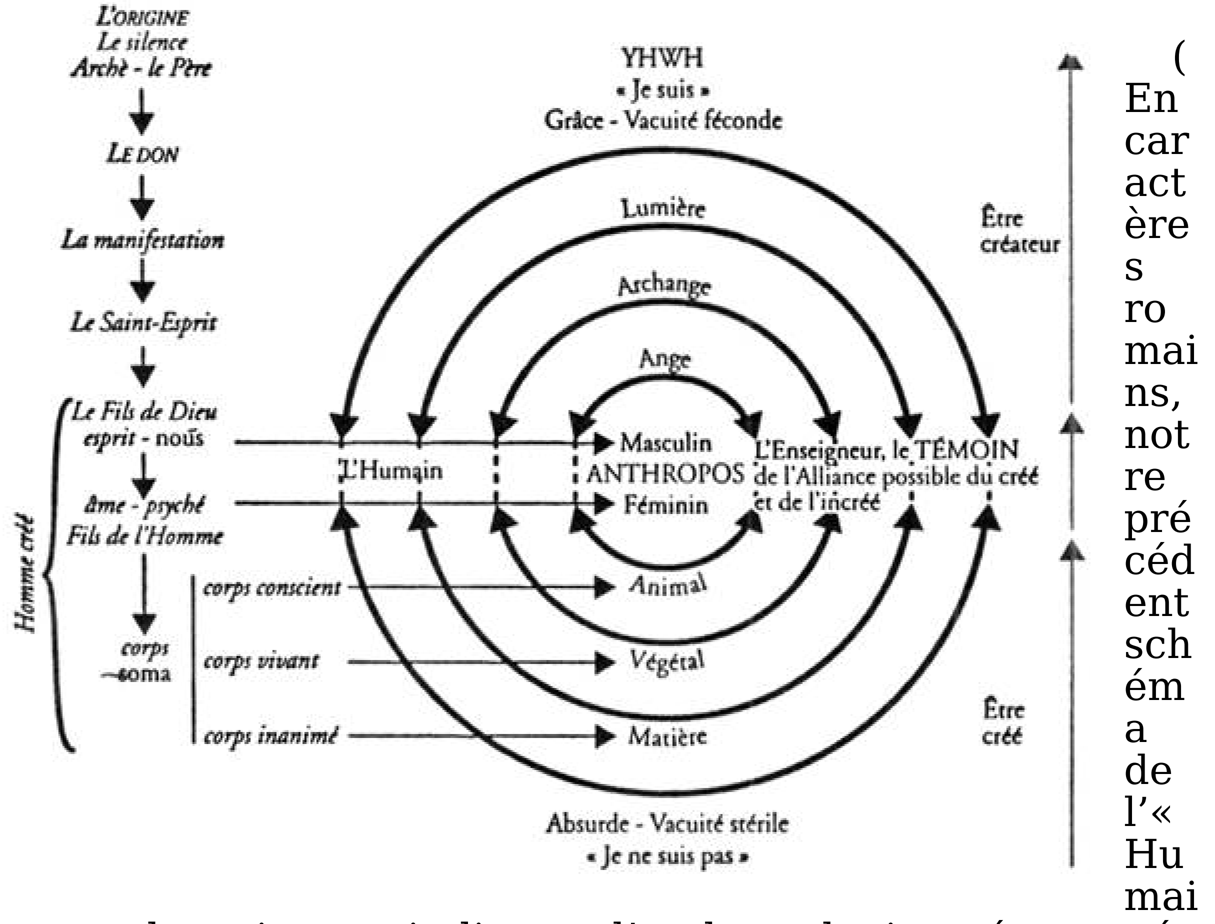
Il est probable que l'Évangile de Marie se situe dans la dernière anthropologie. Elle assume l'héritage grec, platonicien et néoplatonicien (l'homme : corps-âme-esprit) et l'héritage sémitique, qui considère le Pneuma (*rouah*, en hébreu) comme le Souffle sacré, ou l'Esprit saint qui donne au composé humain sa cohésion et sa vie.

Nous pourrions symboliser encore cette anthropologie de diverses façons :



Dans l'Évangile de Marie, c'est plus précisément le *noûs* (l'esprit de l'homme) qui accueille le Pneuma (l'Esprit de Dieu) et communique sa flamme et sa lumière aux autres éléments du composé humain.

Si nous essayons de replacer cette anthropologie dans le schéma de l'Anthropos, sans trop vouloir le complexifier, cela pourrait donner ceci :



(En caractères romains, notre précédent schéma de l'« Humain » en devenir ; en italiques, l'anthropologie présupposée de ce passage (10, 17-25) de l'Évangile de Marie).

Dans une représentation, comme dans une autre, l'essentiel c'est la «jonction», la relation, ou le pont qui peut s'établir entre les différents plans de l'Être ; l'ultime étant évidemment « l'impensable », « l'inconcevable », Alliance de l'Être et du non-être, du « Je Suis » et du « je ne suis pas ».

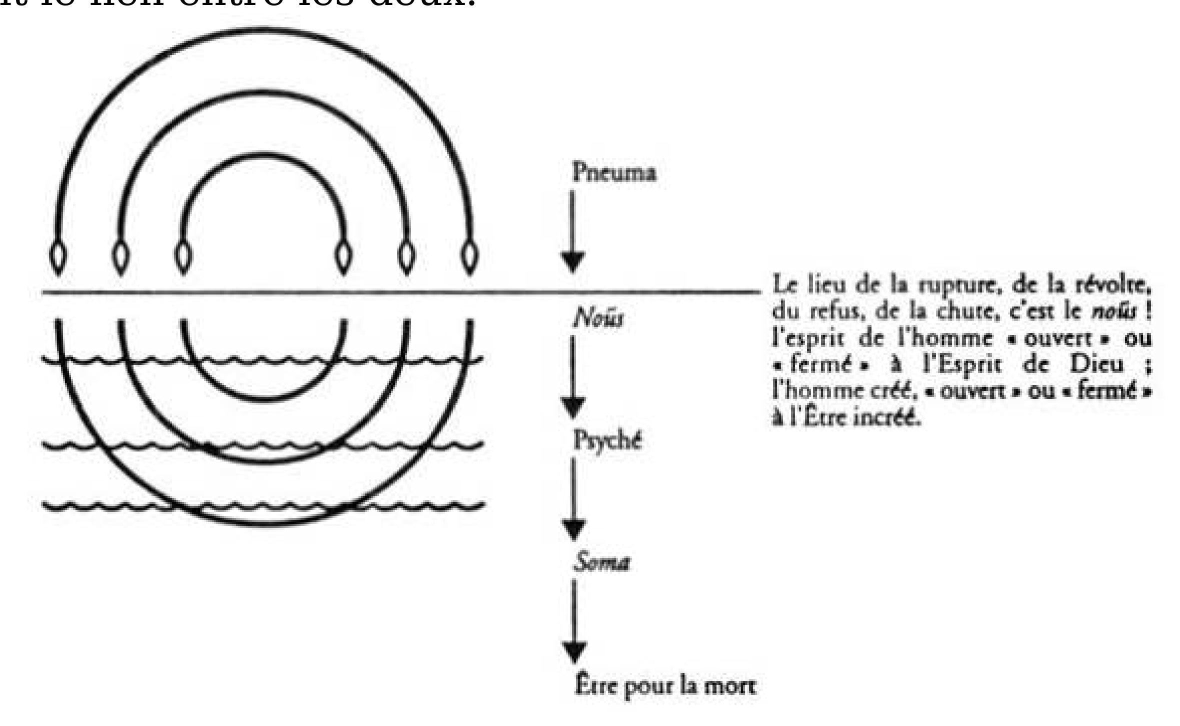
Différents éléments de ces représentations se retrouveront chez les Pères de l'Église, particulièrement chez Maxime le Confesseur, quand il voudra synthétiser la tradition chrétienne en matière d'anthropologie. L'homme malheureux - anormal, pécheur - est coupé du Saint-Esprit. L'esprit de l'homme *(noûs)* n'étant plus tourné vers l'Esprit de Dieu (Pneuma) se tourne alors vers l'âme (psyché), qui l'entraîne dans ses passions *(pathé*, « pathologies »). L'âme se tourne à son tour vers le corps *(soma)* et devient esclave des instincts de ce dernier. Le corps, n'ayant plus rien vers qui (quoi) se tourner, retourne au néant.

Ce qui était composé est décomposé.

Le projet théanthropique a échoué (?)

L'homme bienheureux - « normal », « sauvé » -, c'est celui dont l'esprit *(noûs)* est tourné vers le Pneuma et qui voit et écoute les informations que le souffle lui communique. Cet esprit oriente et éclaire le psychisme. Le psychisme le transmet sa lumière au corps, le vivifie et le pacifie. L'être humain est tout entier « tourné vers » l'Être incréé ou divin. Il devient Anthropos ou « théanthrope ».

Il assume ainsi librement toutes les « potentialités » inscrites dans les gènes et les ouvertures de son humanité. Il reste encore à préciser ce qu'est le *noûs,* ni seulement psychique ni seulement spirituel (pneumatique), mais qui fait le lien entre les deux.

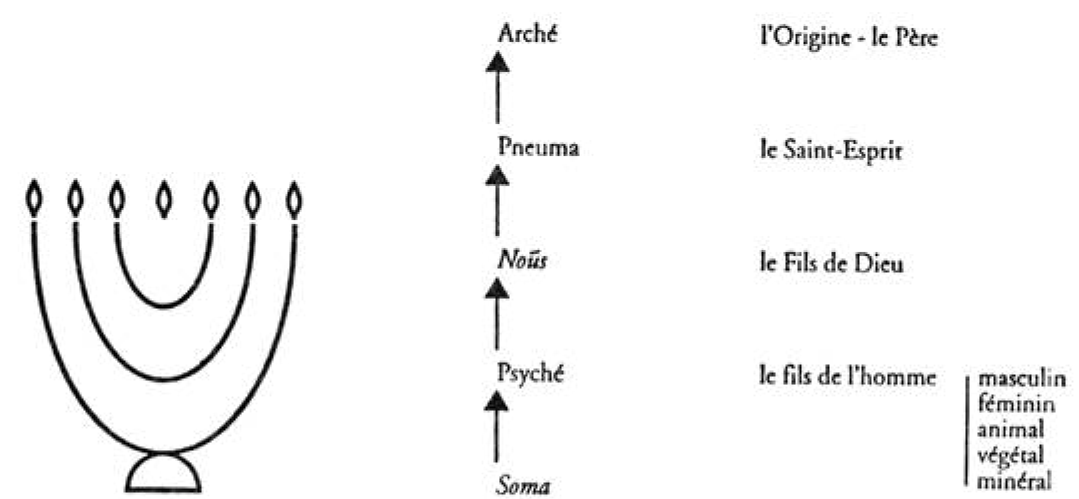


« C'est lui qui voit et c'est lui qui [...]»« voit » et « entend », pourrions-nous ajouter pour unir penseurs grecs et sémites, défenseurs de la Vision ou de l'Écoute.

Si nous respectons le texte tel qu'il est, la question posée reste bien celle de la vision, c'est par le *noûs* que l'on voit et que l'apparition du Ressuscité devient, pour Myriam de

Magdala, non seulement une croyance ou une possibilité, mais une certitude, une expérience : une Réalité.

Nous disions que c'est le fondement même du christianisme qui est en jeu, puisque celui-ci se fonde sur l'amour et la connaissance de Celui qu'on a « vu » enseigner, souffrir, être mis à mort, crucifié, enterré, et qu'on a « vu » vivant, ressuscité, présent - selon Ses propres dires rapportés par Matthieu — « avec nous jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20).



Cela nous amène à quelques hypothèses quant à la nature de ce *noûs* qui « voit », qui « pense voir », ou qui « voit en imaginant». Nous disions qu'il y aurait là une expérience proche de ce que Henry Corbin, dans ses nombreux ouvrages, appelle, à la suite des mystiques et des saints, qu'il étudie, l'imagination créatrice (selon ibn Arabi) ou l'Imaginal.

Nous pourrions à ce propos interroger des penseurs moins suspects de « mystique » qu'Henry Corbin. Kant, par exemple (par exemple !). Ce qu'il aurait à nous dire sur la faculté d'imagination ne manque pas d'intérêt : quelle est en effet, pour lui, la place de l'imagination, dans les limites précises de *La Critique de la raison pure*[81] ? Elle est la faculté de synthèse :

> «J'entends par synthèse, dans le sens le plus général de ce mot, l'acte d'ajouter l'une à l'autre diverses

> représentations et d'en comprendre la diversité dans une connaissance. »

L'addition est unification.

> « La synthèse en général est [...] le simple effet de l'imagination, c'est-à-dire d'une fonction de l'être humain aveugle mais indispensable, sans laquelle nous ne pourrions jamais et nulle part avoir une connaissance, mais dont nous n'avons que très rarement conscience [...].»

Christian Jambet commente ainsi ce texte :

> « Il est clair qu'"aveugle" l'imagination nous est obscure, cachée, muette : parce qu'elle ne nous révèle rien de particulier et surtout rien d'Imaginaire. Elle ne donne pas autre chose que le monde, mais le monde lui-même. Sa position, près de la racine subjective la plus extrême, l'aperception transcendantale, qui unifie la totalité du donné et l'édifice des jugements est si énigmatique que Heidegger, méditant les textes les plus célèbres de la critique, a pour la désigner une formule très saisissante : "l'imagination transcendantale est sans patrie[82]". »

Pour en revenir à des textes plus en résonance avec l'Évangile de Marie, nous pourrions rappeler les paroles de Yeshoua aux pharisiens:

«C'est parce que vous dites "je vois"que vous êtes aveugles. Je suis venu pour que ceux qui ne voient pas voient [...] » (Jn 9, 39).

Le *noûs* — ou l'imagination créatrice - de Myriam de Magdala, d'une certaine façon, est aveugle, c'est pourquoi elle voit ; son imagination est bien, comme le dit Heidegger, « sans patrie », c'est-à-dire « sans terre », sans matière à voir, sans corps à toucher, et pourtant elle voit, elle voit Celui qui a informé ce corps et cette matière qu'autrefois, alors qu'ils vivaient dans le même espace-temps, elle a pu connaître sensiblement.

Là, elle est passée dans un autre mode de connaissance, où Yeshoua lui demande de ne pas « Le retenir », de ne pas Le ramener dans les catégories du connu (sensible et conceptuel) (voir Jn 20, 17).

Berkeley, avec Malebranche, soutient que les idées ne sont pas des manières d'être du moi, mais des entités

immatérielles, indépendantes, réellement distinctes de l'âme et de ses modifications[83].

L'imagination créatrice comporte, chez Sohravardi et Molla Sadra, le même paradoxe que la sensation selon Berkeley: l'Imaginal est une modification de l'âme, mais pas une connaissance « représentative » ; c'est une connaissance « présentielle » (*hoduri*), où le perçu est l'image elle-même. L'Imaginal n'est pas une simple manière d'être du moi, mais bien une entité indépendante.

C'est sans doute du côté de ces auteurs qu'il faudra chercher, réfléchir, méditer, si nous voulons nous approcher de la réalité contemplée par Myriam de Magdala : une réalité qui n'est pas le fruit de ses projections et d'un « manque » à remplir avec ce que Yeshoua a laissé de Lui-même dans la mémoire. Une réalité qui n'est pas non plus « objective », au sens ordinaire du terme, un « ressuscité » que nous pourrions « capter », mesurer, peser, expliquer avec les instruments qui nous étaient précieux, lorsqu'il pouvait être rencontré dans l'histoire unidimensionnelle : les sens et la raison.

Il est des anthropologies plus « riches » et plus complètes que celle qui prône l'homme unidimensionnel, de même que rien ne nous prouve que l'histoire soit unidimensionnelle et que ce sont dans ces catégories qu'il faut « réduire » le phénomène de la Résurrection.

L'Évangile de Marie est là pour « ouvrir » notre vision de l'humain et de son histoire.

Les œillères que nous pouvons y apporter relèvent de notre choix et de notre responsabilité... mais c'est vrai qu'on ne sera jamais assez prudent lorsqu'il s'agit d'interpréter des points de suspension...

« Le *noûs* étant entre les deux, c'est lui qui voit et c'est lui qui [...]»

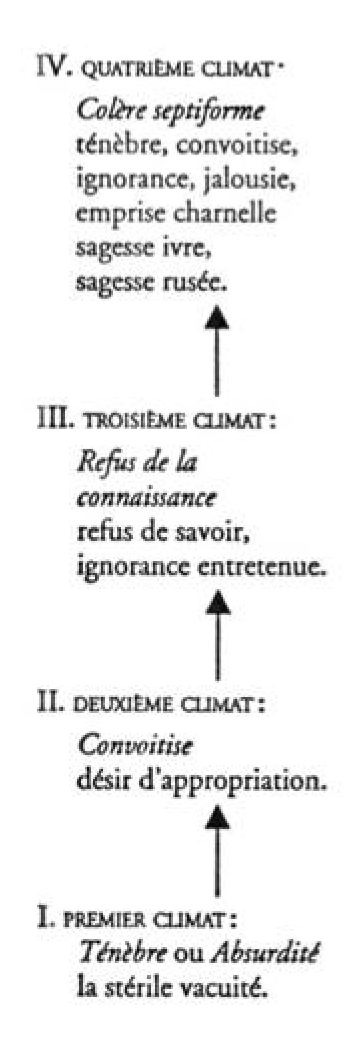
Page 15

1 ***« Je ne t’ai pas vu descendre,*** 2 ***mais maintenant je***
te vois monter», 3 ***dit la Convoitise.***
4 ***«Pourquoi mens-tu, puisque tu fais partie de***
moi?»
5 ***L’âme répondit:*** 6 ***« Moi, je t’ai vue,*** 7 ***toi, tu ne***
m’as pas vue.
8 ***Tu ne m’as pas reconnue;*** 9 ***j’étais avec toi comme***
avec un vêtement, 10 ***et tu ne m’as pas sentie»...***
11 ***Ayant dit cela,*** 12 ***elle s’en alla toute joyeuse.***

Dans le précédent chapitre, Myriam de Magdala enseignait aux disciples que l’homme peut parvenir à « voir » grâce au *noûs,* « c’est lui qui perçoit la vision ».

La Résurrection, dans cette vision, n’est pas seulement un événement du passé, mais le symbole Imaginal - c’est-à-dire trans-historique - de tout amour lié au corps de chair et vainqueur de l’espace-temps où il pourrait se croire déterminé. Cette Résurrection se perpétue, au-delà du jour et de l’heure où empiriquement elle a eu lieu. Il faut que son lieu soit à la fois matériel — sinon il disparaît de l’histoire - et spirituel — sinon il disparaît dans l’histoire. Ce lieu où l’apparition est possible entre le monde purement matériel et purement spirituel, c’est le *noûs* qui le perçoit.

Si cette dimension de l’être humain est niée, ou n’est pas encore éveillée, c’est tout un « climat » du Réel qui n’est pas visité. Mais, au-delà du *noûs,* il y a le Pneuma, au-delà du Pneuma, le Silence *(sigè).*



Climat qui ajoute sa violence aux autres climats, les porte à leur paroxysme – jalousie, possessivité, orgueil et folie des « sagesses mondaines ».

Climat d'« hébétude », de fermeture à tout ce qui nous proposerait une issue – autosatisfaction, vanité.

Climat « tendu » de l'insatisfaction, de la demande et de la revendication.

Climat nauséeux et nauséabond ; où, lorsque nous nous identifions à la matière, nous éprouvons notre néant et notre non-sens.

Le Royaume, dans l'Évangile de Marie, est aussi appelé « Repos » et « Silence ».

La vision représente un stade nécessaire entre le Silence et la parole, mais parole, vision, silence ne sont que des étapes particulières de ce « voyage » de la matière vers la lumière, qu'on peut appeler encore un « être humain » ; ou, plus exactement, l'homme est le récit et la mémoire de ce voyage.

Nous en saurions sans doute davantage sur ces péripéties et ces aventures, si les pages 11 à 14 ne manquaient pas.

Avant d'atteindre «le repos dans le Silence», l'être de Myriam doit traverser quatre « climats[84] », dont le quatrième, le plus élevé, est multiforme.

Au chapitre où nous la retrouvons, Myriam a déjà franchi le premier climat, elle est sortie du dégoût et de l'expérience de la « nausée », si bien décrite par nos contemporains, cette sensation d'être « plein de matière », trop plein, sans issue, étouffé et moite de toutes les pesanteurs qui nous constituent. Il s'agit bien pourtant

d'aimer son poids, d'accepter notre passage dans la matière. Mais lorsque le poids prend toute la place, lorsque l'homme n'a plus en lui un seul des battements d'ailes du Léger, il s'éprouve non seulement comme une bête, un être qui végète, mais comme un « mauvais néant » : le véhicule est vide et il n'y a de place pour personne...

L'Évangile de Marie nous rapporte alors l'entretien qu'eut l'âme avec la Convoitise, symbole de l'épreuve que doit vivre tout psychisme, dans la traversée de ce deuxième climat : «Je ne t'ai pas vu descendre, mais maintenant, je te vois monter », dit la Convoitise.

« Pourquoi mens-tu... »

En effet, elle ment.

La Convoitise, si elle peut nous faire monter (vers quoi?), peut surtout nous faire descendre. C'est un climat de possessivité. Chacun sait qu'il peut devenir «possédé par ce qu'il possède », et tant que la convoitise l'habite, il n'est jamais en repos.

La convoitise ne sait dire qu'« encore », elle ne sait pas dire « assez ».

« Pourquoi mens-tu, puisque tu fais partie de moi ? »

La convoitise ne peut se cacher, elle fait partie du psychisme, elle est le psychisme même. L'âme, coupée de l'esprit, ne peut qu'être insatisfaite, et c'est cette insatisfaction qui, petit à petit, va entraîner des exigences de plus en plus véhémentes, jusqu'à produire la colère.

Mais l'âme de Myriam est lucide, quelque chose de la clarté et de la lumière du *noûs* est vivant en elle, elle voit : « Moi, je t'ai vue, toi, tu ne m'as pas vue.

Tu ne m'as pas reconnue. »

L'âme éclairée par le *noûs*, le psychisme éveillé au monde de l'esprit, l'esprit ouvert au souffle du Pneuma, « voit » les mécanismes et les méandres du psychisme, mais la psyché laissée à elle-même ne « voit pas ».

C'est le drame que vivent souvent « psychiques » et « spirituels ». Une personne réellement spirituelle peut comprendre une personne dont le comportement est psychique, qui est habitée par la convoitise, la possessivité. Mais une personne « psychique » ne peut pas comprendre une personne réellement spirituelle, habitée par le non-

attachement, capable d'actions gratuites et désintéressées. Par exemple, elle aura toujours tendance à vouloir ramener ce comportement dans ses « catégories », de le taxer, sinon de folie, d'hypocrisie ou d'illusion...

« J'étais avec toi, comme avec un vêtement (*hbsô*), et tu ne m'as pas sentie. »

La Convoitise (*epithumia)* est comme un vêtement pour l'âme, une robe aux couleurs riches et sombres, sans doute, mais ce n'est pas la peau de l'âme, le corps, qui la manifeste. Ce n'est qu'une forme dont elle peut se revêtir. À ce vêtement elle peut préférer la générosité, la tendresse ou d'autres « formes animées ».

Mais le propre de la Convoitise est d'être dans l'inflation, de se prendre pour ce qu'elle n'est pas, dans ce cas précis, se prendre pour la peau de 1'âme, au lieu de sentir qu'elle n'est qu'un de ses vêtements, certains diront de ses « travestissements»...

« Ayant dit cela, elle *[l'âme]* s'en alla toute joyeuse. »

Ayant affirmé sa liberté par rapport à ses formes, à ses revêtements, l'âme peut s'en aller « joyeuse » ; le psychisme de Myriam de Magdala montre par là qu'il ne s'est pas aliéné, identifié à ses convoitises, comme, dans un premier temps, il ne fut pas l'esclave de ses dégoûts.

Le psychisme qui a traversé les climats de l'attraction et de la répulsion n'est-il pas déjà sur le chemin du *noûs* et du Pneuma ? N'est-il pas déjà capable de goûter une joie « toute spirituelle », qui ne se réjouit pas seulement de ce qu'il possède ou de ce qu'il évite, mais simplement de « ce qui est » agréable, ou désagréable ? C'est le « Don » qui lui est fait pour continuer son ascension et faire évoluer sa conscience.

1 ***Puis se présenta à elle le troisième climat,***
2 ***appelé Ignorance;***
3 ***Celui-ci interrogea l'âme, lui demandant:***
4 ***« Où vas-tu?***
5 ***N'as-tu pas été dominée par un mauvais penchant ?***
6 ***Oui, tu étais sans discernementet tu as été asservie.»***

Le troisième climat est celui de l'ignorance complaisante, on préfère ne pas savoir, car savoir impliquerait une conscience et des responsabilités : « On ne savait pas », « on ne faisait qu'obéir aux ordres » sont des refrains qui reviennent souvent chez ceux qui ont été jugés pour crime contre l'humanité.

On préfère, en effet, ignorer que notre ennemi est *aussi* un homme, sinon un frère ; que la couleur de sa peau et son hérédité sont peut-être différentes, mais pas son humanité...

Le refus de savoir, la paresse à recevoir certaines informations font parfois de nous les complices des crimes les plus atroces.

Pourtant, l'ignorance n'est pas le repos de l'âme ; l'imbécile n'est pas aussi heureux qu'on le croit, une interrogation le réveille: «Où vas-tu? Quel est le sens du chemin que tu prends ? Où te conduit cette vie ? »

La conscience de notre ignorance pourrait être salvatrice ; la sagesse ne commence-t-elle pas avec la conscience de notre non-savoir, comme la guérison débute avec la conscience de notre maladie ou de nos difficultés de santé ?

« N'as-tu pas été dominée par un mauvais penchant? »

Qu'est-ce qui «t'incline» à faire ceci plutôt que cela? Qu'est-ce qui te fait pencher vers telle ou telle attitude ?

« Oui ! il faut suivre sa pente, mais en montant », disait Gide.

Il est juste et utile de connaître nos « penchants » - nos attirances comme nos répulsions -, afin de ne pas en devenir les esclaves... de ne pas être asservis par eux.

Il semblerait ici que l'âme n'ait pas résisté à ce qui la fait pencher :

« Tu étais sans discernement, et tu as été asservie. »

Ce qui lui a manqué, c'est cette *diacrisis,* ce discernement qui lui permet de ne pas s'identifier à son penchant, de ne pas se prendre pour ce qui nous «incline». Nous «avons» des désirs, nous ne « sommes » pas ces désirs : cette confusion est bien aussi de l'ignorance, le mauvais mélange de notre être comme sujet avec les objets de son désir.

Le discernement commence par une séparation : ce que je suis - ce que je ne suis pas ; ce que je désire - ce que je ne désire pas.

Cela n'est évidemment pas toujours aussi clair, et les excuses ne manquent pas pour se reconnaître « mélangé », mélange de conscient et d'inconscient d'abord.

Étrangement, le climat de l'ignorance peut être entretenu par toutes sortes de pseudo-savoirs qui nous justifient et nous déculpabilisent à bon prix, nous rendant de plus en plus irresponsables... Il ne s'agit pas d'enlever à la culpabilité la part de conscience qui lui revient, cette possibilité, justement, de reconnaître et de discerner ses mauvais penchants - ce qui ne veut pas dire les juger, dans le sens de condamner ou de culpabiliser, mais les connaître suffisamment pour ne pas en devenir les jouets faciles.

Le passage de l'animal à l'humain passe par le discernement, par cette capacité d'estimer et de juger positivement ou négativement ses actes.

Un chimpanzé peut réaliser des « œuvres d'art », remarquables pour certains, tant ses pattes sont agiles à jouer avec les couleurs, mais on ne peut pas lui demander la moindre estimation, le plus petit jugement ou discernement sur ce qu'il vient de produire[85].

L'Évangile de Marie nous rappelle qu'une multitude de singes savants ne vaut pas un seul homme capable de

discernement. Mais le monde tel qu'il est actuellement n'est-il pas le cirque ou la jungle où « régnent » les singes les plus savants ?

L'homme aime suivre ce penchant qui le ramène à l'animal qu'il était et qu'il est encore, pour s'épargner l'épreuve de la connaissance et les exigences du discernement.

«Ne pas vouloir savoir» est l'arme la plus puissante et la plus destructrice, c'est l'« internationale des lâches du monde entier », qui « ignorent » tout des injustices et des crimes qui se passent à leur porte.

«Nul n'est censé ignorer la loi»; nul n'est censé ignorer l'autre qui souffre; nul n'est censé ignorer son frère; nul... et tous font de leur imbécillité, de leur lâcheté, de leur ignorance leurs droits d'être irresponsables...

L'Évangile de Marie n'est pas loin de nous dire ici la même chose que les traditions de l'Inde : la cause de tous les maux, c'est l'ignorance ; c'est elle qui nous asservit et nous rend indifférents, c'est le mauvais climat de toutes nos bonnes consciences !

1 ***L’âme dit alors :***
2 ***«Pourquoi me juges-tu? Moi je n’ai pas jugé.***
3 ***On m’a dominée, moi je n’ai pas dominé;***
4 ***on ne m’a pas reconnue,***
5 ***mais moi, j’ai reconnu***
6 ***que tout ce qui est composé sera décomposé***
7 ***sur la terre comme au ciel.»***

Le psychisme est toujours doué pour se trouver des excuses : « Ce n’est pas moi, c’est ma sœur! » C’est écrit dans le livre de la Genèse. « C’était écrit ! » Qu’on invoque les drames de sa petite enfance, les saintes Écritures, Dieu ou le destin... d’où vient au psychisme ce besoin fou de se croire innocent ? Il ne s’agit pas non plus de se croire coupable « de tout et pour tous », mais seulement - grâce à un peu plus de lucidité, de courage et de connaissance - de se savoir responsable.
Responsable de ses actes, de ses paroles, de son désir, de sa vie. C’est trop pour un petit moi et une grosse psyché, si chargée de mémoires : L’âme dit alors :

« Pourquoi me juges-tu ? Moi je n’ai pas jugé. »

La psyché dit vrai, elle n’a pas le discernement, c’est le *noûs* qui le possède, ainsi que la vision de ce qui est et de ce qui n’est pas[86]. Ce qu’elle oublie ou omet de préciser, c’est qu’il ne tient qu’à elle de se tourner vers le *noûs*, d’accueillir sa lumière, et d’entrer ainsi dans un autre climat, où l’innocence n’est pas synonyme d’ignorance, mais d’intégrité, d’unité des actes et des paroles, avec ce que l’on sait et ce que l’on est, même si ce que l’on sait est toujours partiel et ce que l’on est toujours imparfait.

« On m’a dominée, moi je n’ai pas dominé. »

Le psychisme reconnaît qu’il a été dominé par les circonstances et les événements, l’environnement.

Il se reconnaît comme le jouet de ces circonstances plus que le joueur. « Moi je n’ai pas dominé », je n’ai pas mené le jeu; mais au moins je n’ai pas fait de mal, je me suis laissé faire.

On reconnaît là l’essence passive de la psyché, qui ne manque pas de beauté lorsqu’elle s'offre à l’orientation du *noûs*, qui ne manque pas non plus de mollesse lorsqu’elle se laisse entraîner par les plus bas instincts et les plus faciles sollicitations.

Pourtant :

« On ne m’a pas reconnue, mais moi, j’ai reconnu que tout ce qui est composé sera décomposé sur la terre comme au ciel. »

Pourtant, il y a cet éclair de lucidité, cette étincelle du *noûs* qui est, comme le diront plus tard les mystiques, « la fine pointe de l’âme », il y a cette conscience métaphysique du néant, et de la vanité de toutes choses, rien n’échappe à la clarté de cette « étincelle de l’âme ».

Tout ce qui est terrestre, tout ce qui est céleste, tout cela est créé, rien de tout cela n’a d’existence par soi-même, comme le dit le prologue de saint Jean : « *Sine ipsum, nihil*» « Sans Lui, rien. »

Sans le Logos, l’information créatrice, rien n’existe vraiment. Le psychisme au cœur même de ses aliénations, de ses identifications, dans la torpeur et l’hébétude qui caractérisent ce climat de l’ignorance, a droit à l’évidence de sa nullité, « évidence paradoxale » qui est aussi libération, puisqu’elle conduit à cet amour détaché, sans illusions, qui lui permettra d’affronter les remous de son âme dans ce quatrième climat, qui récapitule en l’empirant ce que déjà elle vient de traverser.

Page 16

1 ***Libérée de ce troisième climat, l’âme continua de monter.***
2 ***Elle aperçut le quatrième climat.***
3 ***Il avait sept manifestations.***
4 ***La première manifestation est Ténèbre;***
5 ***la seconde, Convoitise ;***
6 ***la troisième, Ignorance;***
7 ***la quatrième, Jalousie mortelle.***

Curieusement, cette lucidité quant à son néant, qui permettait à l’âme de sortir du troisième climat - cette ignorance, dans laquelle elle risquait de s’endormir -, ne va pas la conduire cette fois au dégoût et au désespoir - symbolisés dans notre texte par la Ténèbre, mais davantage à la colère, à la révolte.

Du point de vue d’une psychologie « close sur elle-même », sans ouverture à une autre dimension (symbolisée dans notre texte par le *noûs* et le Pneuma), il y a là quelque chose de tout à fait logique : c’est la révolte, la colère provoquées par notre impuissance même, n’être rien alors que l’on voudrait être à tout prix quelque chose.

C’est la colère d’un enfant[87] qui n’a pas la force de soulever un poids qui ne posera aucune difficulté à un adulte ; si l’enfant accepte de n’être qu’un enfant, il n’y aura pas de colère.

Si le psychisme accepte de n’être qu’un psychisme, si la créature accepte de n’être qu’une créature, il n’y aura pas plus de problème que de colère ou de révolte ; mais si l’enfant n’accepte pas son âge, si le psychisme n’accepte pas ses limites, si la créature veut se prendre pour le Créateur, tout en sachant intuitivement qu’elle ne l’est pas,

il y aura dans l'âme un climat de revendication, de violence, d'agitation qui mime l'Agir, de roulement « de mécaniques » et de tambours, qui miment la force d'une armée qui n'existe pas.

Faire du bruit avec son violon, ce n'est pas encore jouer de la musique ; l'âme s'agite, fait du bruit pour se donner une illusion d'existence, et cette illusion se sert des manifestations qu'elle connaît bien déjà : elle s'enténèbre, prend plaisir à insulter un Créateur qui l'aurait produite si misérable, elle s'enfonce dans toutes sortes d'envies et de convoitises ; elle fait l'inventaire de tout ce qui lui manque et ce qu'elle « n'a pas » ou « n'est pas » lui devient infiniment plus précieux que ce qu'elle est ou possède déjà ; elle se complaît dans le non-savoir et l'ignorance plutôt que de faire l'effort d'une étude et de quelques investigations pour un peu « comprendre » et s'approcher du sens à donner à ses avenirs.

Ces trois manifestations de la colère, nous les connaissons déjà, nous les avons analysées comme climats, où l'âme de Myriam aurait pu se perdre ; ne ressemblent-ils pas à tous ces « démons » que nous avons également évoqués, dont l'Amour l'aurait délivrée ?

Le quatrième climat que nous appelons « colère » est, pour les Anciens, le pire des démons, car il aliène vraiment l'âme : elle ne se possède plus, elle ne se reconnaît plus ; il n'y a plus de disponibilité en elle - au sens propre du terme, elle est « possédée ».

Combien, après un acte ou un accès de colère, diront : «Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, ce que j'ai fait. Ce n'est pas moi, j'étais possédé. »

Ce terme de possession convient bien également à la quatrième manifestation qui exprime les violences du climat psychique que nous étudions : la Jalousie. L'Évangile de Marie précise : «Jalousie mortelle ».

Y aurait-il une jalousie qui ne soit pas mortelle ? Qu'en est- il de celle qu'on attribue à Dieu lui-même et qui provoque justement sa colère ?

> «Ne suivez pas d'autres Dieux [...]. Car c'est un Dieu jaloux que YHWH ton Dieu qui est au milieu de toi. La colère de YHWH ton Dieu s'enflammerait contre toi et Il

te ferait disparaître de la face de la terre [...] » (Dt 6, 14-15).

On se souvient que, pour certains gnostiques, le Dieu du Premier Testament n'est pas le « vrai Dieu », mais un mauvais démiurge, un démon créateur de ce monde corrompu. On lui attribue tous les défauts, tous les climats qui agitent le Méchant Esprit, et particulièrement la jalousie et la colère...

Est-ce Dieu, YHWH, « Celui qui Est ce qu'il Est », ou le diable, Shatan, « l'Obstacle à Être ce que l'Être est », qui est jaloux et colérique?

Peu importe, dans un cas comme dans l'autre, ce sont les énergies de la psyché, les climats d'un sujet que l'on projette à l'extérieur, avec une certaine tendance à les matérialiser et à les « objectiver ».

Projeter de la jalousie et de la colère en Dieu nous semble appartenir à un stade d'évolution psychique assez avancé. L'âme est en quelque sorte capable de reconnaître la présence de l'Être dans des manifestations qui lui font peur; elle discerne de la lumière dans l'ombre, de la force dans la colère, de l'amour dans la jalousie.

Ne rien reconnaître de «positif» dans ces manifestations négatives de l'Être risque de devenir plus aliénant : le mal est alors totalement mauvais, il n'y a aucun espoir de n'en tirer aucun bien. En outre, c'est donner au mal une puissance égale à celle de Dieu, et nous retombons dans les perspectives dualistes où s'opposent les forces de lumière et les forces de ténèbres : le bon Dieu et le mauvais démiurge, perspectives et dualités dont 1'âme dans son voyage tente justement de sortir.

Dans la pensée biblique, la jalousie de YHWH peut être interprétée comme une manifestation de Son amour, dans le sens où on « imagine » en Lui un père, une mère, jaloux du bien-être de ses enfants et qui supporte difficilement de les voir se pervertir et s'égarer dans des actes et des modes de vie qui ne peuvent pas les rendre heureux.

C'est d'ailleurs ce qui est précisé dans la suite du texte que nous venons de citer :

«Vous garderez les commandements de YHWH votre Dieu, ses instructions et ses lois qu'il t'a prescrites, et tu feras ce qui est juste et bon aux yeux de YHWH afin d'être heureux [...] » (Dt 6, 17-18).

YHWH est jaloux lorsque les hommes cherchent la paix et le repos dans des réalités qui ne peuvent pas les leur donner, lorsqu'ils s'attachent à des illusions et les prennent pour la Réalité. Ils ne peuvent pas alors être heureux, ils peuvent peut-être connaître le plaisir, qui précède la désillusion, mais non le bonheur durable, fondé sur la relation aimante et fidèle avec l'Être même.

La colère de Dieu serait alors à considérer comme une sorte de « justice immanente » ou, comme le dit l'Enseigneur dans l'Évangile de Marie: la conséquence de nos actes. Pour prendre un exemple trivial, la colère d'un « foie ivrogne » s'appellera « grosse bile » ou « cyrrhose » ; la colère d'un commerce avide et injuste s'appellera « faillite » ; la colère d'une société où est entretenue la violence des éléments qui la constituent ne peut conduire qu'à la guerre ; ne disons rien des conséquences «cosmiques» ou plus simplement terrestres, issues de nos folies ou inconsciences politiques.

Certains n'ont pas manqué d'écrire, dans certains pays, que la colère de Dieu s'appelait Tchernobyl.

« On a le Dieu qu'on mérite » est une autre façon de dire qu'« on récolte ce que l'on sème ».

De ces mauvais climats, que sont la jalousie et la colère, nous pouvons sans doute tirer quelque chose de bon, si on mesure les enchaînements de causes et d'effets qui nous y conduisent, et, pendant qu'il est encore temps, proposer le discernement et les actes nécessaires sinon à notre « salut », du moins à notre santé et à un mieux-être.

Mais l'Évangile de Marie ne parle pas de la colère ou de la jalousie de l'Être, conséquences d'un comportement où sa primauté et le Bien qu'il veut nous communiquer ne seraient pas reconnus ; l'Évangile de Marie nous parle d'un climat de l'âme qui est « jalousie mortelle », désir de possédera exclusivement » ce à quoi on est attaché, que ce soit une propriété, un enfant, une personne.

II s’agit d’un attachement à une réalité qu’on ne partage pas et qu’on ne veut à aucun prix partager. Et, s’il arrive « par malheur » que cette réalité nous échappe, la colère n’est pas loin pour nous faire « écharper » ce qui nous échappe ou ce qui provoque « la fuite » de ce que nous considérons comme notre bien particulier, propre, inaliénable et à perpétuité.

Cette exclusion de tout partage, de toute relation avec ce qui nous est cher et à quoi nous sommes attachés, est réellement « mortelle », puisque cela « tue » toutes formes de relation autres que la possession.

Le jaloux, dans une relation interpersonnelle, fait de l’autre un objet : ce n’est plus une personne, c’est sa « chose ». Il tue en lui la possibilité de rencontrer l’autre comme sujet, comme liberté capable de s’ouvrir à d’autres libertés et à la rencontre d’autres sujets, sans rien perdre du caractère unique et irremplaçable de l’intimité qu’ont pu établir entre eux deux sujets. Ils se sont donné leur parole non pas pour s’aliéner, ou se rendre dépendants, mais pour s’affirmer capables de fidélité, tout en veillant à ce que l’autre garde et épanouisse sa liberté.

Dans le rituel du mariage, dans le christianisme orthodoxe on se couronne l’un l’autre, on ne se met pas « la corde au cou ». L’anneau au doigt est symbole d’une alliance, jamais d’une dépendance.

Or il ne peut y avoir alliance qu’entre deux libertés qui, par leur vie commune, auront à se conduire l’une l’autre vers leur propre autonomie, maturité et indépendance - ce qui suppose évidemment d’être délivré de ce climat qui empoisonne les relations humaines : la « jalousie mortelle ».

Cette jalousie qui est le contraire de la confiance mutuelle. Et, là où, entre deux êtres, il n’y a plus de confiance, ce ne sont pas seulement la jalousie et la colère qui prennent la place, c’est la mort[88].

La jalousie est « homicide », en ce sens où elle est incapable de respect et de reconnaissance de ce qu’il y a d’Humain dans l’Autre, d’inaliénable.

La jalousie réduit l’autre à n’être qu’une matière, et nous réduit nous-mêmes à n’être que cette matière en éruption

dont les laves ne laissent derrière elles que tristesses et cendres.

Mais, de la même façon que nous avons pu évoquer la jalousie de YHWH, il existe parfois aussi, dans l'homme, de « saintes jalousies » et de « saintes colères », comme lorsque l'Enseigneur chasse les marchands du Temple :

« Vous faites de la maison de prière une maison de trafics. »

Il était « jaloux » de cet espace que l'homme doit garder libre à l'extérieur comme à l'intérieur pour la paix et l'adoration.

Il pouvait être en colère contre tous ces mauvais « calculs » qui nous agitent l'esprit et le cœur et qui nous empêchent de goûter un moment de Don, d'Abandon, de confiance envers la Vie et ce qu'elle nous réserve, à travers les épreuves, sans doute, et toutes sortes de climats hostiles - ce qu'elle nous réserve de palmiers et d'eaux douces.

Pour Myriam de Magdala, cette oasis avait un Nom et un Visage. La mémoire de Son Nom, l'évocation de Son Visage donnaient de la fraîcheur à ses pas, tandis qu'elle avançait dans les déserts brûlants de son âme.

1 ***La cinquième, Emprise charnelle;***
2 ***la sixième, Sagesse ivre;***
3 ***la septième, Sagesse rusée.***
4 ***Telles sont les sept manifestations de la Colère***
5 ***qui oppriment l’âme de questions :***
6 ***« D’où viens-tu, homicide?***
7 ***Où vas-tu, vagabonde? »***

Myriam de Magdala, comme Paul de Tarse par la suite, aurait pu dire regardant sa vie passée et les différents « climats » qui l’animaient :

> « Nous fûmes jadis de ceux-là, vivant selon nos convoitises charnelles, servant les caprices de la chair et des pensées coupables, si bien que nous étions par nature voués à la colère, tout comme les autres [...] » (Eph 2, 3).

Nous le savons, la chair, chez Paul comme chez les autres évangélistes, ne fait pas référence au corps, «Temple de l’Esprit », mais à l’humain psycho-psychique coupé de ses racines noétiques et pneumatiques et ainsi séparé de son Origine ; l’humain autosuffisant en quelque sorte, qui ne veut rien devoir à son Créateur.

Vivre sous l’emprise d’une « humanité purement charnelle » - à qui l’affrontement au réel et à la mort révèle chaque jour son impuissance - provoque de nouveau la Colère.

L’Évangile de Marie, comme l’Épître aux Éphésiens, nous transmet bien ici le même message.

Les sixième et septième climats nous semblent encore plus proches des textes attribués à Paul.

Il faudrait citer une grande partie de la Première Épître aux Corinthiens.

Avant de parvenir à la véritable Sophia, Sagesse de YHWH, « l’Être qui Est celui qu’il Est », il y a des « fausses

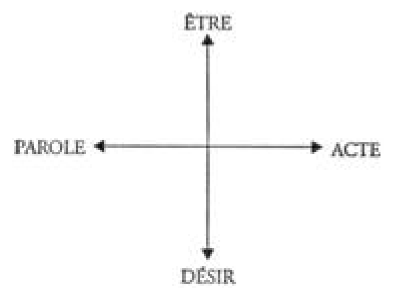
sagesses » à démasquer, sagesses « charnelles » qui, aux yeux du monde, ont toutes sortes de pouvoirs ; « rusées », elles parviennent à de multiples reconnaissances, mais, en réalité, elles ne sont que vanités, inflations, ou encore « ivresses ». N'est-ce pas le propre de l'ivresse de nous mettre dans des états ou des « climats » où on s'arroge des pouvoirs et des connaissances qui ne sont pas les nôtres : « La grenouille se gonfle et veut se faire aussi grosse que le bœuf », disait La Fontaine ; puis elle éclate.

Sagesse des mondains, qui cachent derrière la façade brillante des mots les ruines de leurs mœurs, le néant de leur cœur et l'absence même de sagesse qu'ils prétendaient posséder!

« Il est écrit :

Je détruirai la sagesse des sages,
et l'intelligence des intelligents,
je la rejetterai.
Où est-il le sage ? Où est-il l'homme cultivé ?
Où est-il le raisonneur de ce siècle ?
Dieu n'a-t-Il pas frappé de folie la sagesse de ce monde ?
Puisque, en effet, le monde, par le moyens de la sagesse,
n'a pas reconnu Dieu, dans la sagesse de Dieu,
c'est par la folie du message
qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants. [...]
Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Cor 1, 19-25).

La folie de Dieu, c'est la sagesse de la croix, c'est-à-dire la sagesse de l'amour, de l'humain ouvert aux quatre vents, l'Amour de Celui qui, par l'incarnation dans ses actes de son enseignement, « surpasse toute connaissance » et transmet le repos.



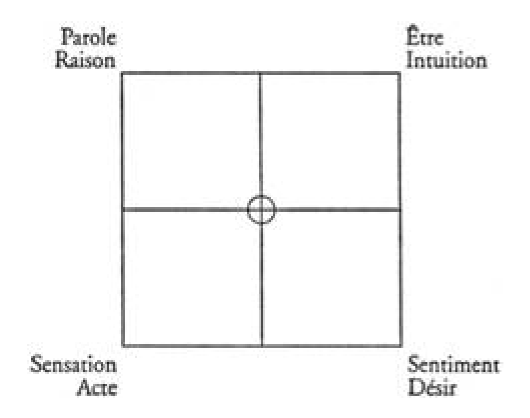
À la sagesse des sophistes et des pharisiens - qui « disent mais ne font pas » - Yeshoua oppose cette vraie Sagesse, dont le désir exprime l'Être, dont la pensée traduit le désir, dont la parole écoute la pensée, et dont l'acte se joint à la parole — sagesse de la croix ou encore du quaternel, qui est incarnation de toutes les dimensions de l'homme :

La « Conjonction » de ces opposés se rencontre au cœur, Sagesse de l'Amour.

Dans les approches plus contemporaines, nous retrouvons cette Sagesse, manifestation de la croix et du quaternel, dans lequel s'intégrent et se rencontrent les facultés de l'humain.

Le Centre sera appelé ici le Soi. Plénitude de l'homme, revenu de ses dispersions, de ses dualismes et de ses oppositions, l'homme « rassemblé », ré-harmonisé pour constituer l'Humain. L'Évangile de Marie, comme certains courants de la psychologie contemporaine, appelle maladie ou malheur cette disharmonie de nos fonctions ; chacune des composantes de notre être s'exerçant souvent dans une suffisance et un mépris des autres composantes, inscrivant là aussi de la « colère », de la division dans nos comportements, fatale à notre santé, puisque chaque «

partie » (sentiment, raison, intuition, sensorialité) du composé humain ne peut s'épanouir que dans sa relation harmonieuse avec le tout.



Il importait que l'Évangile de Marie insiste sur cette distinction entre sagesse ivre et sagesse rusée, sagesse folle du monde et véritable sagesse, puisque Myriam de Magdala sera considérée par la tradition du premier christianisme comme une incarnation de la Sophia, la Véritable Sagesse, celle qui peut alors, dans l'histoire et la méta-histoire, épouser le Logos.

L'accès à cette vraie Sagesse est celui de l'Accomplissement, de l'entièreté, et suppose la traversée des sagesses illusoires, pièges que symbolisent les cinquième, sixième et septième climats négatifs ou démons qui « oppriment l'âme ».

> « C'est bien de Sagesse que nous parlons parmi les "accomplis", mais non d'une sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde, voués à la destruction. Ce dont nous parlons au contraire, c'est d'une Sagesse de Dieu, mystérieuse[89], demeurée cachée. Celle que, dès avant les siècles, Dieu a par avance destinée pour notre gloire, celle qu'aucun des princes de ce monde n'a connue. S'ils l'avaient connue, en effet, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la Gloire. Mais, selon qu'il est écrit, nous annonçons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est

pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui L'aiment » (1 Cor 2, 6-9)[90].

Ceux qui ne L'aiment pas, non seulement ne peuvent avoir accès à cette Sagesse, mais ils demeurent dans la colère, comme des enfants qui piétinent le cadeau d'une personne qu'ils détestent et qui pourtant peut les aimer.

Telles sont les sept manifestations de la Colère
Qui oppriment l'âme de questions :
« D'où viens-tu, homicide ?
Où vas-tu, vagabonde[91] ? »

L'âme qui aurait succombé à ces sept climats est considérée non seulement comme «vagabonde» ne sachant où aller, désorientée, puisque ayant perdu l'orient du *noûs* et du Pneuma, mais elle est également nommée «homicide», comme si la négation de la dimension noétique et spirituelle de l'être humain était un meurtre, la destruction de ce qui constitue celui-ci comme « réellement » humain, plus qu'une plante, qu'un animal savant, singe qui mime la sagesse, folle grimace. L'homme est capable d'une autre Sagesse, *capax Dei,* « capable de Dieu » et d'intimité avec son Créateur ; le priver de cela, c'est non seulement le priver du meilleur de lui-même, c'est le priver de son essence.

La psychologie tournée sur elle-même aurait-elle le pouvoir de tuer et de détruire dans l'homme le plus humain ?

Il est vrai que certaines psychologies, qui ne veulent connaître rien d'autre que le psychisme et les mémoires qui constituent notre inconscient, auront tendance à réduire, par exemple, l'amour à une démangeaison de nos glandes, ou l'illumination à une excitation de nos synapses, et à prendre les supports biologiques ou nerveux du sentiment pour le sentiment lui-même.

Ceux que le terme d'« homicide » impressionne pourront se contenter de celui de «castration», car il s'agit bien de «se couper » d'une dimension de l'être humain, sans laquelle on ne peut pas vraiment devenir un Homme.

Paul de Tarse semble partager ce point de vue, quand il s’adresse à ceux qui vivent encore en climat psychique, sous l’emprise de la chair, de sa colère et de ses jalousies :

> «Pour moi, frères, je n’ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des êtres de chair, comme à de petits enfants dans le Christ. C’est du lait que je vous ai donné à boire, non une nourriture solide; vous ne pourriez encore la supporter. Mais vous ne le pouvez pas davantage maintenant, car vous êtes encore charnels. Du moment qu’il y a parmi vous jalousie et dispute [...] » (1 Cor 3, 1-3)

L’âme répondit :
« Celui qui m'opprimait a été mis à mort;
celui qui m’encerclait n’est plus;
ma convoitise alors s’est apaisée,
et je fus délivrée de mon ignorance.»

Après avoir été « opprimée » de questions - s’interrogeant sur sa place dans le composé humain, et dans l’univers -, après avoir traversé des climats de ténèbre, de convoitise, d’ignorance, de jalousie et de colère et cette folie prétentieuse qui se prend pour de la sagesse, l’âme accède enfin à la délivrance et peut entonner un chant de victoire.

> « Celui qui m’opprimait a été mis a mort ;
> celui qui m’encerclait n’est plus ;
> ma convoitise alors s’est apaisée,
> et je fus délivrée de mon ignorance. »

La psyché tournée vers le *noûs* - le *noûs* tourné vers le Pneuma — n’est plus dans la convoitise et l’ignorance, elle a retrouvé l’ordre harmonieux du composé humain.

L’esprit *(noûs)* de l’âme (psyché) peut se «joindre» de nouveau à l’Esprit de Dieu (Pneuma).

Il est intéressant de remarquer, chez Paul de Tarse, la même distinction entre l’homme psychique, qui est un homicide ou un homme mort (mortel), et l’homme spirituel - qui est un Souffle vivant, habité par l’Esprit (Pneuma) -, qui « sonde tout », jusqu’aux profondeurs de Dieu, et qui, à la différence de l’homme psychique, ne peut être compris ni jugé par personne.

> «Ainsi en est-il de tout homme qui est né de l’Esprit *[Pneuma].* On ne sait ni d’où il vient ni où il va » *[disait déjà l’Enseigneur dans l’Évangile de Jean (Jn 3,7 8).]*

Paul précisera :

> « L'Esprit (Pneuma), en effet, sonde tout jusqu'aux profondeurs de Dieu - qui donc entre les hommes sait ce qui concerne l'homme, sinon l'Esprit [Pneuma][92] qui est en lui ? De même, nul ne connaît ce qui concerne Dieu, sinon l'Esprit [Pneuma] de Dieu. Or nous n'avons pas reçu, nous, l'esprit du monde [*Pneuma ton kosmon*], mais l'Esprit qui vient de Dieu [*to Pneuma to ek tou Théou*], pour connaître les dons gracieux que Dieu nous a faits. Et nous en parlons non pas avec des discours enseignés par l'humaine sagesse, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit, exprimant en termes spirituels des réalités spirituelles[93]. L'homme psychique n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître, car c'est spirituellement qu'on en juge. L'homme spirituel[94], au contraire, juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne» (1 Cor 2,10-15).

L'âme de Myriam, devenue « spirituelle », participe à cette souveraineté et à ce « dégagement », qui est liberté retrouvée. Si les apôtres, par la suite, la jugent, c'est qu'ils sont encore psychiques et charnels, esclaves d'un esprit mortifiant et mortifère.
« Quant à nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères.

Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.
Quiconque hait son frère est un homicide ; or vous savez qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jn 14,15).

Il est étonnant de retrouver, dans un texte de Jean, les termes mêmes de l'Évangile de Marie. La sagesse mondaine, c'est la sagesse sans amour ; cette sagesse jalouse et rusée est homicide, elle n'a pas le Souffle de Vie (Pneuma) en elle.

La Sagesse (*Sophia*) de l'amour (*agapê)* est inconditionnelle, sans limites, elle n'est plus « encerclée », limitée par les objets vers lesquels elle peut se porter ; elle est toujours plus large que ce qu'elle contient : aussi, elle

n’enferme pas, elle ne possède pas, ne convoite pas ce qu’elle aime.

On pourrait se poser la question : un amour sans convoitise, sans désir, est-il possible ?

Psychiquement, non. Il ne faut pas être grand psychologue pour dire que tout amour est intéressé, consciemment ou inconsciemment. On aime pour être aimé, c’est le minimum, et ce n’est pas encore vraiment de la convoitise.

« Psychiquement », il n’y a pas d’amour gratuit, non attaché ou désintéressé, cela est clair. Il est bien question ici d’un Tout Autre Amour, ou d’un Tout Autre Désir : un amour spirituel (pneumatique), l’Amour même que Myriam a pu rencontrer dans les yeux et sur les lèvres de son Rabbouni, Yeshoua.

Elle le dit bien : « Ma convoitise » (on pourrait traduire « mon désir ») « s’est apaisée » ; cela ne veut pas dire qu’il n’y a plus de désir : si Myriam de Magdala a éveillé son esprit *(noûs)* et est inspirée par l’Esprit de Dieu *(Pneuma),* tant qu’elle demeure dans cet espace-temps, elle n’en a pas moins une âme ou une psyché.

Mais cette âme, ce psychisme est apaisé ; il n’est plus une entrave à la vision de « ce qui est » et à la juste relation avec « ce qui est » *(agapé)* ; elle est délivrée de cette « tension » qui demeure plus ou moins dans nos amours, tant que nous n’acceptons pas l’autre dans sa différence et dans son « droit » à ne pas nous aimer, à nous quitter... Elle est délivrée de cette ignorance qui fait de l’Autre un objet que l’on pourrait « posséder » « avoir pour la vie », alors qu’il est sujet, inaliénable liberté, « amour pour la vie ».

1 « Je suis sortie du monde grâce a un autre monde;
2 une représentation s'est effacée
3 grâce à une représentation plus haute.
4 Désormais, je vais vers le Repos
5 où le temps se repose dans l'Éternité du temps.
6 Je vais au Silence. »
7 Après avoir dit cela, Marie se tut.
8 C'est ainsi que l'Enseigneur s'entretenait avec elle.

De même qu'on ne peut être libéré d'un amour que par un plus grand amour, on ne peut être délivré d'une représentation du monde que par une représentation du monde plus haute, ou plus vaste ; c'est ainsi d'ailleurs que la science progresse.
Nous pourrions dire la même chose en ce qui concerne l'anthropologie, c'est à partir d'une vision de l'homme moins fragmentaire, moins « atomisée », ou plus complète, que l'homme peut évoluer, et par voie de conséquence le monde dans lequel il vit et qu'il façonne à son image. Un monde meilleur suppose une meilleure anthropologie. L'Évangile de Marie, comme d'autres Évangiles, peut nous aider à perfectionner notre représentation de l'homme, puisque, dans la personne même de l'Enseigneur, nous avons une image privilégiée de l'Homme accompli, à l'image et à la Ressemblance de Dieu — mieux encore, l'Homme-Dieu ou le Dieu-Homme.

«Je suis sortie du monde grâce à un autre monde. »

Le monde de l'âme, uni au monde du *noûs* et du Pneuma, découvre un autre monde.

Changer de monde, c'est changer de regard ; les yeux charnels et les yeux spirituels ne voient pas la même réalité.

Nous avons noté que, chez Myriam de Magdala, le passage du matériel au spirituel avait été rendu possible grâce à la découverte de l'Imaginal, cet « entre-deux-mondes » qu'elle était devenue capable de percevoir grâce à l'éveil de son *noûs.*

L'Imaginal, disions-nous, est le lieu « où se corporalisent les esprits et où se spiritualisent les corps » ; à l'idée d'une nature homogène se substitue la représentation d'une hiérarchie de «climats», depuis le climat des plus lourdes matières, jusqu'aux climats des réalités les plus subtiles.

Les différents récits des voyages de l'âme de la Magdaléenne nous ont permis, sinon de «voir» et d'expérimenter ces climats, du moins de les visiter, avec le recul, l'ironie ou l'intérêt de nos modes habituels de pensée.

« La distinction entre Imaginaire et réel vaut pour la réalité sensible, ou pour la réalité hitorique, comme distinction du vrai et du faux, du nécessaire et de l'impossible.

Elle ne vaut pas pour le monde Imaginal, qui n'est pas un possible, mais un degré d'existence “supérieur” au possible[95]. »

Les réalités imaginales ne sont pas plus faibles en être que l'histoire. Nous dirions, au contraire, qu'il ne peut y avoir d'histoire que si celle-ci est habitée par cette capacité de la transcender, de la regarder du dedans et de plus haut.

Ceux qui font l'histoire, ce sont ceux qui opèrent une « fracture » dans l'écoulement déterministe de leur temps, ceux qui seront, comme Myriam ou comme Yeshoua — et comme bien d'autres, à l'origine de toutes les grandes traditions spirituelles -, des échardes de lumière dans la chair opaque de notre histoire ; des *kairos,* des Instants, qui introduisent dans le *chronos* (selon le mythe : le Temps qui dévore ses enfants) la verticalité et l'ouverture qui « sauve » :

« Une représentation s’est effacée
grâce à une représentation plus haute. »

Représentation du temps, du monde et de l’homme; l'Imaginal n’étant lui-même qu’un moment de ces diverses représentations à travers lesquelles, le *soma*, la psyché, le *noûs* et le Pneuma doivent vivre leur « passage » *(pessah* : Pâques, en hébreu).

« Désormais, je vais vers le Repos » (*anapausis*).

Le but d’une semaine de travail, c’est le Shabbat, qui, étymologiquement, signifie «arrêt», l’arrêt du faire, du produire, du penser, l’arrêt du temps…

L’homme à l’Image de YHWH sait se poser, se reposer, se goûter lui-même en tant qu’être, sans preuve de son existence, sans besoin de manifestations.

La difficulté pour la psyché, c’est que **«** ce climat est sans climat», elle manque de toutes les sensations, émotions, pensées et même intuitions dans lesquelles elle pourrait « se sentir » exister. Même l’amour ne se « sent plus » aimer, et c’est là son lieu ultime, la vérification de son authenticité : est-il encore capable d’aimer lorsqu’il ne se « sent plus » aimer ? Généralement on aime se sentir amoureux, et on appelle cela aimer, c’est-à-dire s’aimer soi-même au moyen d’un autre. Il s’agirait ici d’aimer l’autre pour lui-même, le psychisme reposé, ne sentant rien de spécialement « émouvant » (« mis en mouvement»).

Aristote avait raison de dire que la contemplation est acte pur, moteur immobile qui nous rapproche de l’Acte pur, du moteur immobile qui meut les mondes et qui lui-même n’est mû par rien.

Myriam est en chemin vers cet Acte pur, sans autre agir que la gratuité de son amour, qui est l’Être même. Là, « le temps se repose dans l’Éternité du temps ».

L’éternité, c’est le non-temps, l’absence de temps; rien à voir avec une immortalité où le temps s’écoule à une autre vitesse, beaucoup plus lente, qui n’en finit pas, où on pourrait imaginer de l’ennui.

Pour qu'il y ait de l'ennui, il faut qu'il y ait du temps. Dans l'Éternité, il n'y a pas de temps ; dans le temps, seul l'instant, vécu dans sa plus haute intensité, peut se faire une idée de l'Éternité, une image ou une représentation toujours fugace et relative.

Le Fils éternel en nous, c'est le Fils de l'instant, c'est dans cet Instant que l'âme de Myriam va connaître ses noces avec l'Éternité, dans le Silence :

« Je vais vers le repos », « je vais au Silence », dit-elle, dans un même Souffle « qui vient d'ailleurs et qui va ailleurs », car tout ce qui est de l'ici et du maintenant est encore du temps.

Le silence *(en sigei : hn noukarôf),* chez les Anciens, c'est « le sein du Père », c'est la transcendance au cœur de l'immanence.

Ignace d'Antioche nous précise bien que le Verbe (le Logos) vient du Silence et retourne au Silence (le Père). Entre le Silence de l'Origine et celui de la fin, il y a le temps d'une parole *(logos)* et d'un Souffle (le Pneuma), que l'homme *(noûs,* psyché, *soma)* peut, par une participation qui sera sa béatitude, tenter d'appréhender.

Clément d'Alexandrie tint aussi ces propos étranges et beaux:

« Silence, dirent-ils, Mère de tous les êtres émis par l'Abîme, pour autant qu'elle n'a pu s'exprimer sur l'inexprimable, a gardé le silence: pour autant qu'elle a compris, elle l'a nommé, l'incompréhensible[96]. »

Nous retrouvons ici la grande tradition apophatique des Pères[97] : YHWH demeure incompréhensible, inaccessible ; ce que nous connaissons de Lui, ce sont Ses Noms, Ses qualités, Ses reflets - Grégoire Palamas dira Ses « énergies », à savoir le Fils et le Saint-Esprit ; l'Essence demeure inaccessible.

Du soleil nous connaissons les rayons, le cœur du soleil - là même où sa lumière est la plus dense - nous est à jamais caché. « Le cœur de la lumière est noir », disent les physiciens et les mystiques; ce qu'il faut prendre comme des analogies, non comme des concordismes, pour nous dire que, dans le domaine de la matière comme dans celui

de l'esprit, l'essentiel nous échappe. Ce qui peut nous en approcher, c'est le silence et le repos.

On comprend alors pourquoi :

« Après avoir dit cela, Marie se tut. »

Il est en vain de vouloir trop parler du silence et de l'ineffable, même si c'est parfois le rôle de la parole de nous y conduire. Nous nous sommes tout dit, il ne nous reste plus qu'à communier.

« C'est ainsi que l'Enseigneur s'entretenait avec elle. »

Ces entretiens du Logos et de la Sophia ont laissé dans le monde des échos ou des traces de paroles et de silences :

« Heureux ceux qui entendent les paroles de l'Enseigneur, plus heureux encore, ceux qui entendent Ses silences. »

Entre Myriam et Yeshoua, il y avait sans doute des sentiments, des sensations, des paroles, des intuitions partagés ; il y avait aussi des silences... C'était leur communion, leur prière commune, lorsque, s'éloignant des disciples bavards, ils écoutaient ensemble les remous de Kinnereth (la mer ou le lac de Tibériade) et les abîmes étoilés, l'Image sombre où enfin il n'y avait plus que Rien à voir - Rien vivant, féconde Vacuité, qu'au matin, pour s'en souvenir, ils appelaient « le Père ».

1 ***André prit alors la parole et s'adressa à ses frères:***
2 ***« Dites, que pensez-vous de ce qu'elle vient de raconter ?***
3 ***Pour ma part, je ne crois pas***
4 ***que l'Enseigneur ait parlé ainsi;***
5 ***ces pensées diffèrent de celles que nous avons connues.»***
6 ***Pierre ajouta :***
7 ***« Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu***
8 ***ainsi, avec une femme,***
9 ***sur des secrets que nous, nous ignorons ?***
10 ***Devons-nous changer nos habitudes;***
11 ***écouter tous cette femme ?***
12 ***L'a-t-Il vraiment choisie et préférée à nous?»***

Myriam se tait. Son silence, autant que ses paroles, irrite les disciples ; sa paix témoigne de la Présence de Celui qui l'habite. L'enseignement qu'elle délivre sur le voyage de l'âme et ses péripéties à travers ses différents climats leur semble imagination ordinaire. Sa connaissance du *noûs* et du Pneuma, la différence qu'elle reconnaît entre l'homme simplement psychique - « auditeur de la parole » comme eux - et l'homme noétique et pneumatique, capable de vision, les intriguent cependant.

L'Enseigneur l'aurait-Il conduite dans des Espaces de Repos qu'eux, des hommes, qui ont mangé, marché, souffert, aimé avec Lui, ignoreraient ! ?

Pierre est toujours particulièrement irrité par les questions de Myriam et les réponses qu'elle dit avoir entendues.

« Pierre dit :

“Mon Seigneur, que les femmes cessent de poser des questions, pour que nous puissions poser les nôtres !”

Jésus dit à Marie et aux autres femmes :

“Laissez donc vos frères mâles poser leurs questions”» *(Pistis Sophia* 377, 14-17).

Au-delà de ces traits de caractère, qui peuvent opposer hommes et femmes dans un même groupe, André prend la parole pour interroger ses amis sur quelque chose de plus grave : l’enseignement transmis par Myriam serait un faux, il risque par conséquent d’induire les disciples en erreur et de les conduire sur des voies autres que celles de l’Évangile :

> « Dites, que pensez-vous de ce qu’elle vient de raconter ? Pour ma part, je ne crois pas que l’Enseigneur ait parlé ainsi ; ces pensées diffèrent de celles que nous avons connues.»

Pour André, il semble évident qu’il s’agit là de racontars, et puis, une anthropologie aussi complexe que celle évoquée par Myriam relève davantage d’une philosophie subtile, qui s’adresse à des gens instruits, pas à des simples pêcheurs des bords du lac de Tibériade. Avec eux, Il parlait en « paraboles », qu’on ne comprenait pas non plus, mais qui laissaient dans le cœur comme une empreinte de connaissance à découvrir « plus tard ».
Matthieu et les autres évangélistes se font l’écho de cette attitude :

> « Tout cela, Jésus le disait aux foules en paraboles, et il ne leur disait rien sans paraboles ; pour que s’accomplît l’oracle du prophète : “J’ouvrirai la bouche pour dire des paraboles, Je proclamerai des choses cachées depuis la fondation du monde[98]” » (Mt 13-34; voir Me 4, 33-34).

L’Enseigneur précise bien pourtant que ces paroles, ces images sont susceptibles d’interprétations et que, pour les aborder, il faut un certain niveau de conscience. Pourquoi Myriam n’aurait-elle pas fait partie de ces disciples privilégiés à qui Yeshoua révèle le sens caché de ces images et le monde qu’elles évoquent : le Royaume, le Règne de l’Esprit (Pneuma) dans l’Homme en devenir :

> «Les disciples, s’approchant de Lui, dirent: “Pourquoi leur parles-tu [à *tes auditeurs*] en paraboles ? C’est que, répondit-Il, à vous il a été donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux, tandis qu’à ceux-là cela n’a pas été donné, car à celui qui a, on lui donnera, et il aura du surplus, mais celui qui n’a pas, même ce qu’il a lui sera enlevé. C’est pour cela que je leur parle en paraboles: parce qu’ils voient sans voir et entendent sans entendre, ni comprendre. Ainsi s’accomplit pour eux la prophétie d’Isaïe : ‘Vous aurez beau entendre, vous ne comprendrez pas, vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. C’est que l’esprit de ce peuple s’est épaissi, ils se sont bouché les oreilles, ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n’entendent, que leur esprit ne comprenne, qu’ils ne se convertissent et que je ne les guérisse.’ Quant à vous, heureux vos yeux, parce qu’ils voient, heureuses vos oreilles parce qu’elles entendent. En vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont souhaité voir ce que vous voyez, et ne l’ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l’ont pas entendu[1].” » (Mt 13, 10-16)

Cette parole de l’Enseigneur peut sembler dure, et injuste :

« À celui qui a, on donnera, à celui qui n’a pas, on enlèvera même ce qu’il a. »

Elle est pourtant évidente à différents niveaux.

À celui qui a en lui de l’intelligence et de l’amour, tout semble donné ; à celui qui n’a pas en lui cette intelligence

et cet amour pour aborder l’Etre, les êtres et les choses, tout semble enlevé, rien n’a de saveur, ni de sens.

À un second niveau - plus proche sans doute de l’anthropologie de l’Évangile de Marie, mais qu’on retrouve bien dans les Évangiles de Matthieu, Marc et Luc, à ceux qui n’ont que des sens charnels le Royaume de l’Esprit (Pneuma) échappe ; ils ne voient le monde que dans son « épaisseur » : ils ne voient pas ce qu’il peut avoir de léger ou de subtil ; ils n’ont pas cette vision, qu’ont parfois les poètes, du « visible entouré d’invisible », quand ils touchent l’impalpable dans les objets qu’ils tiennent dans leurs mains[99].

Cette vision du Royaume suppose non seulement l’éveil du *noûs* - dont il est question dans l’Évangile de Marie -, mais aussi celui des « sens spirituels », qui peuvent justement nous mettre en contact avec ce monde entre celui de la matière - le monde tel que nous le connaissons, par l’analyse, le poids et la mesure - et celui de l’Absconditus - le monde totalement immatériel de la pure et claire lumière, le monde divin.

Le Royaume correspondrait à ce *mundus imaginalis* que nous avons évoqué et qui, pour être perçu, demande une intelligence, un amour, une sensorialité même, tout à fait particuliers.

La raison que donne Yeshoua de cet aveuglement et de cette surdité, c’est que le *noûs*[100], l’esprit s’est épaissi, le cœur s’est fermé.

L’œil intérieur étant obstrué, on ne voit plus les choses que de l’extérieur, le regard reste arrêté et enfermé dans leurs apparences et leur « être pour la mort ».

Dans l’Évangile de Matthieu, Yeshoua est particulièrement explicite à ce sujet :

> « La lampe du corps, c’est l’œil. Si donc ton œil est sain, ton corps tout entier sera lumineux. Mais si ton œil est malade, ton corps tout entier sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbre, quelles ténèbres[101] ! » (Mt 6, 22-23).

Le *noûs* des disciples se serait-il éteint? Demeureraient-ils dans ces «climats» évoqués ici par Matthieu, qu'est la ténèbre ou l'ignorance ? D'autre part, notre récit se passe après la Résurrection, et, s'il s'agit de demeurer en relation avec l'Enseigneur, qui a quitté le monde historique, il faut en effet, pour appréhender ce nouveau monde, pouvoir se servir d'autres organes de perception que ceux dont nous nous servons habituellement.

«Ce n'est plus selon la chair que nous connaissons le Christ », dira Paul de Tarse.

Cette page de l'Évangile de Marie reflète bien le « climat » dans lequel vivaient les disciples après la Résurrection : tristesse, peur, refus de croire à la Bonne Nouvelle, surtout si elle est annoncée par des femmes, plus encore s'il s'agit de Myriam de Magdala :

> « Ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, Il apparut d'abord à Marie de Magdala, dont Il avait chassé sept démons. Celle-ci alla le rapporter à ceux qui avaient été ses compagnons et qui étaient dans le deuil, et les larmes ; et ceux-là, l'entendant dire qu'il vivait et qu'elle L'avait vu, ne la crurent pas » (Me 16, 9). « Les autres femmes qui étaient avec elle le dirent aussi aux apôtres ; mais ces propos leur semblèrent du radotage, et ils ne les crurent pas » (Le 24, 10-11).

Du radotage, du bruit que l'on fait avec la bouche, sans importance. Pourquoi y porter notre attention et notre intérêt ? Pierre ajouta:

> « Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu ainsi, avec une femme, sur des secrets que nous, nous ignorons ? Devons-nous changer nos habitudes ; écouter tous cette femme ? L'a-t-Il vraiment choisie et préférée à nous ? »

Le ton de Pierre ne trompe pas, il est réellement choqué qu'une femme puisse ainsi prendre la parole, dévoiler des « secrets » qu'eux, les proches de Yeshoua, ne connaîtraient pas.

Les textes des premiers siècles ne manquent pas à ce sujet : Pierre ne semble pas particulièrement aimer les femmes ; il s'en méfie, même de sa propre fille !

À côté de l'Acte de Pierre du Codex de Berlin, Michel Tardieu nous rappelle à ce propos quelques textes significatifs :

> «Notre frère Pierre fuyait tout lieu où se trouvait une femme. Bien plus, un scandale étant arrivé à cause de sa propre fille, il pria le Seigneur, et le côté de sa fille fut paralysé, pour qu'on ne couche pas avec elle[102]. »

Une autre version du même événement nous est même proposée :

> «Le chef des apôtres, Pierre, fuyait devant un visage de femme. En effet, sa fille étant jolie à voir, et ayant déjà provoqué un scandale à cause de ses belles formes, il se mit en prière et elle devint paralysée[103]. »

Grâce à l'autorité de son père, Pétronille (c'est le nom de la fille de Pierre) mourra « sainte, vierge, martyre ».

La misogynie de Pierre n'explique pas tout. Comme André, ce qui le choque, c'est qu'une femme puisse avoir une primauté sur lui et sur ses hommes, qu'elle en sache plus qu'eux!

Pour un juif de l'époque, c'est quelque chose d'impensable. Comme tout homme pieux, chaque matin, Pierre remerciait Dieu de ne pas l'avoir créé « infirme, pauvre ou femme ».

> « Devons-nous changer nos habitudes ? »

Respecter les femmes ? Leur donner une place, une autorité dans notre communauté ? Ne sont-elles pas créées pour servir ? Pour nous obéir, et nous satisfaire quand nous le leur demandons?

Ces « habitudes » ne sont pas seulement sociales pour Pierre, elles sont aussi religieuses, et le comportement de l'Enseigneur à l'égard des femmes demeurera vraiment

pour lui un mystère, qu'il s'agisse de la Samaritaine, de la femme adultère, ou de Myriam de Magdala, ces femmes qu'il choisit, pour leur révéler «la prière en Esprit et en Vérité» (la Samaritaine), «la Miséricorde et le Pardon du Dieu vivant » (la femme adultère) et enfin la Résurrection (Myriam de Magdala)[104]; l'essentiel même de ce qu'on appellera le christianisme !

Plus prosaïquement, nous pourrions dire que Pierre, « le chef des apôtres », a tout simplement peur des femmes, et c'est à cause d'une femme, d'une servante qui venait se chauffer près de lui auprès du feu, qu'il trahira par trois fois son Maître, ce Maître qu'il avait juré de « ne jamais trahir, quand bien même tous les autres le trahiraient[105]. »

Il ne semble pas que Pierre ait compris la leçon, et il n'est pas sûr qu'elle soit aujourd'hui comprise.

« Devons-nous changer nos habitudes ; écouter tous cette femme ? »

Pouvons-nous porter quelque attention et intérêt à cet Évangile qui est attribué à une femme, sans nier la valeur des autres Évangiles, oser apprendre quelque chose de cette perception féminine de l'Enseigneur ?

« L'a-t-Il vraiment choisie et préférée à nous ? »

N'est-ce pas d'abord un signe de santé « biblique » que de choisir et de préférer une femme plutôt qu'un homme, pour partager son intimité? N'est-ce pas ensuite un signe du réalisme de son humanité ?

Mais l'essentiel est certainement encore plus profond ; avant de vouloir être spirituel, « pneumatique », sans doute faut-il accepter d'avoir une âme (psyché) et un corps *(soma).* L'acceptation de notre dimension féminine et psychophysique est la condition même pour avoir accès au *noûs* ou à la dimension masculine de notre être.

Comme le faisait remarquer Graf Dûrckheim, la découverte ou la redécouverte du spirituel, aujourd'hui comme hier, passe par une réconciliation avec le féminin.

Le but, ce sont les noces du masculin et du féminin: l'Anthropos. Il faut que ces noces commencent en nous au niveau social, au niveau neuro-physiologique (les deux hémisphères du cerveau) et à un plan plus universel (la rencontre pour une véritable alliance, sans opposition et sans confusion entre l'Orient et l'Occident).

Pierre n'est pas encore dans le climat de cette « nouvelle Alliance », proposée par l'Enseigneur ; le « climat » de la jalousie le retient en arrière, dans cette méfiance du féminin qui l'empêche d'intégrer « la part manquante » de son être aimant.

Page 18

1 ***Alors Marte pleura.***
2 ***Elle dit à Pierre :***
3 ***« Mon frère Pierre, qu’as-tu dans la tête ?***
4 ***Crois-tu que c’est toute seule, dans mon imagination,***
5 ***que j’ai inventé cette vision,***
6 ***ou qu’à propos de notre Enseigneur je dise des mensonges?»***

Devant l’incompréhension de Pierre, Myriam retrouve ses larmes, non pas celles - qu’elle connaît bien - de l’amour, de l’émerveillement ou de la séparation, mais celles de l’enfant devant un adulte qui ne le croit pas, au moment même où il ouvre son cœur et dit toute sa vérité:
Elle dit à Pierre :

« Mon frère Pierre, qu’as-tu dans la tête ? »

D’abord elle s’adresse bien à son « frère », on pourrait dire son ami, puisque c’est un des exercices que leur a laissé l’Enseigneur, ne pas se donner de maître ou de rabbin parmi eux : tous sont frères et sœurs, c’est à cet amour fraternel qu’on peut les reconnaître comme Ses disciples. Myriam ne s’adresse pas à Pierre comme à un pape ou à un évêque, pas même comme à un supérieur, qui aurait des droits sur elle, mais comme à un frère qui la blesse et ne la comprend pas.
Pierre est bien « dans sa tête », il n’est pas dans son cœur et qu’a-t-il « dans la tête » ? Du doute, de la suspicion, plus que du discernement. Et qu’a-t-il dans le cœur ? De la jalousie et peut-être même du mépris, en tout cas pas cet « *a priori* de bienveillance » qui permet à

quelqu'un d'écouter un discours avec lequel on n'est peut-être pas toujours d'accord, mais qu'on tente au moins de comprendre...

« Crois-tu que c'est toute seule, dans mon imagination, que j'ai inventé cette vision ? »

Myriam l'affirme. Elle n'est pas « toute seule ». Pour qu'il y ait « vision » dans le sens que nous avons étudié, il faut au moins être deux, celui qui voit et celui qui se donne à voir.

L'« imagination » peut produire toutes sortes d'images et de représentations, bien sûr, mais cela n'a pas la puissance de l'Image et de la Présence qui s'est « présentée » au *noûs*, à la fine pointe de l'âme de Myriam.

On n'invente pas le Réel, on le voit, et on le voit dans la forme qui nous est accessible : ce n'est pas le Tout du Réel, et pourtant c'est bien lui ; un rayon de soleil n'est pas *tout* le soleil, et pourtant c'est bien le soleil.

La tentation est grande pour André et Pierre de penser que Myriam «se raconte des histoires»; l'histoire, eux, ils la connaissent, mais avec les sens et la raison. Mais ce que ne peuvent pas connaître les sens et la raison, c'est la métahistoire, l'épiphanie d'un monde et d'une conscience Autre, d'un «Autrement qu'Être[106] », au cœur même de cette histoire. Cela demande l'ouverture des pores et des portes de la perception, l'éveil du *noûs*, l'accueil du Pneuma, du Saint-Esprit que la tradition chrétienne appellera le Consolateur, celui qui est avec celui qui est seul (*consolus*).

Myriam n'est pas seule dans son Imaginaire, elle est visitée par l'Esprit de Celui qui a dit : « Je ne vous laisserai pas seuls » (Jn 16). Cet Esprit réactive les images qu'elle porte en elle, Il leur donne une existence qui n'est pas seulement celle d'une mémoire. La Présence de l'Enseigneur, l'Archétype de la Synthèse, l'Homme accompli, Fils de Dieu et Fils de l'Homme, est une « Présence réelle ».

On pourrait dire que s'opère en Myriam, sous la mouvance de l'Esprit (Pneuma), une sorte de

transsubstantiation de l’image de l’Enseigneur qui devient véritablement vivant, ressuscité en elle. Cette vie se manifeste par un certain nombre de symptômes, qu’une simple remémoration ou imagination ne pourrait pas produire : lumière, chaleur, mais surtout paix, patience, confiance, amour.

Il est intéressant de noter que, dans la tradition du christianisme orthodoxe transmise jusqu’à nos jours, au moment de l’Epiclèse, on demande au Saint-Esprit « de descendre sur nous et sur ces dons » (le pain et le vin) afin qu’ils soient réellement transformés en « corps et sang[107] », « action et contemplation » du Christ vivant au milieu de nous.

Myriam, d’une certaine façon, a vécu cette Epiclèse : le Saint-Esprit (Pneuma) est venu informer son intelligence et son cœur *(noûs, kardia),* afin que l’Enseigneur se donne réellement à voir à elle et qu’il continue ainsi à l’enseigner.

Myriam est alors dans ce monde Réel — autre que celui du visible et de l’invisible — que nous avons évoqué comme étant l’Imaginal, mot difficile sans doute, parce que trop proche d’imagination, et que celle-ci, en Occident, est restée pour beaucoup « la folle du logis » ou le lieu de tous les fantasmes, au lieu d’être cette possibilité d’ouvrir l’espace-temps à un autre espace-temps, qui n’est pas encore celui de l’Éternité ou de l’Incréé, mais qui, telle l’échelle de Jacob symbolisant les différents plans de l’Être, nous y conduit.

Ce qui blesse le plus Myriam, c’est que Pierre puisse penser qu’elle dise des « mensonges » ; pour un sémite le mensonge est pire qu’une erreur et qu’une illusion, c’est un acte mauvais de la volonté qui veut falsifier le Réel. Comme le dira plus tard Maître Eckhart à ses juges en Avignon : «Je peux me tromper, je ne peux pas mentir », je sais ce que je sais, je crois ce que je crois...

Plus grave, pour Myriam, nier ce qu’elle dit, c’est nier la Résurrection, c’est faire de la Résurrection un mensonge. Pierre, par ses propos, perd sa foi et sa confiance en un Amour plus vaste que le tombeau ; au lieu d’affermir ses frères, il risque de les ramener dans une histoire qu’aucune « fracture » n’a ouverte, il risque de les enfermer dans « ce

monde pour la mort » dont l'Enseigneur est venu les libérer.

Ce n'est pas seulement elle-même qu'elle sent touchée et blessée, c'est Celui qu'elle sent demeurer en elle comme « crucifié une nouvelle fois » par ses propres disciples, ses propres amis et plus particulièrement « sa petite tête dure » - son Kepha, la «pierre» sur laquelle il voulait bâtir sa communauté -, qui est en train de Le lapider.

Lévi prit la parole :
« Pierre, tu as toujours été un emporté;
je te vois maintenant t’acharner contre la femme,
comme le font nos adversaires.
Pourtant, si l’Enseigneur l’a rendue digne,
qui es-tu pour la rejeter ?
Assurément, l’Enseigneur la connaît très bien [...]
Il l’a aimée plus que nous. »

Lévi nous est déjà connu par les Évangiles de Marc, Matthieu et Luc :

> « Toute la foule venait vers Yeshoua et Il les enseignait. En passant, il vit Lévi, le fils d’Alphée, assis au bureau de la douane, et Il lui dit : “Suis-moi” et, se levant, il le suivit » (Me 2, 13-14).

Ainsi, cet homme spontané, qui se lève et quitte tout pour marcher avec (*acolouthaï)* Yeshoua, reproche à Pierre de s’acharner *(gumnazesthai*) sur Myriam.

Pierre se conduit comme un adversaire et non comme un frère, comme un ennemi et non comme un ami, sans respect pour l’exercice proposé par l’Enseigneur : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé. » Ces adversaires peuvent être esséniens, pharisiens ou autres, ce sont ceux qui ne reconnaissent pas à la femme le droit d’étudier, et à plus forte raison d’enseigner. Pourtant « si l’Enseigneur l’a rendue digne », lui a donné cette capacité de Le comprendre et de L’aimer, qui pourra s’y opposer? Pierre est considéré par Lévi comme un « emporté », un caractère irascible *(tô orgilou*) ; c’est en effet un de ses traits les plus remarquables (avec sa méfiance des femmes signalée précédemment) :

> «Jésus commença de montrer à Ses disciples qu’il Lui fallait s’en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la pan des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué et le troisième jour ressusciter. Pierre Le tirant à lui se mit à Le morigéner en disant : “Dieu T’en préserve, Seigneur! Non, cela ne T’arrivera point!” Mais Lui, se retournant, dit à Pierre : “Passe derrière moi Satan! Tu me fais obstacle, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes[108] !” » (Mt 16, 23.)

Ce caractère emporté l’amène également à « jurer avec force imprécations », quand il est reconnu comme disciple de Jésus, pour affirmer qu’il « ne connaît pas cet homme » (Mt 26,74) ; il dégaine et tranche l’oreille du serviteur du grand prêtre (voir Jn 18,10). Cet irascible n’a pas, comme voudrait nous le faire croire toute une littérature ancienne, tous les défauts, c’est aussi un homme généreux, simple et spontané, le premier à reconnaître le Fils de Dieu dans le Fils de l’Homme[109] (voir Mt 16, 16), mais Yeshoua lui précise bien que cette vision ne vient pas de sa psyché, mais de son *noûs* et de l’Esprit saint, le Pneuma, qui l’a éclairé un instant et lui a ouvert les yeux. Sans cet Esprit, Pierre ne sera qu’un psychisme ordinaire, il vivra dans le « climat » de la colère, il deviendra même un Shatan, un « obstacle » à la vision et au dessein de Dieu (voir Mt 16,23):

> «Tu es heureux, fils de Jonas, car cette révélation t’est venue non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les deux» (Mt 16, 17).

Il est curieux de constater que l’attitude de Pierre à l’égard de Myriam est parallèle à son attitude à l’égard de Yeshoua. Dans un premier temps, il lui demande : « Enseigne-nous, révèle-nous les secrets de l’Esprit » et, dans un deuxième temps, il lui dit : « Non, ce n’est pas possible, ce sont des racontars de femmes. »

Il exprime bien toutes les dualités de l’homme ordinaire, dont le psychisme s’ouvre et se ferme sans cesse aux inspirations de l’Esprit (Pneuma).

Lévi insiste : « Qui es-tu pour la rejeter, qui es-tu pour rejeter ce que tu n'aimes pas et ne comprends pas, pour qui te prends-tu ? Est-ce toi qui crées et décrées ? Un être vivant n'a de comptes à rendre qu'à son Créateur. »

Cela peut nous faire penser à un de ces *fioretti* du pape Jean XXIII : un jour où il s'attristait et se faisait beaucoup de souci pour l'avenir de l'Eglise et des Églises. Le Christ lui apparaît — dans une vision — et lui dit : « Est-ce toi ou est-ce moi, le chef de l'Église et des Églises ? Pour qui te prends-tu ? » Qui sommes-nous pour rejeter, exclure, excommunier? Assurément, l'Etre connaît très bien ce qu'il fait être, comme l'Enseigneur connaît très bien Myriam de Magdala.

Et le texte ajoute :

> « Il l'a aimée plus que nous. »

« Les derniers seront les premiers », « les publicains et les prostituées vous précèdent dans le Royaume ». On connaît ces paroles de l'Évangile, comme ce beau texte de Dostoïevski, où l'auteur met en scène le Christ invitant les bandits, les hommes et les femmes de mauvaise vie au banquet, au festin des noces du Royaume. Et pourquoi sont-ils ainsi conviés et nous précédent-ils dans le Royaume ? Parce qu'aucun d'eux ne s'en est jugé digne!

On ne se juge pas soi-même, « seul l'Amour qui fait tourner la terre, le cœur humain et les autres étoiles » peut nous juger. L'Enseigneur est comme la Source qui se donne à boire à ceux qui ont soif : « Ce n'est pas la lumière qui nous manque, ce sont nos yeux qui manquent à la lumière. » Ce n'est pas l'eau qui nous manque, c'est la soif.

C'est le Désir.

Myriam, c'est la femme de Désir, de tous les désirs, ceux de la chair sans doute, mais aussi ceux de l'âme et de l'esprit *(noûs),* et aussi de l'Esprit (Pneuma), car elle est comme l'Épouse qui se joint à Lui pour dire : « Viens ! »

> « L'Esprit et l'Epouse disent : “Viens !” Que celui qui entend dise “Viens”, Et que l'humain assoiffé

s’approche, que l’homme [femme] de désir [Anthropos] reçoive l’Eau de la Vie, gratuitement» (Ap 22, 17).

À notre néant, l’Être sera donné ; à notre absurdité, la grâce - « gratuitement ». Myriam, comme «l’autre Marie», est aussi «pleine de grâce»...

1 ***« Ayons donc du repentir,***
2 ***et devenons l'Être humain*** *[Anthropos]* ***dans son entièreté;***
3 ***laissons-Le prendre racine en nous***
4 ***et croître comme Il l'a demandé.***
5 ***Partons annoncer l'Évangile***
6 ***sans chercher à établir d'autres règles et d'autres lois en dehors de celle dont Il fut le témoin. »***

Il arriva autrefois, dans les lointains déserts de Scéthé qu'une moniale rendit visite à Abba Antoine pour un conseil. Un jeune moine la voyant parmi les hommes fut choqué : « Quoi, nous nous sommes rerirés au désert et voici une femme parmi nous ! » Abba Antoine lui répondit : « Regarde bien parmi tous les moines que nous sommes, il n'y a qu'un seul homme... et c'est elle... »
Abba Antoine, comme Lévi, parlait de l'Anthropos, l'être humain dans son entièreté, et, contrairement à Pierre et à André, il sut le reconnaître dans cette femme. Myriam de Magdala et ces dernières paroles rappellent l'Enseignement que les disciples ont reçu d'elle et de Lui - de la Sophia (sagesse, imagination créatrice, vision, silence) et du Logos (sagesse, information créatrice, parole, silence)

«Ayons donc du repentir», ce fut le premier mot de l'Enseigneur au moment de choisir ses disciples : « Convertissez-vous » (dans le sens de l'hébreu *têchouva* « retour »), « retournez-vous, revenez à vous-mêmes, revenez à votre centre. » La repentance ou la conversion « c'est le retour de ce qui est contraire à la nature vers ce qui lui est propre ». Tel est le sens du grec *métanoïa*, « aller au-delà du *noûs »*, « au- delà de l'intelligence et de la pensée ordinaire » (selon les fonctionnements binaires de notre cerveau) «vers le Pneuma, l'Esprit saint, Souffle et Lumière du Vivant ».

Nous étant détournés du vieil homme, de ses programmations archaïques, de ses mémoires conscientes et inconscientes, revêtons-nous de l'Homme nouveau, ou encore de l'Homme parfait, ou de « l'homme selon sa finalité » *(endusaménoi tôn téleion anthropôn).* Nous retrouvons ces expressions chez Paul de Tarse[110].

Comme l'Évangile de Marie nous y a préparés, devenons l'Être humain (Anthropos) dans son entièreté, c'est là le but *(telôs)* de notre existence. Bergson disait que « l'univers est une machine à faire des dieux » ; il serait plus juste de dire que c'est une imagination créatrice, une information exigeante, une machine à faire les « deux », mais les deux ensemble, l'Homme et Dieu en un seul mot: l'Anthropos, en un seul Nom, Yeshoua, Fils de l'Homme, Fils de Dieu.

« Laissons-Le prendre racine en nous. »

Laissons-Le être engendré au cœur de nos vies ; si nous laissons germer et croître cette racine en nous, nous serons conduits par Son Esprit (Pneuma) vers notre accomplissement et notre entièreté.

C'est ainsi que l'Être nous rêve, nous imagine et nous crée. Nous pouvons faire obstacle à ce devenir. C'est librement que s'opère notre croissance. Il n'y a aucune fatalité dans nos racines, c'est librement que notre « arbre de vie » monte vers sa lumière.

Ce rêve est très concret, cette imagination créatrice est très efficace : il s'agit de donner à tout ce que nous faisons et rencontrons son poids de sens et sa saveur d'Amour.

Laisser prendre racine et laisser croître l'Anthropos en nous, c'est introduire chaque jour, à chaque pas, en tout acte un peu plus de conscience et d'amour, imaginer et croire que c'est cela qui peut rendre le monde sinon meilleur, du moins vivable.

C'est ce que l'Enseigneur nous a demandé. En marche, partons annoncer cet Évangile, cette Bonne Nouvelle que l'homme n'est ni un ordinateur ni une bête : il n'est pas seulement un «être pour la mort», il est programmé pour *l'Anastasis,* la Résurrection, comme Yeshoua lui-même en a

porté témoignage et comme Myriam de Magdala l'a contemplé.

« Sans chercher à établir d'autres règles et d'autres lois en dehors de celle dont Il fut le témoin. »

Il n'y a plus rien à ajouter, il y a à vivre, à laisser vivre le vivant en nous, à témoigner avec Lui de la sève qui peut faire fleurir l'homme et à demeurer sur terre le «Parfum de Dieu»...

Myriam, la Magdaléenne - qui gardait dans sa chevelure tous les pollens de l'Orient -, comme son Bien-Aimé, ne fut pas avare de ses semences de lumière.

Le monde, aujourd'hui encore, pour ceux qui ont des yeux pour voir, est rempli de leur Éclaircie.

Page 19

1 ***Dès que Lévi eut prononcé ces mots,***
2 ***ils se mirent en route pour annoncer l'Évangile.***
3 ***ÉVANGILE***

SELON

MARIE

Après ce rappel bref et incisif de l'Évangile, il n'y a plus rien à dire, à discuter. Si on veut y comprendre quelque chose, il faut se mettre en route. Les disciples, en entendant Lévi, ont perçu l'écho - « En marche !» - de leur Enseigneur.

Cet écho résonne encore vingt siècles plus tard, il nous invite à nous mettre debout ; et, là où nous nous croyons finis ou arrêtés, il nous engage à faire un pas de plus - *Ultreia,* disaient les pèlerins[111] de Compostelle à la suite de

ceux d'Emmaüs -, un pas au-delà de nos habitudes et du connu avec lequel nous identifions le Réel.

« Ils se mirent en route pour annoncer. »

C'est-à-dire pour témoigner, pour vivre l'Évangile, et cet Évangile est un défi permanent.

En cette fin de siècle, beaucoup hésitent à faire ce pas au- delà. La tentation de l'à-quoi-bon est grande, «rien de nouveau sous le soleil », « ce qui a été sera »...

Peut-être même que ce qui a été ne sera plus ; nous avons tous les moyens nécessaires pour nous détruire et détruire la planète. Alors, il ne nous reste plus à vivre que le présent, à « en jouir », comme disent certains ; mais comment jouir de ce qui n'aurait pas de sens, de « tenue », de verticale ? Peut-on encore appeler bonheur cet avachissement, ces mêlées onctueuses ou vociférantes d'êtres psychiquement, intellectuellement et spirituellement « aplatis », réduits à quelques petites secousses de plaisir, et à un siège vermoulu de pauvres petits pouvoirs ?

L'Évangile, et particulièrement l'Évangile de Marie, nous rappelle la grandeur du projet humain, son sens, sa beauté et aussi ses exigences.

Mais il est vrai que l'homme s'accomplit en se dépassant, de sexe masculin ou de sexe féminin, en devenant Anthropos, non seulement Anthropocosmos mais Théanthropos. N'est-ce pas trop grand ?

N'est-ce pas un délire mégalomaniaque de plus, une utopie ? Fallait-il arracher cet Évangile aux sables, puis l'arracher aux bibliothèques et aux gloires des savants, pour qu'il descende dans les rues, dans les villes de cette fin de XXe siècle ? Certains y voient l'Évangile que nous attendions, qui accomplit la Thora, le christianisme, l'islam, mais qui fait encore un pas de plus, au-delà des dualités auxquelles les sociétés, les Églises, les religions nous ont habitués. L'Évangile de Marie serait vraiment l'Évangile du troisième millénaire? Celui qui pourrait nous aider à faire le « passage » ? N'est-ce pas trop rêver?

Le traducteur et l'herméneute de ce texte sait trop les exigences qui s'y cachent. L'Anthropos dont témoigne l'Enseigneur n'est pas rêverie, il veut naître en nous et irradier le monde de son Intelligence et de son Amour. Il ne nous faudra pas manquer d'imagination et d'action « créatrice » (mais y aurait-il une autre « issue » ?).

En tout cas, l'Évangile de Marie n'est pas à opposer aux autres Évangiles, ni aux autres textes sacrés des religions, ni aux recherches récentes en anthropologie; la parole de l'Enseigneur y est un léger sourire sur la face crispée de ces mondes souvent opposés, un sourire légèrement féminin, qui vient sans doute de l'âme (psyché), mais qui a dans le regard la « vision » lucide *(noûs)* de nos avenirs…

Dans cette parole, surtout, il y a un Souffle (Pneuma), celui que nous avons déjà connu sans doute, par grands vents ou par tendres baisers[112], mais qui nous reste encore à vivre plus « pleinement », à respirer plus « entièrement » dans tous les éléments de notre composé humain.

Le Souffle qui maintiendra nos voiles dressées, « en marche », non vers la mort, mais vers ce Repos silencieux où l'être de l'aimée enfin « ouvert » est devenu Un avec l'Être de l'aimant…

ÉVANGILE
SELON
MARIE

Cap-Rousset, le 16 mai 1996, jour de l'Ascension
(calendrier grégorien)

Bibliographie

Allberry (C.R.C.). A Manichaean Psalmbook, II (« Manichaean Manuscripts in the Chester Beatty Collection », 2), Stuttgart, 1938.
Barc (B.) L'Hypostase des archontes, suivi de Noréa par M. Roberge (BCNH), Section : « Textes », 5), Québec, 1980.
Beltz (W.), « Katalog der koptischen Handschriften der Papyrus-Sammlung der Staatlichen Museen zu Berlin (Teil I) », Archivfur Papyruforschung 26 (1978)57-119.
Bianchi (U.), « Docetism, a Peculiar Theory about the Ambivalence of the Presence of the Divine », in Myths and Symbols. Studies in Honour of Mircea Éliade, Chicago, 1969, p. 265-273.
Blass (F.), Debrunner (A.),^l Greek Grammar of the New Testament and Other Early Christian Literature, a Translation and Révision by R.W. Funk, Cambridge-Chicago, 1961.
Bohug (A.), Polotsky (H.J.), Kephalaia, I. Hàlfte (« Manichaische Handschriften der Staatlichen Museen Berlin », I), Stuttgart, 1940.
Bréhier (É.), Les Stoïciens, textes traduits par Émile Bréhier, édités sous la direction de Pierre-Maxime Schuhl « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1962.
Collins (J-J-), « Introduction : Towards the Morphology of a Genre », in Apocalypse: The Morphology of a Genre, Semeia 14 (1979) 1-19.
Colpe (C.), « Die Himmelsreise der Seele ausserhalb und innerhalb der Gnosis », in Le Origini dello gnostiscismo, Colloquio di Messina, Leyde (« Studies in the History of Religions », 12), 1967, p. 429-447.
Daniêlou (J.), Théologie du judéo-christianisme (« Bibliothèque de théologie »), Tournai, 1958.
De Lagarde (P.), Didascalia Apostolorum Syriace, Leipzig, 1854.
Dibeuus (M.), James, A Commentary on the Epistle of James (Hermeneia, A Critical and Historical Commentary on the Bible), Philadelphie, 1976.
Eppel (R), Le Piétisme juif dans les Testaments des douze patriarches, Strasbourg, 1930.
Fallon (F.T.), «The Gnostic Apocalypses », in Apocalypse : The Morphologj of a Genre, Semeia 14 (1979) 123-158.
Festugiêre (A.-J.), La Révélation d’Hermte Trismégiste, 1.1-4, Paris, 1942- 1953.
Finegan (J.), Hidden Records of the Life of Jésus, Philadelphie-Boston, 1969, p. 205-210.
Froidevaux (L.M.), Irénée, Démonstration de la Prédication apostolique (SC, 62) Paris, 1959.

Grant (R.M.) (éd.), Gnosticism : A Source Book, Londres, 1961, p. 65-68.
Guillaumont (A), « Les sens des noms du cœur dans l'Antiquité », in Le Cœur « Études Carmélitaines », Paris, 1950, p. 41-81.
Haelst (]. VAN), Catalogue des papyrus littérairesjuifi et chrétiens (Université de Paris IV, Paris-Sorbonne, Série « Papyrologie », 1), Paris, 1976.
Harl (M.), Philon, Quis Rerum divinarum Heres sit (OPA, 15), Paris, 1966.
Hennecke (E.), Schneemelcher (W.) (éd.), New Testament Apocrypha, t. 2, Londres, 1965.
Hermann = Albinus, Didaskalikos, éd. C.F. FIermann, Appendix Platonica, Leipzig (Teubner), 1853 (editio stereotypa, 1920).
Kapsomenos (St. G.), «TO KATA MAPIAM ATIOKPYÆON EYAITEAION (P. Ryl. III463) », Athena 49 (1939) 177-186.
Kasser = Kasser (R.), Malinine (M.), Puech (H.-Ch.), Quispel (G.), Zandee (J.), avec la collaboration de W. Vycichl et de R. McL Wilson, OratioPauliApostoli, in Tractatus Tripartitus, t. 2, Berne, 1975, p. 245-285.
Koschorke (K-), « "Suchen und Finden" in der Auseinandersetzung zwischen gnostischem und kirchlichem Christentum », Wort und Dienst 14 (1977) 51-65.
Leisegang (H.), La Gnose, Paris, 1971.
Long (FI. S.), Diogenis Laertii, Vitae Philosophorum, livre VII, Oxford, 1964.
Mahé (J.-P.), Hennis en Haute-Égypte, 1.1 (BCNFI, Section: «Textes», 3), Québec, 1978.
Maunine = Maunine (M.), Puech (H.-Ch.), Quispel (G.), Till (W.C.), Kasser (R.), avec la collaboration de R. McL. Wilson et de J. Zandee, Epistula IacobiApocrypha, Zurich-Stuttgart, 1968.
Mara (M.G.), Évangile de Pierre (SC, 201), Paris, 1973.
Marrou (H.I.), Histoire de l'éducation dans l'Antiquité, Paris, 1948.
Ménard (J.É.), L'Évangile selon Philippe. Introduction, texte, traduction et commentaire, Strabourg, 1967 (références: facs., codex II, p. 51-86: Ménard p. 53-88).
—, « Le mythe de Dionysos Zagreus chez Philon », Rev. Sc. ReL 42 (1968) 339-345.
—, L'Évangileselon Thomas (NHS, 5), Leyde, 1975.
—, La Lettre de Pierre à Philippe (BCNH, Section : « Textes », 1), Québec, 1977.
Nock (A.D.), Festugière (A.-J.), Hermès Trismégiste, 1.1 (« Collection des universités de France»), Paris, 1978.
Orbe (A), « El pecado de los Arcontes », Estudios ecclesiasticos 43 (1968) 345-379.
Pagels (E.), «Visions, Appearances, and Apostolic Authority: Gnostic and Orthodox Traditions », in Gnosis : Festschrifi jurHans Jonas, ed. B. Aland, Gottingen, 1978, p. 415-430.

—, The Gnostic Gospels, New York, 1980.
Painchaud (L.), Le Deuxième Traité du Grand Seth (BCNH, Section: «Textes», 6), Québec, 1982.
Pasquier (A.), « L'Eschatologie dans l'Évangile selon Marie : étude des notions de nature et d'image », in Colloque international sur les textes de Nag-Hammadi (Québec, 22-25 août 1978), éd. B. Barc, Québec-Louvain, 1981, p. 390-404.
Perkins (P.), The Gnostic Dialogue, The Early Church and the Crisis of Gnosticism (« Theological Inquiries », Studies in Contemporary Biblical and Theological Problems), New York, 1980.
Pétrement (S.), « Le mythe des sept archontes créateurs peut-il s'expliquer à partir du christianisme ? », in Le Origini dello gnostiscismo, Colloquio di Messina (« Studies in the History of Religions », 12), Leyde, 1967, p. 460-487.
Pistis Sophia = Schmidt (C.), MacDermot (V.), Pistis Sophia. Edited with English Translation, Introduction and Notes (NHS, 9), Leyde, 1978.
Puech (H.-Ch.), «Gnostic Gospels and Related Documents», in New Testament Apocrypha, 1.1, ed. E. Hennecke, W. SchneemeijOher, Londres, 1963, p. 231-362.
—, En quête de la gnose, 1.1, La Gnose et le temps (« Bibliothèque des sciences humaines»), Paris, 1978.
Quispel (G.), « Das Hebrâerevangelium im gnostischen Evangelium nach Maria», VC 11 (1957) 139-144.
Refoulé (RF.), De Labriolle (P.), Tertullien, Traité de la prescription contre les hérétiques (SC, 46), Paris, 1957.
Roberts (C.H.), Catalogue ofthe Greek and Latin Papyri in the John Rylands Library, t. 3, Manchester, 1938, p. 18-23.
Rousseau (A.), Doutreleau (L.), Irénée de Lyon, Contre les Hérésies (SC, 211), Paris 1974 (livre III) et (SC, 264), Paris, 1979 (livre I).
Rudolph (K.), « Der gnostische Dialog als literarisches Genus », Problème der koptischen Literatur, Halle-Wittenberg, 1968, p. 85-107.
Sagnard (F.M.M.), La Gnose valentinienne et le Témoignage de saint Irénée (« Études de philosophie médiévale », 36), Paris, 1947.
—, Clément d'Alexandrie, Extraits de Théodote (SC, 23), Paris, 1948.
Santos (A. de), LOS Evangelios Apocrifos (« Biblioteca de autores cristianos »), 3e éd., Madrid, 1975.
Schenke (H. M.), « Bemerkungen zum koptischen Papyrus Berolinensis 8502», in Festschrift zum 150 jàhrigen Bestehen des Berliner agyptischen Muséums, 8, Berlin, 1974, p. 315-322.
Schmidt (C.), « Ein vorirenaisches gnostisches Originalwerk in koptischer Sprache» SAB (Berlin, 1896), p. 839-847.

-, Die alten Petrusakten im Zusammenhang mit apokryphen Apostelliteratur nebsteinem neuentdeckten Fragment untersucht (TU, 24/1), Leipzig, 1903.
—, « Irenaus und seine Quelle in Adv. Haer., I, 29 », in Philotesia, Paul Kleinertzum DOC. Geburtstag dargebracht, Berlin, 1907, p. 315-336.
—, Pistis Sophia (Deutsche Ûbersetzung), Leipzig, 1925.
—, MacDermot (V.), Pistis Sophia. Edited with English Translation, Introduction and Notes (NHS, 9), Leyde, 1978.
Siouville (A.), Hippolyte de Rome, Philosophoumena ou Réfutation de toutes les hérésies, 1.1, première traduction française avec une introduction et des notes (« Les textes du christianisme », 6), Paris, 1928.
Spanneut (M.), Le Stoïcisme des Pères de l'Église, de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie, Paris, 1957.
Tardieu (M.), Trois Mythesgnostiques, Adam, Éros et les animaux d'Égypte dans un écrit de Nag-Hammadi (II, 5) (« Études augustiniennes »), Paris, 1974.
Till (W.C.), «Die Berliner gnostische Handschrift», Europàischer Wissenschafts-Dienst 4 (1944) 19-21.
—, Carratelu (G.P.), « Eùayyé^iov Kata Mapiap », La Parola delpassato 1 (1946) 260-265.
—, « Die Gnosis in Âgypten », La Parola del passato 12 (1949) 230-249.
—, Die gnostischen Schriften des koptischen Papyrus Berolinensis 8502 (TU, 60), Berlin, 1955 - 2e édition : Schenke (H.-M.), Berlin, 1972.
Trautmann (C.), « La Parenté dans l'Évangile selon Philippe », in Colloque international sur les textes de Nag-Hammadi (Québec, 22-25 août 1978), éd. B. Barc, Québec-Louvain, 1981, p. 267-278.
Verbeke (G.), L'Évolution de la doctrine du pneuma du stoïcisme à saint Augustin, Paris-Louvain, 1945.
Welburn (A.J.), « The Identity of the Archons in the Apocryphon Joannis », VC 32 (1978) 241-254.
Wilson (R, McL.), «The New Testament in the Gnostic Gospel of Mary», NTS3 (1956/1957) 236-243.
—, Gnosis and the New Testament, Philadelphie, 1968.
—, MacRae (G.W.), « The Gospel according to Mary », in Nag-Hammadi Library in English, ed. J.M. Robinson, San Francisco, 1977, p. 471-474.
—, MacRae (G.W.), « The Gospel according to Mary », in Nag-Hammadi Codices V, 2-5 and VI with Papyrus Berolinensis 8502,1 and 4 (NHS, 11), ed. D.M. Parroit, Leyde, 1979, p. 453-471.
Winden (J.C.M. van), An Early Christian Philosopher (« Philosophia patrum », 1), Leyde, 1971.

N° d'édition : 24353
N° d'impression : 060930/1

Dépôt légal : septembre 2000

ISBN : 2-226-11731-8
ISSN : 0755-1835

Imprimé en France

---

[1]. Voir J.-Y. Leloup, L'Évangile de Thomas, introduction et bibliographie, Albin Michel, 1986.
[2]. Voir les derniers chapitres de l'Évangile de Jean. Toutes les traductions s'accordent sur ce point.
[3]. 1602 Beltz. Voir W. Beltz, *Katalog der koptischen Handschriften,* p. 97.
[4]. Voir W.C. Till, *Die gnostichen Schrifien des koptischen Papyrus Berolinensis 8502 (Tu, 60),* Berlin, 1955, 2e édition: H.M. Schenke, Berlin, 1972 ; *id, Bemerkungen zum koptischen Papyrus Berolinensis 8502,* p. 315-322.
[5]. La dimension moyenne des feuillets esc de 13,5 X 10,5 cm. Le numéro des pages est inscrit en haut.
[6]. Voir C.H. Roberts, Catalogue of the Greek and Latin Papyrus, p. 20. Bibliographie et traduction dans A. de Santos, Los Evangelios apocrifos, p. 100-101.
[7]. Voir *Panarion,* XXVI, 8,1 et 2 ; traduction française dans *Tel quel,* 88, p. 70-71, avec commentaire, p. 85-86.
[8]. *Panarion,* XXVI, 12,1-4 ; traduction, *ibid.,* p. 75, avec commentaire, p. 88.
[9]. Traduction française, E. Amelineau, éd. Arché-Milan, 1975.
[10]. M. Tardieu, *Codex de Berlin,* Éd. du Cerf, 1984, p. 24.
[11]. Voir Ev Ph,C II,59,9.

[12]. *Ev Ph,* 63, 34-64, 5 (traduction J.E. Ménard).
[13]. Voir Simon Ben Schorim, *Mon frire Jésus*, Éd. du Seuil; A. Abecassis, Josy Eisenberg, *À Bible ouverte*, I, Éd. Albin Michel, 1978, p. 125.

[14]. Voir Flavius *Josbphc, Histoire des Juifs.*
[15]. Mt 26,39 ; voir Me 14,32-42 ; Le 22,40-46.
[16]. Voir Henry Corbin, *Corps spirituel et terre céleste,* Buchet-Chastel, 1979.
[17]. Voir l'Évangile de Thomas.
[18]. Nous dirions de l'Ouvert.
[19]. Christian Jambet, *La Logique des Orientaux,* Éd. du Seuil, 1983, p. 45.
[20]. Christian Jambet, *op. cit.,* p. 45.

[21]. Ibn Arabi, cité par Daryush Shayegan in *Henry Corbin. La topographie spirituelle de l'Islam iranien.* La Différence, 1990.
[22]. Anne Pasquier, aux Presses de l'université Laval, Québec, 1983, et Michel Tardieu, aux Éditions du Cerf, 1984.
[23]. Texte établi par Anne Pasquier, *op. cit.*
[24]. *Ev Ph,* 59,6-11 (traduction Ménard, p. 62-63).
[25]. Voir Jn 20,17.
[26]. Trad. J.-Y. Leloup, *Évangile de Jean,* Éd. Albin Michel.
[27]. Cet ô rappelle qu'en français il n'y a pas de neutre.
[28]. Autre interprétation possible de *EvMr,* 7, 1-10 : de même qu'il ne restera pas de l'édifice matériel du Temple « pierre sur pierre», puisque « tout sera dissous » (*Kataluthésetai*, Mt 24, 2), des fondations jusqu'au faîte, les éléments de la matière « seront dissous » *{euna bôl ebol).*
[29]. Voir Paul de Tarse, Épître à Tite, 1,15.
[30]. Voir Mt 7,3 et Le 6,41.
[31]. Voir de nouveau Jn 1,16, traduction J.-Y.Leloup, Éd. Albin Michel.
[32]. Voir Mt7,1; Lc 6,37.
[33]. Rm 7,19.
[34]. Mt 5,43-48.
[35]. Le 6,27-28 et 32-36. II est intéressant de noter que là où Matthieu parle de perfection, Luc parle de miséricorde. Qu'a dit Yeshoua? Ni l'un ni l'autre, sans doute, ou les deux à la fois ! Qu'est-ce que la perfection sans la miséricorde et vice versa ?
[36]. Comme la Sagesse, Yeshoua est « l'image de Dieu », Sa représentation (Sg 7,26) qui préexiste à toute créature (Pr 8,22-26) ; il prend une part active à la création (Pr 8, 27-30) et conduit les hommes à Dieu (Pr 8,31-36).
[37]. Voir Anne Pasquier, *op. cit.,* p. 57-58. Voir également W.C. Till, *M. Schenke,* Diegnostischen Schriften, *p. 64-65 et R.Mcl. Wilson,* The New Testament in the Gnostic Gospel ofMary*, p. 242-243.*
[38]. Voir les paraboles du semeur : Mt 13, 3 ; Me 4,3 ; Le 8, 9.
[39] Voir Mt 24,23 ; Me 13,21 ; Le 17,21-23 ; *Ev Th,* 113.
[40]. Le 17,21 ; *Ev Th,* 3. Sur ce thème de l'intériorité du Royaume et ses parallèles, voir Puech, *En quête de gnose,* II, Gallimard, p. 270-279.

[41]. *Dialogue avec l'ange*, Aubier.
[42]. *La Source blanche,* Grasset, 1996.
[43]. Voir ses célèbres *Leçons sur la théandricité,* Saint-Pétersbourg, 1957.

[44]. Voir également Mt 7, 8 ; Le 11,10 ; *Ev Th, 2,* 92. Sur l'antinomie « chercher-trouver», voir H.-Ch. Puech, *op. cit.,* p. 76-77.
[45]. Voir Mt 4,23 ; 9,35 ; Le 4,43 ; 81 ; Ac 8,12.
[46]. Voir la traduction d'André Chouraqui de la première béatitude, « Heureux les pauvres d'esprit » (Pneuma). C'est à lui que nous devons cette traduction-interprétation de « en marche ». Comparer le texte de Mt 5 dans les traductions de la Bible de Jérusalem et de la TOB.
[47]. M. Tardieu, *op. cit.,* p. 229.
48. Ibid
[49].« Ceux qui sont au Christ ne sont plus soumis à la loi » : Voir Ga 5, 22-25.
[50]. Voir Mt 5,17.
[51]. Pour tout le texte qui suit, nous suivons Ex 20, 2-17. Traduction de laTOB et traductions diverses. Les interprétations nous sont personnelles.
[52]. Voir Mt 10,37; Me 10,7; 10,29.
[53]. Voir le chapitre d'*Évidences paradoxales* (J.-Y. Leloup, interrogé par M. de Solemne, Éd. du Fennec, 1996) consacré à cette question.
[54]. Voir J.-Y. Leloup, *L'Enracinement et l'Ouverture*, Albin Michel.
[55]. Voir Jn 15-20 : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. »
[56]. Voir 2 Sam, 11-12.
[57]. Voir Mt 15,1-20; Me 7, l-13;Mt23,1-30; Le 11,37-53.
[58]. Correspond au terme grec *dipsukos,* à *dipsukia* : « avoir deux âmes », « deux psychismes ».
[59]. Voir Le 8, 52 ; Mt 21, 21 ; Me 11, 23.
[60]. Voir, entre autres, première Épître de Clément, 11, 2; Épître de Barnabé, XIX, 5.
[61]. Voir Jean Daniélou, *Théologie du judéo-christianisme,* Tournai, 1958, p. 418-421 ; R. Eppel, *Le Piétisme juif dam les Testaments des douze patriarches,* Strasbourg, 1930, p. 126-127 et 147.
[62]. C'est l'étymologie même du mot *grâce.*
[63]. Irénée de Lyon, *Advenus haereses,* III, 18, 7.
[64]. Voir *Ev Th,* 114, trad. de J.-Y. Leloup, Albin Michel, 1986, p. 243.
[65]. Voir *Homélies pseudo-clémentines,* n, 15,3; Extraits à Théodote, 21, 2-3 ; Asclépius, vil, 8, cité par J.E. Ménard. *Ev Th,* Brill, 1975, p. 210.
[66]. *Pistis Sophia* 113, p. 189, *8 s.,* cité par J.E. Ménard, *op. cit.,* p. 210.
[67]. Voir Jn 8,13 *s.*
[68]. Voir Évagre le Pontique, *Praxis et gnosis* (introduction et traduction de J.-Y. Leloup, Éd. Albin Michel).
[69]. Voir *Corpus hermeticum,* éd. Festugière.
[70]. *Corpus hermeticum, op. cit.,* traité xin, p. 203.
[71]. *Testaments des douze patriarches, in* M. Dibelino, *Der Hirt des Hermas,* p. 518-519.
[72]. Pour tous ces textes, voir *Ev Ph,* 6-11 ; 63, 34-64, 5 *(op. cit.,* p. 59 et 62-63). *Questions à Marie, op. cit.*
[73]. *Israël* signifie : « qui voit Dieu ».
[74]. Philon d'Alexandrie, *De migratione Abrahami,* Éd. du Cerf, 1965, p. 119; voir également *De conjùsione lingarum,* p. 140-148; *De Abrahamo,* p. 150.
[75]. Voir, entre autres, Ex 33, 20 ; Jg 6, 22-23 ; Is 6, 5.

[76]. Voir Clément d'Alexandrie, *Stromates,* vi, 3, 34, 1-3; Origène, vi, Celsius, 62.

[77]. *De migratione Abrahami, op. cit.,* p. 121.

[78]. Voir Jn 20,18, où Myriam déclare aux disciples : «J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit. »

[79]. Voir Le 12,34; Mt 6,21*. - Opou gar estin o thesauros umdn ekei kai è kardia umdn estaï.*

[80]. Anne Pasquier, *op. cit.,* p. 73.

[81]. Voir *Critique de la raison pure*, « Des concepts purs de l'entendement», trad. J. Barni, p. 135.

[82]. *Op. cit.,* p. 60.

[83]. Voir Berkeley, *Quatre Études sur la perception et sur Dieu,* p. 95.

[84]. Certains traduisent: «puissances», «forces», «énergies», «autorités ». Nous avons préféré le terme de « climat ». Il existe des climats néfastes et d'autres bénéfiques. D'une certaine façon, un climat vous surprend ou vous enveloppe, il a autorité sur vous, il est une puissance. On parle également de « climat » psychologique. Dans l'Évangile de Marie, ces diffèrents climats sont comme personnalisés. Il s'agira de traverser le climat de la convoitise, de la colère, etc., pour parvenir au climat doux, silencieux et reposant qu'est la présence de l'Être.

[85]. Expérience faite en laboratoire par l'auteur, avec des chimpanzés « peintres », à Los Angeles, UCLA, 1980.

[86]. Ainsi, Yeshoua, qui incarne le *nous* tourné vers le Pneuma, l'Humain, l'Anthropos, dans son entièreté, pourra dire : « Qui croit en moi, / ce n'est pas en moi qu'il croit, / mais en Celui qui m'a envoyé, / et qui me voit / voit Celui qui m'a envoyé. / Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, / afin que quiconque croit en moi / ne demeure pas dans les ténèbres. / Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, / ce n'est pas moi qui le condamnerai, / car je ne suis pas venu pour condamner le monde, / mais pour sauver le monde. / Qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles / a son juge : / la parole que j'ai fait entendre, / voilà qui le jugera au dernier jour» (Jn 12,44-48).

[87]. À la place de cette colère, il pourrait y avoir, chez l'enfant, de l'admiration ; c'est ce qui se passe s'il aime l'adulte et ne veut pas se montrer aussi fort que lui.

[88]. À un autre niveau, voir Sg 2,24 : « Par la jalousie du diable, la mort est entrée dans le monde. »

[89]. Certaines traduisent «silencieuse»; étymologiquement, la racine grecque ***muen*** va donner le mot « mystique », ***«*** mystère », mais aussi « muet ». Le mystique, c'est celui qui est sans mot dans la contemplation de l'immense.

[90]. Trad. Bible de Jérusalem.

[91]. Le copte *t-ouasf-ma* peut également se traduire par « trimardeuse », « errante ».

[92]. Dans le texte grec de Paul, il s'agit bien de Pneuma. Ainsi le Souffle de l'homme et le Souffle de Dieu, dans le baiser (***nasak***) du ***nous,*** ne font ils qu'un seul Souffle.

[93]. *Pneumatikois, pneumatika.*

[94]. *Pneumatikos,* opposé à *psukikos.*

[95]. Christian Jambet, ***op. cit.,*** p. 211.
[96]. Clément d'Alexandrie, Extraits à Théodote, 29.

[97]. Voir les introductions de J.-Y. Leloup à saint Jean Chrysostome, *Homélie sur l'incompréhensibilitéde Dieu*, et Grégoire de Nysse, *La Vie de Moïse*, Albin Michel.
[98]. Cette réflexion se situe au cœur même des différentes paraboles de Jésus : le semeur, l'ivraie, le grain de sénevé, le levain, le trésor et la perle, le filet; voir Mt 13.
[99]. Voir l'expérience de Teilhard de Chardin, et sa première rencontre avec « Dieu » dans l'impalpable qu'il semblait « tenir » dans un morceau de minerai.

[100]. Dans certaines versions, on trouve le mot *kardia ;* chez les sémites, le cœur, comme l'esprit, est la source des pensées. Voir A. Guillaumont, « Le Sens des noms du cœur dans l'Antiquité », in *Le Cœur,* Études carmélitaines, Paris, 1950, p. 67-77.
[101]. Voir Lc 11,34-35.

[102]. *Ac Ph,* 142, version a, cité par Tardieu, ***op. cit.,*** p. 220.

[103]. *Idem*, version b, *op. cit.,* p. 220.

[104]. Voir *L'Évangile de Jean,* trad. et commentaires de J.-Y. Leloup, Albin Michel.
[105]. Voir Mt 26, 31-35; Me 14, 27-31 ; Jn 13, 36-38; et le reniement de Pierre, Mt 26, 69-75 ; Me 14, 66-72 ; Jn 18, 55-58 ; 25-27.
[106]. Pour rappeler le titre d'un beau livre de Lévinas, qui dans certaines de ses remarques n'est pas loin de notre sujet.
[107]. Voir Clément d'Alexandrie et les Pères de l'Église. Le pain — le corps - symbolise l'action du Christ; le vin - le sang - symbolise la contemplation du Christ. Action et contemplation qu'il nous faut « incorporer ***»,*** si nous voulons réellement devenir chrétiens.
[108]. Voir Me 8, 34 ; 9,1 ; Le 9, 23-27.
[109]. Voir Me 8, 27-30 ; Le 18, 21.

[110]. Voir Ga 3, 27 (« revêtez ») ; Col 1,28 *(anthropôn teleion).*
[111]. Mot de passe et de ralliement des pèlerins: littéralement: «plus avant », « plus outre ».
[112]. Yeshona selon l'Évangile de Philippe déjà cité embrassait souvent Myriam de Magdala sur la bouche.